00101966

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015

NOUVEAUX CONTES MORAUX,

PAR MARMONTEL.

TOME QUATRIEME.

101966

A PARIS,

Chez { GARNERY, Libraire, rue de Seine, ancien hôtel Mirabeau.
MARADAN, libraire, rue Pavée-S.-André des Arcs, n°. 16.

ET *A STRASBOURG*,

Chez les Frères LEVRAULT, libraires.

AN 9. (1801.)

Gof.
Fo 843.08
Mar/Ado
101966

00101966

2436

NOUVEAUX CONTES MORAUX.

TOME QUATRIEME.

CONTES MORAUX.

LES SOLITAIRES DE MURCIE.

J'avois pour ami un Suédois si heureusement organisé, si sensible aux beautés de l'Art et à celles de la Nature, que lorsqu'il nous rendoit les impressions qu'il en avoit reçues, ses récits ressembloient aux rêveries d'un Poète. Dans la vie et les mœurs des hommes, le beau moral étoit pour lui une source de voluptés ; mais lors même qu'il en étoit le plus charmé, son émotion étoit paisible comme les songes d'un doux sommeil : c'étoit de lui qu'on pouvoit dire alors qu'il étoit dans l'enchantement. Son ame étoit ra-

vie, ses sens étoient calmes ; son langage seul exprimoit l'ivresse où il étoit plongé ; encore dans son langage même, l'hyperbole avoit-elle de la naïveté. On ne concevoit pas, dans une ame exaltée, cette douceur inaltérable : on avoit peine à se persuader qu'un ravissement si tranquille au dehors fût sincère ; et moi, tout accoutumé que j'étois à le voir tous les jours le même, un naturel si singulier ne laissoit pas de m'étonner. Mais j'observois que ces élans de sensibilité, ces mots involontairement sublimes qui lui étoient familiers dans les émotions du plaisir, ne lui venoient jamais pour exprimer ses peines : la douleur dans son ame étoit silencieuse, intérieure et profonde : c'est le caractère de la mélancolie d'exhaler doucement la joie et de renfermer la douleur ; ce caractère étoit le sien.

Ministre de la Cour de Suède à celle de Madrid, le Comte de Creutz

avoit parcouru ces belles Provinces d'Espagne dont les deux mers baignent les bords ; et dans ses lettres, il m'en avoit parlé comme d'un pays romantique : mais lorsqu'il revint à Paris, il me les décrivit avec plus de détail et encore plus d'enthousiasme. Je me plaisois à voir son imagination embellir sa mémoire, et je lui demandois comment, si les peintures étoient fidèles, on n'alloit pas en foule habiter ces heureux climats : Ah ! me dit-il, c'est que les hommes sont des plantes, et qu'ils prennent racine au lieu où ils sont nés.

Un jour que je le plaisantois sur l'air poétique et fabuleux qu'il donnoit aux descriptions de la Grenade et de la Murcie : Que seroit-ce donc, me dit-il, si je vous racontois ce qui m'y est arrivé ? Vous diriez bien, c'est un Roman ; ce ne seroit pourtant que la vérité toute simple.

Je le pressai, comme vous croyez

bien, de me conter son aventure; et il ne me fit point languir.

Je parcourois lentement, me dit-il, les fertiles confins de ces belles Provinces, incertain si j'étois plus attiré par les charmes de celle que je venois voir, que retenu par les délices de celle que j'allois quitter; lorsque dans un village appelé Molina, peu éloigné de Carthagène, j'entendis parler d'un Sauvage qui, depuis neuf ans, vivoit seul sur l'une des montagnes qui bordent le vallon où serpente la Ségura. Ce Solitaire, me disoit-on, est jeune encore: il a l'air sombre et triste; mais quoiqu'une barbe touffue et des cheveux épais laissent à peine voir les traits de son visage, ce que l'on en découvre, et un air de noblesse qu'on remarque dans sa stature et dans ses mouvemens, font soupçonner que ce n'est pas un homme du commun. Il n'est guère accessible que pour un Paysan d'un village voisin, lequel

va prendre dans sa cabane les aromates qu'il a cueillis, et va les vendre à Carthagène. C'est du produit de ce petit négoce que le Solitaire tire sa subsistance; et il y ajoute la culture d'un jardin qu'on dit être fort curieux par la variété des simples qu'il y a rassemblés.

J'ai fait dans ma jeunesse, continua mon Suédois, une étude particulière de l'histoire de la Nature; car son sein est de tous les Livres le plus intéressant pour moi; et en Botanique, j'ai pour maître notre célèbre Linnéus. Encore tout plein de ses leçons et de l'amour qu'il m'avoit inspiré pour cette Science attrayante, je me sentis un vif desir de voir le sage Solitaire qui en faisoit sa richesse; et prétextant d'avoir à faire empléte d'une collection de plantes, je m'acheminai vers le sommet de la montagne qu'il habitoit. Là, pour ne pas l'effaroucher, dès que j'apperçus sa cabane, je ren-

voyai le Guide qui m'y avoit conduit.

La cabane étoit située entre deux cimes de la montagne, et le jardin occupoit l'espace du vallon qu'elles enfermoient. Le Solitaire y travailloit lorsque je m'avançai vers lui. Il témoigna quelque surprise de me voir; et d'un air grave, mais accueillant, il me demanda quel dessein pouvoit m'amener dans se lieu. Je suis, lui dis-je, un Etranger qui voyage dans ces contrées : j'aime la Botanique, et je compose une collection des aromates de vos climats. J'ai appris que vous en faisiez une étude savante et un petit commerce, je viens vous demander la préférence sur les Négocians à qui vous les vendez. Sage Solitaire, ajoutai-je, peut-être l'homme illustre qui a bien voulu m'instruire dans la Science que vous aimez, ne vous est-il pas inconnu : je suis Disciple de Linnéus.

O merveille de la Science ! d'une extrémité de ce monde à l'autre, la

renommée fait à un homme des admirateurs, des amis : son nom seul fait chérir, honorer ses Disciples ; son école est par-tout où ses lumières peuvent s'étendre ; le respect qu'il inspire est comme une espèce de culte ; et vous allez voir à quel point de vénération ce culte peut aller.

Heureux mortel, me dit le Solitaire, vous qui, sans doute, né dans le même climat que le vrai Salomon du Nord, avez pu le voir et l'entendre, si vous le revoyez encore cet Oracle de la Nature, dites-lui que sur l'autre bord du continent, on l'écoute et on le révère ; dites-lui que dans les montagnes où long-tems ont régné les Maures, sur les confins de la Grenade et de la Murcie, un Solitaire fait ses délices de ses écrits.

Ce langage à mon tour m'emut d'étonnement. Je parcourus avec le Botaniste ce jardin où il rassembloit

tous les trésors du règne végétal. nous herborisâmes ensemble sur la pente de la montagne ; il parut me trouver instruit, me consulta même plus d'une fois en déférant à mes lumières ; et après une assez longue promenade, il me proposa de venir me reposer dans sa cabane.

Un mur de terre, enceint d'une haie vive et couvert d'un toit de ramée, en formoit l'édifice ; pour meubles, j'y vois au-dedans une table et deux siéges grossièrement taillés ; une natte pour lit ; quelques vases d'argile ; quelques outils de premier besoin, comme une scie et une hache ; dans un coin une épée, et une dague pendant au mur à une écharpe de trois couleurs ; et sur une tablette les volumes de son Herbier, et quelques Livres, parmi lesquels il me fit remarquer les Ouvrages de Linnéus, en l'appelant son grand consolateur. Ce mot fut un trait de lumière, car la conso-

lation suppose quelques peines à soulager.

Je lui demandai si dans sa solitude, où tout m'annonçoit une vie si austère et si dure, il pouvoit être heureux? Heureux, non, me dit-il, mais le moins malheureux qu'il est possible qu'on le soit à ma place. Je voulus savoir si, dans la résolution qu'il avoit prise de vivre seul, il n'étoit pas entré de la misanthropie. Non, me dit-il, les hommes n'ont été envers moi ni malfaisans, ni même injustes: je n'ai pas le droit de les haïr; et il me fit de sa Patrie l'éloge le plus vrai, le plus noble, le plus touchant. J'imaginai qu'il avoit eu quelque querelle avec le Saint Office; je lui en parlai pour éclaircir ce doute. Non, me dit-il, mes sentimens religieux sont purs, ils sont inaltérables; et quant aux superstitions que je n'ai pas, je n'en parle jamais. L'Inquisition et moi n'avons jamais eu rien à démêler ensemble.

Comme il y avoit dans sa gravité une douceur mêlée de tristesse qui m'attachoit de plus en plus, je le priai de me pardonner l'inquiétude que sa situation me causoit ; et isolé, comme je le voyois, je parus craindre que bien souvent il ne manquât du nécessaire. Il m'assura que son industrie et les services d'un habitant du village voisin lui procuroient abondamment une subsistance frugale et saine, et suffisoient de même à ses autres besoins. Je ne suis pas, lui dis-je, ami de la mollesse ; mais dans la vie dont vous semblez content, je trouve, je l'avoue, une excessive austérité. Cette natte pour lit, pour chevet cette pierre !.... Plût à Dieu, reprit-il, que sur ce lit aucun souvenir ne vînt tourmenter mon sommeil ! il seroit assez doux encore. Vous avez donc éprouvé de bien grands malheurs, insistai-je ? Oui, dit-il, de bien grands, et dont j'ai été seul la

cause. Si ce sont des revers de fortune, lui dis-je, à votre âge on revient de loin, et si par mon crédit je puis contribuer.... Il m'interrompit en tirant de dessus la tablette où étoient rangés ses Livres, une boîte pleine de dattes, de figues et de raisins secs; et à côté d'une urne pleine d'eau, me faisant voir un pain : Etranger, me dit-il, l'homme qui sait vivre de peu, ne compte pas au nombre des malheurs les disgraces de la fortune. Ah! mon condisciple, lui dis-je en l'embrassant, vous y comptez au moins les peines de l'amour?

A ces mots, son visage reprit la gravité qu'il avoit eue en m'abordant; et par un moment de silence interrompant ce dialogue, il ouvrit son Herbier et me pria d'y voir ce qui pouvoit me convenir.

Je sentis vivement que je venois d'être indiscret en mettant le doigt sur sa plaie. Je ne fis pourtant pas

semblant de remarquer la diversion brusque qu'il faisoit à mes questions ; et parcourant avec lui le recueil des simples qu'il avoit classés suivant la méthode de Linnéus, je me donnai le temps de rassurer sa confiance effarouchée. . .

Après nous être occupés ensemble des fruits de ses études : Oui, le sage d'Upsal saura dans peu, lui dis-je, qu'il a dans ses montagnes un digne et fidèle Disciple ; et vos nouveaux trésors seront mis sous ses yeux. Mais envoyé de la Cour de Suède à celle de Madrid, je suis encore pour deux ans en Espagne ; et Linnéus ne me pardonneroit pas de ne vous avoir vu qu'une fois. Je me propose, avant de m'éloigner de Carthagène et de Murcie, d'en parcourir les environs, et je ferai quelque séjour à Molina, au pied de ces montagnes. Permettez-moi de revenir m'instruire auprès de vous, et faire un choix des plantes que ce climat produit.

Ma cabane est ouverte, me répondit le Solitaire, pour le Disciple de Linnéus ; mais qu'il se souvienne que dans cette cabane, je veux vivre et mourir inconnu au Monde ; et qu'il me jure qu'ame vivante, pendant son séjour en Espagne, ne l'entendra parler de moi. Je lui en fis le serment ; et après quelques heures d'entretien, nous nous séparâmes comme deux amis qui auroient passé leur vie emsemble, avec le regret de nous quitter et le desir de nous revoir.

Ma chaise m'attendoit au bas de la montagne. J'y remontai tout occupé de ce que je venois de voir, de ce que je venois d'entendre ; et je retournai dans mon village, la tête pleine des idées qu'une curiosité impatiente faisoit éclore en foule, sans qu'il me fût possible de savoir à laquelle je devois me fixer. Ce que j'en résumois, c'est que mon Solitaire avoit été malheureux par l'amour, et que des souvenirs cruels le pour-

suivoient dans sa cabane. Mais dans quel esprit, et pourquoi s'étoit-il réduit à la vie du plus rigide Anachorète ? Sa piété n'étoit point celle d'un Cénobite ; et sa religion, comme il me l'avoit dit, n'avoit rien de superstitieux. A son âge (car il ne pouvoit guère avoir plus de 30 ans), le premier mouvement d'une ame profondément blessée, ou flétrie par le chagrin, est de chercher la solitude ; mais s'y fixer avec une résolution si tranquillement décidée ; mais, au bout de neuf ans, s'y tenir sans ennui, sans regret, sans inquiétude, et vouloir y vivre et mourir éloigné des hommes qu'on ne hait pas, et oublié d'une Patrie dont on ne parle qu'avec éloge ! Tout cela me sembloit peu naturel ; j'y cherchois une cause, et je ne l'imaginois pas.

Deux jours après, j'allai le revoir. J'essayai de le ramener à ce premier instinct de sociabilité dont nous a doués la Nature, et à ce besoin mu-

tuel qu'ont les hommes de vivre ensemble. Ce besoin, me dit-il, n'en est plus un pour moi; et une vie solitaire est la seule qui me convient.

Ne prenez pas, lui dis-je, pour une curiosité vainement indiscrète, celle qui, dans mes réflexions, me semble vous importuner. Les circonstances qui déterminent votre résolution, peuvent être locales; et peut-être, ailleurs qu'en Espagne, aimeriez-vous mieux vivre en société avec des gens de bien, que de rester ici réduit à l'isolement d'un Sauvage. Si cela est, dites-le moi. La Suède, sous un climat tout différent du vôtre, ne laisse pas d'avoir ses charmes: un ciel froid, il est vrai, mais pur durant six mois; après cela, six mois d'un printemps, d'un été, d'un automne délicieux, où les nuits séparent à peine les jours les plus sereins, les plus beaux jours de la Nature; un soleil sans nuage, et qui, par la douceur de

son influence durable, semble vouloir nous consoler de la longueur de son absence, l'activité d'une végétation que hâte sa lumière et qu'elle rend féconde; l'impatience que semble avoir la terre d'en aspirer tous les rayons pour réchauffer son sein; la diligence avec laquelle on y voit les germes éclore, et les moissons croître et mûrir; enfin l'air le plus sain qui se respire sur le Globe, et la vigueur que son ressort y communique aux plantes, aux animaux, sur-tout à l'homme; tels sont les avantages de ce climat que vous croyez disgracié par la Nature. Non, mon ami, nulle part l'homme n'est plus actif et plus robuste, nulle part il n'est plus heureux; et le bonheur, qui parmi vous est comme une fleur foible, délicate et fragile, est une plante vivace et forte parmi nous. Vous le verrez fleurir sur le bord de nos lacs, sur le gazon de nos prairies; vous y verrez la gaîté bondir dans

les danses de nos Pasteurs et de leurs fidèles compagnes ; vous les verrez ces lacs, couverts de barques pleines de nos jeunes amans, et vous entendrez les rivages de ces petites mers où se répète l'azur du ciel, vous les entendrez retentir de chansons où l'amour se mêle avec la joie ; car nos Villageois sont Poëtes. Mais au sein même de la liberté dont, sur sa bonne foi, jouit cette jeunesse, vous verrez l'innocence et la pudeur naïve régner comme dans l'âge dor. C'est pour nous seuls au monde que cet âge se réalise, ou plutôt qu'il s'est prolongé. Nous avons des Provinces où de tems immémorial, la même pureté de mœurs s'est conservée inaltérable. Les habitans de ces campagnes exercent religieusement les antiques devoirs de l'hospitalité, car ils vivent dans l'abondance. Leurs usages, leurs habitudes, leurs vêtemens, rien n'a changé. Ils sont laborieux, justes et bons, comme l'é-

toient leurs pères. A peine ont-ils besoin de lois, leurs mœurs en tiennent lieu. C'est-là que je m'engage à vous transplanter dans deux ans. J'oserois presque dire que je suis aimé de mon Roi; au moins le suis-je de ses enfans, et sur-tout de celui qui doit lui succéder au Trône; il n'y a pas au monde un plus honnête homme que lui. Ils s'empresseront tous à vous procurer un asyle; vous leur serez recommandé par Linnéus et présenté par moi. C'est ce que je puis vous offrir; et jusqu'à mon retour, je puis encore, sur le premier navire qui partira de Carthagène, vous donner le moyen d'aller m'attendre en France, où je ferai quelque séjour. Voyez si votre solitude vous promet, vous assure un avenir plus doux.

Tandis que je parlois, le Solitaire, attendri jusqu'aux larmes, mais tristement recueilli en lui-même, avoit les yeux attachés sur les miens.

Non, me dit-il enfin avec un lent et profond soupir, non, c'est dans ces climats que son ombre est errante ; je ne forcerai pas son ombre à me suivre au-delà des mers. Que ne sais-je où est son tombeau, c'est sur la pierre de ce tombeau que j'irois reposer ma tête ; c'est la terre qui couvre cette cendre adorée que j'arroserois de mes pleurs. Je ne veux point m'éloigner des bords où elle a respiré, je veux qu'elle m'y voie expier, par une mort lente, le crime d'un funeste amour. Alors, tout me fut expliqué, et à mon tour, je restai abattu dans un triste et morne silence.

Je vous en ai trop dit pour ne pas achever, reprit-il ; et puisque je trouve en vous un ame noble, un cœur compâtissant, un ami sûr, je veux, avant que le chagrin achève de me consumer, me soulager du poids du remords qui m'oppresse. Souvenez-vous, Monsieur, qu'après le ciel, vous êtes mon seul confident.

Mon nom est Maurice Formose; je suis né à Zamore, dans le Royaume de Léon; fils unique, privé d'un père qui me laissoit des biens considérables, et livré à moi-même dans l'âge où la plus orageuse des passions commence à menacer, je voyageois avec l'inquiétude d'un cœur qui n'aime rien encore, mais qui sent le besoin d'aimer, lorsqu'à Séville, dans l'un de ces Spectacles où, voltigeant autour d'un taureau furieux, la jeunesse Espagnole fait gloire d'exercer et son adresse et son courage, je me trouvai placé au-dessous d'un groupe de femmes éblouissantes de parure, mais au milieu desquelles une jeune personne, avec moins d'ornemens, les effaçoit comme l'aurore efface les étoiles. Je la vis, je ne vis plus qu'elle, et l'un de ses regards abaissés sur mes yeux, ayant percé jusqu'à mon ame, acheva d'y allumer ce feu qui ne devoit s'éteindre qu'à mon dernier soupir. Il fallut cependant

cependant dissimuler mon trouble, et fixer à regret ma vue sur le spectacle du combat.

Biéntôt, après quelques préludes qui n'avoient fait qu'aiguillonner la fougue du taureau, parut dans l'enceinte un jeune homme, qui l'attaquant avec audace, le blessa de ses javelots, et l'irrita au point que l'animal bondissant de furie, venoit à lui tête baissée. Il l'évita; mais de l'élan qu'il avoit pris pour lui échapper, il fut renversé sur l'arène. Froissé du coup, il alloit être foulé sous les pieds du taureau. Au même instant, un cri s'éleve avec ces mots: *Ah! mon frère! mon frère!* C'est elle-même qui l'a poussé, ce cri déchirant pour mon ame. Je me tourne, et je vois ses mains, ses yeux levés au Ciel, et l'effroi peint sur son visage. M'élancer, franchir la barrière, et l'épée à la main, m'exposer à toute la fougue du taureau, fut pour moi le tems d'un éclair. Je le

provoque, je l'attire, et je donne au jeune homme le tems de s'éloigner. D'autres combattans me succèdent; et n'étant ni armé, ni vêtu pour entrer en lice, je vais sur l'Amphithéâtre me remettre à ma place.

Les Spectateurs me surent gré d'un mouvement involontaire; mais j'en reçus dans l'instant même un prix bien plus touchant pour moi que tous leurs applaudissemens. Cette aimable sœur du jeune homme que j'avois secouru, s'incline, et d'un air, d'une voix, d'un regard qui m'auroit payé de la plus pénible victoire, elle daigne me rendre grâces. Ah! tout mon sang, lui dis-je, versé pour vous, Madame, ne mériteroit pas cette excès de bonté.

Le lendemain matin, son frère, Don Léonce de Vélamare, à peine remis de sa chûte, vint me voir, et me dit, de la part du Marquis son père, qu'il désiroit de m'embrasser.

Je ne rappelle ces détails que pour vous faire voir par quel sentier glissant je suis descendu dans l'abîme.

Je me rendis à cette invitation, avec un tremblement de joie que vous concevez mieux que je ne puis vous l'exprimer. La famille étoit assemblée, et Valérie, qui n'avoit plus de mère, y parut au milieu des femmes de son sang. Tous les yeux attachés sur moi, sembloient jouir de ma présence ; toutes les voix me bénissoient. Valérie elle seule, les yeux baissés, et le visage couvert d'une vive rougeur, gardoit un silence modeste ; mais son sein, sous le voile, s'élevoit, s'abaissoit d'un mouvement qui décéloit assez l'agitation de son cœur. Hélas ! l'infortunée avoit, ainsi que moi, reçu le coup fatal qui nous a perdus tous les deux.

Son père, Alphonse de Vélamare, homme brave et superbe, me parut

moins touché du salut de son fils unique, qu'il appeloit un étourdi, que du courage avec lequel, sans autres armes que mon épée, j'étois allé à son secours. Il me demanda si c'étoit la première fois que j'étois entré dans l'arène; et comme je lui répondis que c'étoit-là mon coup d'essai, il me donna fièrement l'accolade, comme à un brave et digne chevalier. Ce fut cette formule d'accolade, chevaleresque qui, en exaltant nos esprits, fut la cause de nos malheurs. Ah! mon ami! vous allez voir comme une passion naissante se saisit des idées qui peuvent lui servir d'excuse ou d'aliment.

Dès ce jour, il me fut permis d'aller de temps en temps rendre des devoirs au Marquis. J'espérois inutilement, mais j'espérois toujours de trouver près de lui sa fille; et en attendant je cultivois l'amitié du jeune Léonce; car il me parloit de sa sœur, et mon unique soulagement

au déplaisir de ne pas la voir, étoit d'entendre parler d'elle. Il se plaisoit à la louer sans ménagement, sans réserve, sans se douter, hélas! du mal qu'il me faisoit.

Tantôt c'étoit la beauté de son ame, son intéressante candeur, son naturel sensible et tendre, son aimable ingénuité; tantôt c'étoit la grace familière qui se mêloit négligemment à tous les charmes de sa figure. Alors ceux de ces charmes que l'innocente sécurité d'une jeune sœur laisse entrevoir aux yeux d'un frère, m'étoient peints comme à demi-nuds; et dans ce miroir si dangereux pour mon imagination brûlante, je la voyois des yeux pénétrans de l'amour.

J'avouai à son frère qu'il lui devoit la vie, et que le cri perçant qu'elle avoit fait entendre, en le voyant étendu sur l'arène, m'avoit fait, sans réflexions, m'élancer pour le secourir.

Il me répondit que sa sœur s'en étoit apperçue, et qu'elle ne lui parloit de moi qu'en m'appelant son chevalier. Son Chevalier, lui dis-je, seroit bien glorieux si elle daignoit lui permettre de porter ses couleurs! Vraiment, c'est bien le moins qu'elle vous doive, me dit-il, et je ne doute pas qu'elle n'en soit flattée.

Il lui rendit notre entretien; et dans cette faveur, dont elle ne sentoit ni le prix ni la conséquence, elle ne vit que le simple gage de la reconnoissance qu'elle croyoit devoir au libérateur de son frère.

Je reçus donc, par les mains de Léonce, trois rubans, l'un de couleur fauve, l'autre ponceau, et l'autre azur. Le premier, lui dit-elle, est de la couleur du taureau dont il vous a sauvé; le second exprime le feu du courage qui l'animoit; l'autre, azuré comme le ciel lorsqu'il est sans nuage, exprime les vœux que je fais pour que mon Chevalier

n'ait que des jours sereins.... Sereins, grand Dieu ! ah ! ce fatal présent les auroit troublés pour la vie.

L'émotion avec laquelle je le reçus se modéra si bien, que mon jeune ami n'y put voir qu'un amour-propre sensiblement flatté de cette faveur innocente. Cependant j'osai souhaiter qu'à mes couleurs elle eût ajouté ma devise. Vous n'y entendez rien, me dit-il : ce fut toujours au Chevalier lui-même de choisir sa devise, et à sa Dame de l'agréer. Vous lui en offrirez donc l'hommage, répliquai-je ; et parmi les devises que je proposerai, vous lui donnerez à choisir ? Je lui en remis trois écrites de ma main.

Pour un moment toute ma vie..
Tout pour la gloire et pour l'amour.
Loyauté, amour, et constance.

Mon imprudent ami se fit un jeu de ma chevalerie ; et sa sœur, encore

plus naïve, trouva tout naturel de choisir ma devise, puisque j'avois pris ses couleurs. Hélas! à son insçu peut-être, son cœur en décida le choix; et avec la même innocence, gardant les trois devises écrites de ma main, elle renvoya, écrite de la sienne, celle qu'elle avoit préférée.

Loyauté, amour et constance.

Vous la voyez cette devise, me dit Formose, en dépouillant son bras, vous la voyez tracée sur ce tissu de ses cheveux; et le billet où l'écrivit sa main est enfermé sous cette agate, qui sert d'agraffe au bracelet. J'y conserve un écrit plus précieux encore; c'est tout ce qui me reste d'elle; je l'emporterai dans le tombeau.

Je fus ravi de ce premier succès, continua le Solitaire; mais mon ravissement eut l'air d'une folie, dont mon ami ne fit encore que s'amuser.

Me voilà Chevalier, lui dis-je, il n'y manque plus que l'armure; et je l'aurai. Mais dans quelle fête héroïque, dans quel tournoi ma jeune Dame me verra-t-elle armé de pied en cap, monté sur un beau palefroi, le corps ceint d'une écharpe, et le casque ombragé d'un panache de ses couleurs; un taureau d'or sur ma cuirasse, et sur mon écu; ces trois mots qui sont gravés à jamais dans mon cœur : *Loyauté, amour et constance*?

C'est dommage, me répondit Léonce, toujours en badinant, que les tournois ne soient plus de mode; le temps en reviendra peut-être. En attendant, tout ce que je puis faire pour notre nouvel Amadis, c'est de lui procurer la gloire de caracoler avec moi, le long des murs du jardin de mon père, sous les fenêtres d'un pavillon où quelquefois son Oriane vient prendre l'air après le coucher du soleil.

Ni lui, ni moi, ni elle-même, nous ne vîmes pour elle, dans cette cavalcade, qu'un simple amusement; mais pour moi, le plaisir de passer sous ses yeux, paré de ses couleurs, étoit d'un prix inestimable; et mon ami eut encore l'imprudence de lui dire avec quelle ardeur j'en avois pressé le moment.

Rien de plus plaisant, lui dit-il, en lui parlant de ma folie. Je crois qu'il va courir le monde pour chercher à rompre des lances à la gloire de ta beauté. Son armure n'est pas finie, le taureau d'or et la devise ne sont pas encore ciselés; mais demain au soir, si tu veux, tu le verras en équipage chevaleresque, faire avec moi des courses devant ton pavillon. Elle accepta d'un air riant cette dangereuse entrevue, à condition cependant que je ne serois pas instruit de sa présence, et que les jalousies du pavillon seroient fermées: rempart foible et fragile que se réservoit sa pudeur.

Monsieur, reprit Formose, comme en s'interrompant, dans aucun pays de l'Europe, les femmes n'ont plus de fierté, plus de dignité qu'en Espagne; mais pensez au soleil brûlant qui luit sur elles comme sur nous; pensez à la gêne irritante où leur jeunesse est retenue; songez de plus que, devant un père violent, sévère, inflexible, et dont le seul regard faisoit baisser les yeux à ses enfans, Valérie, toujours tremblante, goûtoit pour la première fois le plaisir de soumettre un cœur dout elle avoit admiré le courage, et d'exercer sur lui l'empire de l'amour et de la beauté; enfin, considérez cette simplicité naturelle à son âge, qui, de son estime pour moi, écartoit toute défiance, et jusqu'au soupçon du danger; vous lui pardonnerez d'avoir été sensible et trop sensible à mon amour.

Nous voilà donc, Léonce et moi,

montés sur les plus beaux chevaux qu'eût vu naître l'Andalousie ; lui en écharpe et en plumet blanc, et moi tout brillant des couleurs de mon aimable souveraine, passant et repassant vingt fois sous les murs de son pavillon. Je savois qu'elle étoit présente ; j'osai desirer davantage ; et attristé de voir que mes regards sollicitoient en vain les jalousies de s'ouvrir : Léonce, dis-je en soupirant, le temps n'est plus où la Dame la plus sevère honoroit au moins d'un regard le Chevalier qui faisoit gloire de se vouer à son service ; on dédaigne aujourd'hui l'hommage de sa foi.

Ce reproche blessa le cœur de Valérie, et malgré sa résolution, elle ouvrit la grille et parut. Chevalier, me dit-elle d'un air noble et modeste, pourquoi nous croyez-vous injustes ? Et pourquoi prenez-vous une timidité naturelle à mon âge, pour un oubli de vos bienfaits ? Se-

rois-je assez dénaturée pour n'avoir pas du plaisir à voir celui à qui je dois la vie de mon frère ? Est-ce donc par mépris ou par ingratitude que je vous ai permis de porter mes couleurs ?

Ah ! Madame, lui dis-je, en m'avançant sous la fenêtre du pavillon, pardonnez un moment de douleur et d'impatience, et n'humiliez pas celui qui a si peu fait pour vous encore, en lui parlant de ses bienfaits. Vous me voyez tout éclatant des marques d'une estime qu'au prix de tout mon sang j'aurois voulu payer. Ajoutez à tant de faveurs celle de recevoir l'hommage d'une vie qui ne seroit plus rien pour votre Chevalier, si vous n'aviez pas la bonté de vouloir qu'elle fût à vous.

Eh bien, ma sœur, s'écrioit Léonce, en se moquant de moi, t'ai-je dit que tu avois la gloire de ressusciter Amadis ?

Bon jeune homme, à quoi pensois tu ? qu'avois-tu fait ? et dans quel piége tu nous attirois l'un et l'autre ?

Chevalier, me répondit-elle, en imitant, avec une grace naïve, le langage de l'ancien temps, les droits que vous avez acquis à ma reconnoissance et à mon estime, me sont chers et sacrés. J'accepte votre hommage ; et je prendrai toujours au bonheur du vaillant Dom Maurice Formose, le même intérêt qu'à sa gloire.

A merveille, reprit Léonce ! on diroit qu'elle sait par cœur le langage des vieux Romans.

Après m'avoir répondu ces mots, d'une voix dont le charme avoit fait tressaillir mon cœur, elle nous salua, et la jalousie, en se fermant, la fit disparoître à ma vue.

Cette scène innocente, dont le frère et la sœur ne s'étoient fait qu'un badinage, alloit bientôt nous devenir funeste à tous les trois. Insensé

celui qui badine avec un fer brûlant ou ces flèches empoisonnées ! Plus insensé celui qui se fait un jeu de l'amour !

Après un moment de silence, poursuivit le Comte de Creutz, mon Solitaire reprit ainsi :

Non, ce n'est point du pouvoir de l'amour que l'on se joue impunément ; c'est lorsqu'il est le plus naïf et le plus ingénu, qu'il est le plus à craindre.

Ce sentiment, bientôt devenu sombre et silencieux dans mon ame, ne voulut plus avoir pour confident que son objet ; et dès-lors c'étoit de moi-même que j'aurois dû me défier ; car du moment que l'innocence songe à dissimuler, ce n'est déjà plus l'innocence. Je laissai donc mon ami se moquer de ma folie chevaleresque ; mais je m'occupai des moyens de faire connoître à sa sœur que rien n'étoit plus sérieux.

La jeunesse est naturellement vai-

ne et présomptueuse ; et dans l'inquiétude où j'étois de savoir si réellement j'avois touché le cœur de Valérie, se mêloit déjà la pensée qu'il y avoit plus que de l'estime et que de la reconnoissance à ce qu'elle avoit fait pour moi.

J'espérois donc qu'après la scène du pavillon, elle reviendroit plus souvent rêver à la fenêtre d'où elle avoit vu son Chevalier ; et tous les jours, à la même heure, au même lieu, j'allois l'attendre ; errant comme une ombre plaintive, et mille fois levant les yeux vers la fenêtre, où je m'étois flatté de la revoir. L'impitoyable jalousie se tint fermée durant un mois. Enfin elle s'ouvrit ; et par pitié, Valérie daigna paroître avec Thérèse, sa suivante affidée.

C'est donc ici, mon Chevalier, votre promenade assidue, me dit-elle d'un air touchant ? Ces mots m'apprirent que sans paroître, elle m'avoit du moins apperçu quelque-

foit ; ils me firent entendre aussi que je pouvois, devant Thérèse, parler à Valerie, comme un Chevalier à sa Dame ; et ce fut le ton que je pris.

Oui, Madame, lui répondis-je, c'est ici que je viens rêver, si toutefois on peut appeler rêverie une seule pensée dont rien ne nous distrait, et dont toute l'ame est remplie. — Cette pensée unique est la gloire sans doute ? Oui, Madame, la gloire qui nous rend dignes du bonheur, la gloire qui peut seule justifier les vœux d'une ame élevée et sensible, la gloire à qui jamais un noble cœur n'a résisté ; ce seroit d'elle que je voudrois faire l'étoile de ma destinée. Mais, hélas ! elle semble échapper à qui la poursuit ; elle se refuse long-temps aux vains desirs de la jeunesse ; et lorsqu'enfin elle se laisse atteindre, il n'est plus temps : le seul prix qu'on lui eût demandé, a passé dans les mains

d'un autre ; et tout ce qu'on a fait pour la gloire, est perdu pour l'amour. Ce mot qui m'échappoit pour la première fois, me fit monter le feu au visage. Valérie, plus innocente, l'entendit sans rougir. Vous faites-là, mon Chevalier, des réflexions bien sérieuses, me dit-elle ! je vous conseille de ne pas vous y abandonner. Je pense, moi, que l'espérance est la compagne du courage ; et j'exhorte mon Chevalier, qui ne peut rien vouloir que de noble et de juste, à ne désespérer de rien. Ensuite, changeant de propos, et faisant l'éloge de ce beau ciel et de ces belles campagnes qui se déployoient à ses yeux ; je les quitte à regret, dit-elle, car c'est mon unique plaisir.

Mon amour, ou, si vous voulez, mon amour-propre, expliqua de son mieux tout ce que je venois d'entendre ; et je m'en retournai, l'esprit tout occupé des plus douces il-

lusions : ces mots sur-tout, *l'espérance est la compagne du courage*, restèrent gravés dans mon cœur.

Le lendemain, à la même heure, je revins dans le même lieu ; mais la grille resta fermée. Le jour suivant, j'y revins encore, et la grille s'ouvrit enfin ; mais Thérèse, qui parut seule, m'accabla de tristesse en me parlant ainsi : Chevalier, Dona Valérie, au nom de ce qu'elle a de plus cher, vous conjure de vouloir bien changer de promenade, et de ne plus revenir seul sous les murs de ce pavillon. Elle dit, et ferma la grille sans me donner le temps de lui répondre. Je me retirai consterné. Ah ! plût au Ciel, qu'abandonné à ma douleur sans espérance, celle qui la causoit m'y eût laissé succomber !

Je passai une nuit cruelle. Qu'étoit-il arrivé ? avois-je attiré quelque plainte, quelque reproche à Valérie ? avois-je fait couler ses pleurs ? Mais

non, sans autre cause, elle-même, ou Thérèse, avoit pu s'alarmer d'une apparence de rendez-vous, et redouter les bruits qui pouvoient s'en répandre. Cette réflexion m'appaisa; et j'approuvai en gémissant une si sage prévoyance. Cependant plus d'intelligence entre nous, plus aucun moyen de nous communiquer nos sentimens et nos pensées; qu'allois-je devenir? J'adorois Valérie, et il falloit renoncer à la voir.

Telle étoit la situation de mon esprit et de mon ame, lorsque je vis entrer chez moi Léonce avec un air content. Mon ami, me dit-il, je viens vous confier une nouvelle intéressante. C'est un secret que j'ai surpris, et que je n'ai pas même encore dit à ma sœur. Il est question pour elle de la plus grande affaire.

De quelle affaire, lui demandai-je avec un effroi que je m'efforçai de cacher? Vous connoissez peut-être, me dit-il, Ferdinand d'Ovandès, fils

unique de l'un des hommes les plus riches de la Castille, les plus en crédit à la Cour ? — Eh bien ? Et bien, ce Don Ferdinand est l'époux que mon père donne à ma sœur.

A ces mots, le coup dont mon cœur se sentit frappé, fut si rude que je ne pus le soutenir. Un éblouissement soudain, une pâleur mortelle en suivirent l'atteinte. Je frémis, je tombai défaillant, presque inanimé. Léonce vit couler de mon front une sueur froide, et en me parlant, il s'apperçut que je n'entendois plus sa voix. Mes yeux étoient fermés, ma bouche livide et glacée ; et mon souffle presque insensible, fit craindre à mon ami de me voir éteint dans ses bras. Malheureux ! pourquoi daignas-tu me rendre la lumière ? Que ne me laissois-tu expirer encore innocent ?

Dès qu'il m'eut fait reprendre mes esprits, je prétextai d'abord un accident tout naturel ; mais je ne pus

lui en imposer ; et voyant qu'il n'avoit que trop bien pénétré le secret de mon désespoir : Oui, mon ami, lui dis-je en l'embrassant, c'est le coup de la mort que vous venez de me donner. Mon cœur en est meurtri. Je n'en reviendrai pas. Je vais mourir loin de Séville. Recevez mon dernier adieu.

Ciel ! dit Léonce en frémissant, de quel malheur je suis la cause ! Si ma sœur le savoit, elle qui est si sensible et si reconnoissante de ce que je vous dois ! Oh non ! qu'à jamais elle ignore le mal qu'elle vous fait ; elle seroit trop malheureuse. Et quoi ! sans y penser et par un simple badinage !.... C'est donc une terrible passion que l'amour ! Mais enfin que prétendiez-vous ? La mériter, lui dis-je, par des actions louables, savoir d'elle si, en obtenant l'aveu de votre père, je pouvois me flatter de l'aveu de son cœur ; et, avec un nom et des biens qui ne sont

pas à dédaigner, oser aspirer à sa main.

Pourquoi donc vous désespérer, me dit-il ? Parlez à mon père. Je sais qu'il vous estime ; il n'est pas insensible à ce que vous avez fait pour moi ; et peut-être en votre faveur changera-t-il de résolution. Vous pensez bien que j'en serois ravi ; et ma sœur elle-même ne s'affligeroit pas que vous eussiez la préférence.

Il faut, lui dis-je, mon ami, l'engager encore une fois à venir dans son pavillon, et me laisser sous sa fenêtre causer un moment avec elle. C'est son cœur que je veux consulter. Il y va de ma vie, vous venez de le voir ; et puisque vous me l'avez rendue, vous voulez me la conserver. Obtenez donc de votre aimable sœur qu'elle daigne m'entendre ; et ne lui dites pas qu'on lui destine un autre époux.

Valérie céda sans peine à la prière

de Léonce ; et Thérèse elle-même, instruite de mes intentions, voulut bien ne pas nous gêner. J'étois seul, elle parut seule ; et en voyant ouvrir la jalousie, je crus me voir ouvrir les Cieux. Quel charme l'amour malheureux qui espère d'être consolé, ajoute encore, dans ces momens, à la vue de ce qu'on aime ! Jamais Valérie à mes yeux n'avoit paru si belle : c'étoit comme l'étoile qui, au moment du naufrage, rend l'espérance aux matelots.

Non, lui dis je, il n'est pas possible d'exprimer le soulagement que me cause votre présence. Mais autant le bonheur de vous voir m'est sensible, autant les heures que je passe loin de vous, sont pénibles et douloureuses. C'est un tourment inconcevable que celui d'en compter tous les momens, sans pouvoir en presser le cours. Je les compte bien, moi ; dit-elle, et je n'ai pas votre courage. Un mot comme celui qui lui

lui échappoit, m'auroit dédommagé d'un siècle de tourmens.

Je redoublai les expressions les plus vives, les plus touchantes de l'amour qu'elle m'inspiroit; et j'allois en tremblant la supplier de me permettre de la demander à son père. Ce fut elle qui me prévint, tant son cœur étoit ingénu. Formose, me dit-elle, la fidèle Thérèse et moi, nous avons réfléchi que notre intelligence exposeroit ma renommée, si elle avoit l'air d'une aventure ou d'une intrigue de Roman. Vous m'aimez, je le crois, Léonce me l'assure. Il me seroit cruel de rendre malheureux celui à qui nous devons tant. Mon père auroit perdu sans vous un fils, son unique espérance, le seul héritier de son nom. Je sais quelle est votre naissance. On dit aussi (ce qui me touche moins) que votre fortune y répond. Profitez de vos avantages; et que je puisse, aux yeux du monde, être

aussi glorieuse que je serai contente d'aimer dans mon époux mon noble et vaillant Chevalier.

Idolâtre de ses bontés, je lui promis de hâter ma demande, puisqu'elle vouloit bien m'en donner le courage ; et là finit cet heureux entretien.

Léonce m'indiqua les personnes à qui son père se rendoit le plus accessible ; et qui pouvoient avoir quelque crédit auprès de lui. J'en trouvai dans le nombre qui m'étoient alliées ; je les intéressai, et je les fis agir.

Le Marquis reçut froidement, mais poliment ces ouvertures. Il fit avec hauteur, mais avec bonté, mon éloge. Il ajouta que mon alliance étoit de celles dont personne n'avoit le droit de ne pas s'honorer ; qu'il ne pouvoit que me savoir gré d'aspirer à la sienne ; qu'il me croyoit l'ame élevée et capable d'accroître encore l'éclat du nom de mes aïeux ; mais

que l'établissement de sa fille étoit pour lui l'objet des plus mûres réflexions ; et pour se décider il demanda du temps.

Cette réponse n'étoit pas bien favorable ; mais aussi n'étoit-elle pas absolument décourageante : le caractère du Marquis la rendoit même assez flatteuse ; car il n'étoit prodigue ni de louanges, ni d'estime. Enfin comme il ne laissoit pas de me revoir avec sa bienveillance accoutumée, Léonce et moi nous nous persuadâmes qu'il avoit pu vouloir ne prendre qu'un délai pour dénouer l'autre engagement ; et avec moins de confiance, Valérie et Thérèse le pensoient comme nous. De là l'intimité de notre intelligence et celle de nos entretiens. Ceux de la promenade, s'ils devenoient fréquens, donnoient prise à la médisance. Thérèse, qui, dans cette crainte, les avoit interdits à sa jeune maîtresse, trouva plus prudent elle-

même de nous voir sans nous exposer aux regards malins des passans : nouveau pas vers le précipice.

J'avois la liberté d'aller voir mon ami : le jardin nous étoit ouvert ; et personne dans le Palais n'épiait notre promenade. Le pavillon étoit au bout ; et à quelques momens d'intervalle, Valérie avec sa compagne, pouvoit s'y rendre par un détour. Fussions-nous même apperçus ensemble, la présence de mon ami, la surveillance de Thérèse écartoit assez toute apparence de mystère. Ainsi, de piége en piége, mon funeste sort m'entraînoit.

Rien de plus innocent que la douceur de nos entretiens dans ce pavillon solitaire : la gaîté même de Léonce en respectoit la modestie. Mon amour avoit l'air du culte ; la tendresse de Valérie ne quittoit jamais un instant le voile d'une pure et simple amitié : mes regards n'étoient pas moins timides que mon

langage ; les siens ne se levoient sur moi que pour me rendre graces des vœux que je faisois au Ciel pour qu'elle fût aussi heureuse qu'elle étoit belle. Mais à qui seroit confié le soin de son bonheur ? Seroit-ce à moi ? Je n'osois le croire. Léonce étoit plus confiant. Les mots d'estime et de bienveillance qui échappoient à son père, lorsqu'il parloit de moi, l'accueil qu'il me faisoit encore après et depuis ma demande, le gré qu'il savoit à son fils de cultiver mon amitié, toutes les lueurs d'espérance que chacun de nous recueilloit, et que nous amassions comme dans un trésor, sembloient se réunir pour nous faire une douce et dangereuse illusion. Ainsi l'idée de l'hymen épuroit toutes nos pensées et communiquoit à l'amour la chasteté de ses desirs et la sainteté de ses vœux.

Mais, fatigué d'une passion qu'il falloit réprimer sans cesse, et qui,

tous les jours plus ardente, s'irritoit davantage d'être captive dans mon sein, je crus du moins permis de faire plaindre à Valérie un cœur qui faisoit sur lui-même de si cruels et de si longs efforts ; et j'espérai d'obtenir grace, si un billet tombé dans sa main lui exprimoit bien timidement tout ce que j'avois à souffrir, pour attendre en silence la résolution de son père, sans oser la solliciter.

J'arrivai triste au pavillon. Léonce me pressa de lui en dire la cause. Je répondis qu'il m'étoit impossible de m'expliquer, mais que j'avois en effet sur le cœur un poids dont j'attendois avec impatience le moment de me soulager ; et bientôt, profitant du trouble et de l'inquiétude où ces mots avoient mis sa sœur, je risquai le billet fatal.

Je vais succomber à mes peines, lui écrivois-je, et ce n'est qu'à vous que mon cœur peut les confier. Con-

splez-moi, rassurez-moi : soyez mon conseil et mon guide. Et en essayant de lui peindre les tourmens de l'incertitude où me laissoit le long silence de son père, je lui avouois que de tous les malheurs qui pouvoient menacer ma vie, le seul que je n'avois ni le courage de prévoir, ni la force de soutenir, étoit le refus de sa main.

Fille trop généreuse et trop sensible, hélas ! j'ai su depuis qu'elle avoit arrosé ces caractères de ses larmes. O Dieu, dit-elle, il a sauvé mon frère, il s'est lui-même exposé pour nous à un danger mortel ; et si mon père le refuse ou tarde à le calmer, il va s'abandonner au plus effrayant désespoir. Allons à son secours. Elle me répondit, et sa réponse fut, comme elle, ingénue, sensible et sage.

Ne pressez rien, me disoit-elle en finissant. Mon père est absolu, il seroit offensé de votre impatience.

Laissez-lui décider votre sort et le mien. Imitez le respect et le silence de sa fille ; imitez aussi son courage ; et conservez cette *constance* que me promet votre devise, et qui honore également l'amour heureux et l'amour malheureux.

Je répondis par des transports d'ivresse et par des protestations de dévouement, d'obéissance, d'abandon à ses volontés ; mais en lui confiant le soin de ma conduite, j'établis entre nous cette relation furtive, cette fatale intimité, qui est le plus dangereux des pièges de l'amour.

De son côté la raison, la bonté, les vertus simples de la Nature, et tous les charmes de l'innocence ; du mien, les sentimens les plus passionnés, les plus vives inquiétudes, les plus impatiens desirs ; tout ce qui peut éclore d'une imagination brûlante et d'un cœur enflammé : telles étoient ces lettres, que nos deux

mains d'intelligence se glissoient tour-à-tour, à l'insçu de nos deux témoins. Vous pensez bien que ce feu dévorant que respiroient les miennes, pénétroit insensiblement jusqu'à l'âme de Valérie, et que son esprit quelquefois devoit se ressentir du délire du mien.

Persuadé qu'elle m'aimoit avec sa tendresse ingénue, persuadé que je l'aimois avec le respect le plus saint et l'ardeur la plus violente, nous étions déjà si flattés, si ravis de nos espérances, qu'il n'étoit point de destinée au monde dont nous eussions été jaloux: il n'étoit permis qu'à nous seuls d'être plus heureux que nous-mêmes. Mais cet enchantement fut bientôt dissipé.

Un jour je vis venir à moi Léonce inquiet et troublé. Mon ami, me dit-il, je ne sais quel chagrin a saisi tout-à-coup ma sœur. Je viens de la liss er dans un abattement extrême. Thérèse et moi nous l'avons

inutilement pressée de nous ouvrir son cœur. Obstinée au silence, c'est à vous, nous dit-elle, à vous seul qu'elle veut parler. Mon père va sortir ; ses chevaux étoient mis ; nous serons libres ; venez la voir.

Lorsque nous arrivâmes, Valérie avec sa compagne, étoient dans le jardin. Elle fit signe de la main à son frère de me mener au pavillon, et peu d'instans après, s'y étant rendue avec Thérèse : Laissez-moi, leur dit-elle d'un air froid, sombre et calme, laissez-moi seule avec Don Maurice ; j'ai à lui révéler ce que lui seul encore doit savoir.

Et quand nous fûmes sans témoins : Vous m'avez promis, me dit-elle, d'être soumis à mes volontés ; voici le moment de l'épreuve. J'ai deux efforts pénibles à exiger de mon amant ; mais avant que de m'expliquer, j'attends de lui le serment le plus saint de m'obéir, quoi que je lui commande.

Je vous entends, lui dis-je ; il faut vivre et ne plus vous voir. Vous ne pouvez plus être à moi ; on vous donne à un autre ; et vous voulez, cruelle, que je vous perde sans mourir ! Non, je ne ferai point cet horrible serment.

Alors son cœur se déchira, et ses yeux fondirent en larmes. Formose, me dit-elle, il est trop vrai : mon père me l'a prononcé cet arrêt de ma destinée. Demain, Ferdinand d'Ovandès doit arriver. Dans huit jours je serai sa femme. C'est un dernier adieu que j'ai voulu vous dire en vous apprenant mon malheur. J'ai craint que si mon frère alloit vous l'annoncer, un mouvement de désespoir ne vous fît commettre un grand crime. Hélas ! ils ne sont plus à moi, ces jours qu'il m'eût été si doux de rendre heureux ; mais ils me seront toujours chers : et si vous y attentez, souvenez-vous, Formose, que vous at-

tentez à ma vie ; vous percez deux cœurs au lieu d'un. Je puis survivre à mon malheur, puisque mon devoir m'y condamne ; mais à votre mort, non, je n'y survivrai pas.

Je l'écoutois avec une douleur muette, sans pleurer et sans respirer. Mon cœur étoit serré, mes yeux étoient arides, un feu ardent avoient séché mes larmes et dévoroit mon sang.

C'en est donc fait, lui dis-je, d'une voix étouffée, Ovandès vous obtient ! On le préfère à moi ! Ovandès sera votre époux ! Vous ne m'avez donc pas aimé, vous ne m'aimez donc plus, vous m'avez trompé, Valérie ! Moi, je vous ai trompé, cruel, s'écria-t-elle ! Avez-vous le courage de tourner dans mon cœur le poignard dont il est frappé ? Suis-je à moi ? suis-je libre ? Est-ce moi qui me donne ? Si ce n'est pas moi, répliquai-je, que vous trompez, ce sera donc..... Elle m'inter-

rompit. Homme impitoyable, dit-elle, accablez-moi, rendez-moi vile et coupable à mes propres yeux, vous le pouvez; mon fol amour vous a donné sur moi ce funeste avantage; mais j'ai assez long-temps à vivre et à souffrir, pour expier une foiblesse. Obéir à mon père est le premier de mes devoirs. Le Ciel fera le reste. Oui, le Ciel, je l'espère, me donnera la force..... — De m'oublier. — Il le faut bien! — De m'oublier, vous! m'écriai-je; et à ces mots je tirai mon épée, pour me percer le cœur. Tremblante, égarée, éperdue, elle se précipite, écarte le fer de mon sein, et tombe dans mes bras, en me criant grace et pitié!

Ah! quelle révolution se fit tout-à-coup dans nos ames! Figurez-vous, dans le désordre de la douleur, son sein pressant mon sein; son visage inondé de larmes, appuyé sur ma joue, et bientôt sous

nos lèvres, nos sanglots, nos pleurs confondus. Ah ! sous nos lèvres, la douleur, l'effroi, le désespoir, que dis je ? le respect, la pudeur, l'innocence, tout expira. Je jette un voile sur mon crime.

Ce crime d'un moment, ce crime que j'expie par des souvenirs déchirans ; par des larmes intarissables, parut avoir changé le caractère de Valérie ; et à sa timidité naturelle succéda tout-à-coup la plus étonnante résolution.

Formose, me dit-elle, lorsque nous fûmes revenus de notre égarement, je suis à vous, je ne serai jamais qu'à vous. Ah ! ton père, lui dis-je, ton inflexible père, le plus haut, le plus absolu, le plus violent des hommes, ton père en menaçant commandera. — Mon père n'obtiendra jamais l'impossible ; le crime l'est pour moi. Il n'obtiendra jamais que de vos bras je passe dans les bras d'un autre. A ces mots, se

blessant la main, elle me signa de son sang le serment de n'avoir jamais d'autre époux que Don Maurice Formose. Il est là, me dit-il, en montrant son bracelet, il est là, ce gage sacré de son amour; je me blessai de même, et je signai, comme elle, le serment, hélas! inutile de vivre et de mourir l'époux de Valérie de Vélamare. Dès-lors nos esprits et nos cœurs reprirent un calme perfide, et j'allai rejoindre Léonce.

Mon ami, lui dis-je, vos craintes n'étoient que trop bien fondées, vous n'étiez que trop bien instruit. Le mariage de votre sœur est décidé avec Ovandès, il arrive; et Monsieur le Marquis, votre père, vient de l'annoncer à sa fille. Voilà le coup mortel qu'il s'agit de parer.

J'en suis, comme vous, désolé, me répondit Léonce froidement; et vous savez avec quelle joie je vous aurois vu préféré; mais la volonté de mon père est une loi pour nous,

et une loi inviolable. Que voulez-vous ? C'est un malheur ; mais il est sans remède ; et quand mon père parle, c'est à nous d'obéir. Au reste, le mari qu'il donne à ma sœur lui convient. Ferdinand réunit une haute naissance, une immense fortune, une figure distinguée, et la plus brillante valeur. Ma sœur eût été plus heureuse avec vous, je le crois ; mais j'espère qu'avec un tel époux elle sera heureuse encore. Ces mots me déchiroient le cœur.

Et moi, j'appréhende, lui dis-je, qu'elle ne le soit pas. Consultez-la vous-même ; et si son cœur répugne à cet hymen, mon cher Léonce, au nom de la nature, au nom de l'amitié, tentez tous les moyens possibles d'en dissuader votre père. Ce discours parut l'offenser.

Ma sœur, me dit-il, est bien née, et je présume, ne vous déplaîse, plus favorablement que vous de son cœur et de sa raison. Mais quand

même elle auroit l'éloignement que vous lui supposez pour le choix qu'aura fait son père, je vous préviens que ce n'est pas à lui qu'on fait changer de résolution ; que sa parole est irrévocable ; et que s'il l'a donnée, nulle puissance au monde ne l'y feroit manquer. Il n'y a donc plus pour Valérie d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance, ni pour vous, s'il faut vous le dire, que celui de l'absence et de l'éloignement. J'ai été imprudent moi-même de trop compter pour vous sur des espérances légères ; mais il est temps encore de remédier au mal que ma complaisance aura fait ; et pour votre repos, pour celui de ma sœur, je vous demande votre parole de ne plus la revoir, et de rompre avec elle toute espèce de relation.

Rien n'étoit plus juste, sans doute, mais l'amour, l'amour éperdu si laisse-t-il imposer des lois ? Je ne

m'attendois pas, lui dis-je, à trouver l'amitié si tranquille et si froide dans le cœur de Léonce. Je vois combien les peines de son ami le touchent peu, et combien le courage de me voir malheureux lui devient commode et facile. Je lui rends graces de ses conseils; et quant à ses défenses, je ne lui connois pas le droit de me les prononcer. Comme il prenoit, pour me répliquer, un air colère et menaçant, je me retirai sans l'entendre.

Le lendemain, j'appris qu'Ovandès venoit d'arriver, et que la porte du Palais de Vélamare m'étoit fermée: précaution que le Marquis auroit pu trouver inutile, mais que son fils sans doute avoit prise pour lui.

J'appris aussi, par un billet que m'écrivoit Thérèse, les plaintes que Léonce avoit faites à Valérie de l'audace de ma réponse. Celle de Valérie, en me justifiant, fut courageuse avec douceur. Mais ce courage

l'abandonna lorsqu'il fallut soutenir l'entrevue de l'époux qu'on lui présentoit ; et trois jours d'une fièvre ardente ayant mis sa vie en danger, elle fit appeler un saint Religieux pour lui confier les chagrins dont son ame étoit accablée. Mon père, lui dit-elle, après lui avoir tout avoué, j'ai pu être foible ; mais jamais, non jamais je ne serai fausse et perfide ; et quelque amer que soit le regret de ma faute, la cause en est vivante dans le fond de mon cœur. Ce seroit donc trahir deux hommes à la fois que de passer dans les bras de l'un, le cœur plein de l'amour dont je brûle pour l'autre. Je n'aurai point cette bassesse. Obtenez de mon père, ou qu'il m'ôte la vie, ou qu'il m'envoie dans un couvent.

Cet homme vertueux et sage en avoit assez entendu pour croire possible un malheur que n'avoit point prévu l'innocence de Valérie. Il usa

si bien de l'ascendant que lui donnoit son caractère, que Vélamare, soit pour laisser la santé de sa fille se rétablir un peu, soit pour ne pas être accusé de faire violence à sa vocation, céda et consentit à différer son mariage.

Cependant mon rival étoit reçu avec une froideur qui le blessoit mortellement : non qu'il fût amoureux ; mais parmi nous l'orgueil n'est pas moins jaloux que l'amour. Ce fut à moi qu'il imputa ce qu'il appeloit son injure ; et il résolut d'en tirer vengeance. Par quelle voie avoit-il appris que je pouvois être la cause du mauvais succès de ses vœux ? Léonce auroit-il eu l'imprudence de l'en instruire ? Je l'en ai soupçoné, peut-être injustement. Quoi qu'il en soit, au moins est-il vrai que Léonce oublia de m'avoir aimé ; et dans un accès de colère, il alla jusqu'à seconder le ressentiment d'Ovandès.

Plus d'un mois s'étoit écoulé sans que le Marquis de Vélamare eût pris encore sur le sort de sa fille aucune résolution. Elle avoit persisté dans son humble prière d'être mise dans un couvent ; et vous savez combien les idées religieuses ont chez nous de force et d'empire. Lorsqu'une fille a déclaré que Dieu l'appelle, le pouvoir paternel lui-même se permet rarement de résister à cette voix. Vélamare opposoit une volonté ferme à la volonté de sa fille, mais il n'osoit pas la contraindre ; ainsi tout restoit en suspens, lorsqu'un soir Thérèse elle-même enveloppée dans une mante, vint me trouver avec la frayeur d'un criminel échappé du supplice.

Maurice, me dit-elle, il n'est plus temps pour ma malheureuse maîtresse de se retirer dans un Cloître. Venez la voir. Elle est désespérée ; et au risque d'être perdue, elle vous attend au jardin. Nous

vous tendrons des cordes que nous avons nouées en échelons pour y monter.

Je m'y rendis à la faveur d'une nuit à demi-obsure ; je trouvai Valérie dans la plus profonde désolation. Mon ami, me dit-elle, il faut la nuit prochaine nous échapper. C'est mon unique espoir. Soyez ici demain à la même heure. Il ne s'agit plus ici de ma vie, mais de celle de votre enfant.

Ah ! Monsieur, vous avez aimé, reprit Maurice en s'adressant à moi ? — Oui, je connois l'amour. — Avez-vous été père ? — Hélas ! non. — Je ne puis donc pas vous faire concevoir l'impression que fit sur moi cette parole, *votre enfant.* Tout ce que la nature et l'amour peuvent inspirer de plus animé, de plus tendre, je le dis à ma femme, pour lui rendre un peu de courage ; et en la quittant je promis que le lendemain, à la même heure, je serois

sous le pavillon, avec ma voiture de poste, et deux chevaux plus vîtes que le vent.

Cadix, un Navire, et la France nous alloient mettre en sûreté. Espérance trompeuse ? Il étoit loin de nous, ce repos dont je la flattois.

En m'en allant, soit que Léonce eût épié sa sœur, soit qu'Ovandès m'eût fait observer et suivre moi-même, à peine avois-je fait cent pas au-delà des murs du jardin, lorsqu'à la lueur incertaine du croissant de la lune, je vis deux hommes qui m'attendoient. A l'instant l'un des deux s'avance, jette à bas son manteau, et sans me dire un mot, fond sur moi l'épée à la main. Je me défends : il s'abandonne ; et bientôt se sentant percé : Ah ! traître, dit-il en tombant ! Je crus à cette voix reconnoître Léonce ; jugez quelle fut ma douleur ! Le second lui succède ; et au frémissement de rage qu'il fait entendre en m'atta-

quant, je vois bien que c'est mon rival. Il fond sur moi tête baissée, il me presse, il m'atteint au bras dont je tenois l'épée. Furieux à mon tour, je la lui plonge dans le sein ; il reste baigné dans son sang. Je cours au pavillon pour déterminer Valérie à descendre, et à s'échapper avec moi cette même nuit ; elle n'y est plus. L'échelle est retirée, les volets sont fermés. J'appelle ; aucune voix ne me répond.

Sanglant, troublé (et peut-il ne pas l'être, l'homicide même innocent) ? J'allois retourner sur mes pas. L'horreur de retrouver ces deux corps percés de mes coups, m'arrête et me fait prendre une route opposée. Seulement, pour que les blessés ne restassent pas sans secours, j'envoyai deux hommes du peuple vers l'endroit où j'avois, disois-je, entendu le bruit d'un combat.

La nuit ne fut pour moi qu'un long

long supplice. Meurtrier, malgré moi, et forcé d'être ravisseur, je me voyois, par un enchaînement de crimes, tous involontaires, je me voyois en proie à la fureur de deux Maisons puissantes ; je voyois devant moi les fers, l'opprobre, l'échafaud, et plus horrible encore le déshonneur, la honte, le désespoir de celle qui, sans moi, adorée dans sa patrie, n'auroit eu que des jours brillans de gloire et de bonheur. Quelle fatalité ! quelle effroyable destinée !

Quand le jour vint me luire, j'envoyai le plus sûr de mes valets, Francisque, observer, écouter ce que l'on disoit dans Séville. On ne parloit, parmi le peuple, que du combat de nuit, où Ferdinand Ovandès avoit été laissé mort sur la place, et Léonce de Vélamare très-dangereusement blessé. Par qui ? pour quelle cause ? on ne le disoit

point encore, et durant ce long jour je ne fus point nommé.

Vous concevez dans quelle inquiétude et quelle impatience, tout occupé des apprêts de ma fuite, je devois attendre la nuit, et l'heure de me rendre au pavillon. Je m'y rends. Le moment arrive; on ne vient point. L'heure s'écoule; personne ne paroît. La frayeur me saisit. Je tâche cependant de ranimer mon espérance. Je me tiens immobile; et respirant à peine, j'écoute et n'entends aucun bruit. Les heures se succèdent dans ces longues angoisses, et toujours le même silence règne dans les jardins. Mes chevaux sembloient, comme moi, frémir et frissonner de frayeur et d'impatience. Enfin, jusqu'à l'aube du jour, le pavillon resta fermé.

Rien de plus dangereux pour moi que de retourner dans Séville. J'y rentrai cependant; et pouvois-je m'en éloigner sans emmener avec

moi Valérie ? J'employai toute l'activité de Francisque à découvrir ce qui s'étoit passé dans le Palais de Vélamare, mais inutilement : un silence morne et impénétrable régnoit dans ce Palais. Les gens en étoient consternés ; et l'effroi que leur inspiroit la douleur sombre et menaçante de leur maître, les rendoit eux-mêmes farouches. On auroit dit que Vélamare étoit servi par des muets : il nous fut impossible d'en tirer aucune lumière.

Je ne laissai pas de veiller la nuit suivante encore autour du pavillon. Mais mon attente, également trompée, ne fut qu'un tourment inutile. Réduit au désespoir, je roulois dans ma tête les plus violens moyens de tenter l'impossible ; lorsque je vis entrer chez moi l'homme religieux dont m'avoit parlé Valérie comme de son fidèle et pieux confident.

Formose, me dit-il, éloignez-vous, fuyez, passez les mers, ne

restez pas encore une nuit dans Séville. Demain vous seriez arrêté, et vous seriez perdu. Léonce a revu la lumière, il respire, et il va parler. Il respire ! Ah ! dis-je, mon père, le Ciel en soit loué ! Mais moi, pour m'éloigner, savez-vous ce qu'il faut que je laisse, et dans quel état ? Je le sais ; mais elle est captive, enfermée avec sa compagne : il leur est impossible de s'échapper. Juste ciel, m'écriai-je ! et vous voulez que je pense à moi ! — C'est elle qui le veut, et c'est elle qui vous l'ordonne. — Ah ! si vous savez tout, puis-je l'abandonner ? — Que feriez-vous pour elle en vous perdant ? Elle est gardée à vue ; elle est sous les yeux de son père. — Eh bien, c'est aux pieds de son père que, dans mon désespoir, j'irai tomber. — C'est-là ce qu'elle vous défend. Vous ne connoissez pas l'inexorable Vélamare ; il vous feroit traîner de ses pieds sur un échafaud. Pensez

de quelle horreur il seroit saisi pour un homme qui s'avoueroit et le meurtrier de son fils et le séducteur de sa fille. Ah ! loin d'en espérer pour vous ni pitié, ni clémence, tremblez et frémissez de la violence où, peut-être, il s'abandonneroit contre son propre sang ! J'écarte cette horrible idée. Mais ce que je dois vous prédire, c'est que si Valérie vous sait pris, traîné dans les fers, condamné au supplice, elle en mourra sur l'heure ; et c'est vous qui l'assassinez. — Et si je l'abandonne, que devient-elle, ô Dieu ! — Oui, c'est Dieu qu'il faut implorer, c'est à lui qu'il faut recourir ; et c'est ce Dieu toujours présent et secourable que je vous promets pour appui. Mon espérance, à moi, ajouta-t-il, c'est d'obtenir d'abord que Valérie soit en sûreté dans un Cloître. Là je prendrai soin de pourvoir au secret de sa délivrance. Mais il faut pour cela le temps de laisser

appaiser dans l'ame de son père un premier accès de douleur.

Saurai-je au moins par vous, lui dis-je, quelle sera sa situation, ce que vous aurez fait pour elle, et si je puis moi-même venir à son secours ? Vous saurez tout ; comptez sur moi, me dit cet homme charitable, je vous serai fidèle ; et je vous le promets par tout ce qu'il y a de plus saint. Adieu donc, mon père, lui dis-je en pleurant et en l'embrassant, c'est à vous que je la confie : ne l'abandonnez pas. Vous saurez où je suis.

Devancer à Cadix le bruit de mon combat, et sortir de la rade sur le premier navire qui mettroit à la voile, auroit été le parti le plus sage ; et c'étoit l'avis de Francisque. Mais partir de ces bords avant que de savoir ce que devenoit Valérie ! Mettre un abîme entre elle et moi ! Je ne pus m'y résoudre, et mille morts présentes ne m'y auroient pas

déterminé. Eh bien, prenons, me dit Francisque, vers les montagnes de Grenade, un chemin qui, par des détours, nous mènera dans la Murcie. C'est là que je suis né. Mon père y vit encore, il vous y donnera l'asyle. Là du moins vous serez bien sûr de n'être point trahi.

Je suivis ce conseil; et retiré chez le vieillard, je renvoyai Francisque me servir à Séville auprès du bon Religieux. Mais celui-ci n'avoit plus d'accès dans le Palais de Vélamare. Soit que l'on se doutât de notre intelligence, soit qu'on le soupçonnât d'affermir Valérie dans la résolution de se retirer dans un Cloître, il n'étoit plus admis près d'elle; et tout ce que je pus savoir de lui, c'est qu'inutilement il avoit insisté pour obtenir de la revoir.

Francisque en revenant m'apporter sa réponse, m'apprit en même-temps que mon procès étoit instruit

et poursuivi à toute outrance. Vélamare et Léonce n'y étoient point nommés : l'honneur de Valérie leur avoit imposé silence ; mais le père de Ferdinand, l'implacable Ovandès, désespéré de la mort de son fils, en pressoit la vengeance avec des transports de fureur. Je ne sais quels témoins, ceux-là mêmes peut-être que j'avois envoyés au secours des blessés, déposoient contre moi, et ma fuite achevoit de me convaincre aux yeux des juges. Ma mort fut prononcée, et mes biens envahis.

Ah ! le Ciel m'est témoin que ce ne fut point là, pour moi, le coup le plus sensible. Mais que devins-je, un mois après, lorsque Francisque me rendit ce que lui avoit fait entendre mon fidèle Hyéronimite ! Non, mon ami, lui avoit-il dit, n'attendez plus rien de mon zèle ; je n'ai à vous donner sur le sort de ma pénitente que de tristes pressentimens. Ce dont je suis certain, c'est qu'elle

n'est plus enfermée dans le Palais de Vélamare ; qu'elle n'est pas même à Séville ; que personne n'y sait ce qu'elle est devenue ; qu'elle n'est dans aucun des Couvens qui me sont connus ? Hélas ! où est-elle donc, lui demanda Francisque avec effroi ? Le Religieux leva les mains, baissa la tête, et dit : Demandez-le à son père ; c'est un secret sans doute entre le Ciel et lui.

Grand Dieu ! reprit Formose, ce père impitoyable, instruit de l'état de sa fille, blessé dans son honneur, outré de douleur et de rage, aura-t-il..... Je n'ose achever. C'est cette image horrible qui me poursuit dans mon désert. Moi, j'aurois donc été la cause de la mort de cette innocente ! Moi la cause d'un parricide ! Ah ! mon ami, trouverez-vous à présent que cette natte, que cette pierre brute, que cette vie obscure et solitaire ait trop de dureté pour la tête proscrite qui a

causé tant de maux ? Voilà pourtant quel est mon sort, voilà quel a été le fruit d'une passion que je croyois si louable, si vertueuse, jusqu'à l'instant fatal où, comme enveloppé dans les filets du crime, il ne m'a plus été possible de m'en dégager.

Francisque, à la mort de son père, quitta Séville, où il avoit perdu l'espérance de me servir, et revint me trouver dans cette solitude. C'est lui qui m'a aidé à construire cette cabane. Il vit auprès de moi, dans le hameau voisin, rendu à son premier état; et c'est lui qui pourvoit aux besoins d'une vie qu'un juste et cruel repentir consume, hélas ! encore trop lentement. Ainsi parla le Solitaire.

J'essayai de lui faire entendre que son malheur pouvoit n'être pas tel que le lui présentoit une sombre mélancolie; qu'un père en dérobant sa fille à tous les yeux, avoit pu vouloir à-la-fois lui sauver la vie et

l'honneur ; qu'il étoit affreux de penser que la douleur, même la plus atroce, eût fait de Vélamare le bourreau de son sang ; qu'il le calomnioit : qu'il se calomnioit lui-même en attachant à la foiblesse la plus involontaire et la plus pardonnable, le remords des plus noirs forfaits. Ah ! Monsieur, me dit-il, n'eussé-je à m'imputer que sa honte, ses larmes, ses chagrins dévorans, et l'amertume affreuse dont elle a dû être abreuvée, et cette langueur consumante qui a dû la conduire au tombeau, serois-je assez barbare pour me les pardonner.

Je vis que, pour calmer une imagination si violemment tourmentée, il falloit du temps, et je le priai de permettre que le confident de ses peines vint les soulager quelquefois, les partager du moins, s'il ne pouvoit les adoucir.

Je suis né, poursuivit mon aimable Snédois, avec un sentiment

d'orgueil dont je m'accuse, mais que je me pardonne; c'est de me croire, dans le malheur, plus courageux que mes amis. Quand je suis affligé, mon ame se retire, et je n'ai besoin de personne; mais lorsque c'est mon ami qui souffre, je crois toujours qu'il a besoin de moi.

Du moment que Formose m'eût confié ses peines, je n'eus plus de repos que je ne fusse auprès de lui; et tantôt en atténuant les torts qu'il se reprochoit à lui-même, et dont il faisoit son supplice, tantôt en le flattant d'espérances confuses, j'étois sans cesse à manier les plaies de son cœur, pour y faire couler quelque adoucissement.

Un jour, après un violent orage, le Ciel ayant repris la sérénité pure qui lui est naturelle dans cet heureux climat, j'allai revoir mon Solitaire. Je le trouvai tout occupé d'un jeune enfant de l'âge de l'A-

mour, et aussi beau que lui. Mon Sauvage l'avoit enveloppé dans son manteau, et il me le fit voir tout nu. Adonis, à neuf ans, n'offroit pas un plus beau modèle; c'étoient les graces de l'enfance dans toute leur délicatesse; c'étoit la Nature idéale dans toute sa perfection. Je n'ai rien vu de si divin. Mon ravissement fut extrême.

Quelle est cette merveille, demandai-je à Formose? Hélas! c'est, me dit-il, un petit paysan que je viens de sauver des eaux: ses vêtemens sont là qui sèchent au soleil: l'orage étoit passé, mais la rivière étoit enflée; et cet enfant, une ligne à la main, étoit à l'autre bord. Moi, selon ma coutume, j'allois herborisant sur la pente de la montagne. Je l'apperçois sur la pointe d'un roc qu'avoit mouillé la pluie; je l'y vois comme suspendu, immobile et tout occupé de l'hameçon qu'il suivoit des yeux. Le pied lui glisse, il

tombe et roule dans les eaux. Le courant l'entraînoit : je m'y jette, et nageant vers lui, je l'atteins, le saisis, l'amène vers le bord, l'enlève dans mes bras, et tout évanoui je l'emporte dans ma cabane. Lorsqu'il s'est vu ranimé dans mon sein, il m'en a bien remercié, le pauvre enfant ; mais il est désolé d'avoir perdu sa ligne, que sa mère, dit-il, avoit filé de ses cheveux.

Elle doit être belle, mon petit, votre mère, lui demandai-je en le caressant ? Oui, Monsieur, me dit-il, elle est bien belle ; mais elle est pâle ; et cela m'afflige ; car j'entends dire que lorsqu'on est si pâle, on va bientôt mourir ; et si je la perdois, je serois bien à plaindre ! Après m'avoir donné son lait, c'est elle encore qui me nourrit. — Aimable enfant !..... ainsi vous n'avez plus de père ? — Hélas ! non. J'ai perdu mon père dès le berceau ; je ne l'ai jamais vu ; je n'ose pas

même en parler ; car dès que je le nomme, je vois ma mère toute en pleurs..... Tenez, la voilà qui m'appelle et qui me cherche à l'autre bord. Elle est inquiète de moi. Mon dieu, oui ; elle est inquiète ! elle lève les mains au ciel. Elle me croit noyé. Ah ! rendez-moi bien vîte mes vêtemens, que je m'habille et que je paroisse à ses yeux.

Mon bon ami, me dit Formose, votre chaise est là-bas : faites-moi le plaisir de rendre son enfant à cette mère désolée. Allez, cher enfant, lui dit-il, allez la retrouver ; aimez-la bien, et le plutôt possible, rendez-lui tous les soins qu'elle aura pris de vous.

O Dieu ! si Formose avoit su quel étoit cet enfant qu'il pressoit dans ses bras ! s'il avoit su que cette mère qu'il voyoit éplorée à l'autre bord, étoit sa chère Valérie ! Oui, mon ami, c'étoit Valérie elle-même. Je vous le cacherois en vain ; vous l'avez déjà pressenti.

Dès que l'enfant fut habillé, je descendis avec lui la montagne ; et en le montrant à sa mère, je lui fis signe que la rivière n'étant pas guéable dans cet endroit, nous allions la passer plus haut.

Lorsque nous fûmes dans ma chaise, son fils et moi, je voulus le faire parler; et d'abord je lui demandai quel étoit son nom ? — Hyacinthe. Celui de sa mère ? — Pauline. — Celui de son père ? — Marcel. — Si sa mère avoit quelque bien ! — Hélas ! non, me dit-il : elle n'a ni champ, ni prairie, ni verger, pas même un troupeau. — Et de quoi vivez-vous ? — Du travail de ses mains, et des mains de ma bonne amie. — Vous avez donc une bonne amie ? — Oui, Monsieur, qui vit avec nous, et qui soulage bien ma mère dans les petits soins du ménage. — Et quel est leur travail ? — De filer la laine et la soie ; et pour amusement, de faire, en paille et

en osier, les plus beaux ouvrages du monde. Moi, je commence à me rendre utile; je prends au lacet des oiseaux, des poissons à la ligne; c'est tout ce que je puis. Mais lorsque je serai plus fort, j'espère mieux aider ma mère. Je serai Berger, Bûcheron, Laboureur, que sais-je? Ah! Monsieur, il me tarde [illegible] nourrir ma mère à mon tour.

Je demandai si elle étoit contente de son état. Il répondit qu'elle faisoit semblant de l'être; mais qu'elle se cachoit de lui pour pleurer avec son amie: souvent même, en le caressant, les larmes lui échappoient; et quelquefois aussi elle poussoit de gros soupirs, en pressant de ses lèvres une boîte de paille, tissue de sa main, et sur laquelle étoient écrits des mots que je n'entends pas, disoit-il, mais qu'elle m'a promis de m'expliquer un jour. — Les avez-vous retenus ces mots?

— Oui, très-bien ; les voici *Loyauté, Amour et Constance.* Juste Ciel, m'écriai-je ! Et lui ; en souriant du cri qui m'échappoit : Vous êtes donc bien étonné, me dit-il, qu'à mon âge un enfant retienne trois mots ? Que diriez-vous, si je vous récitois l'histoire du petit Moïse, et celle d'Isaac, et celle de Joseph, que je sais par cœur toute entière ; et sur-tout celle de ce petit pauvre Ismaël, que ma mère ne peut entendre sans me baigner de ses larmes ? Je sais pourtant bien tout cela.

Chaque mot confirmoit l'indice de la devise de Formose ; cependant, comme dans l'esprit de la galanterie espagnole, cette devise n'avoit rien de singulier, ni de bien rare, ce n'étoit qu'un signe équivoque ; et j'allai rêvant au moyen de mieux éclaircir ce mystère, sans laisser échapper moi-même rien qui décélât mon secret. Si c'est elle, disois-

je, il faut que je l'amène à me faire sa confidence ; et si ce n'est pas elle ; il faut qu'elle n'ait rien appris de moi.

En remontant le bord de la rivière pour trouver un gué sûr, je voyois de l'autre côté la bonne mère qui cheminoit pour venir au-devant de nous. Je passai ; et lorsque je remis entre ses bras son cher enfant : Ah, Monsieur, me dit-elle, vous me rendez la vie. Et par quel accident mon fils s'est-il trouvé à l'autre bord ? L'enfant lui-même raconta son aventure. J'étois noyé, lui dit-il enfin, lorsqu'une espèce de Sauvage, hideux à voir, mais plein de bonté dans le cœur, s'est jeté à l'eau pour me sauver, m'a pris, m'a emporté mourant dans sa cabane, et a fait pour me ranimer tout ce qu'il auroit fait si j'avois été son enfant. C'est lui, dès que je vous ai vue, qui a demandé à ce bon Seigneur de me ramener près de vous.

Hé quoi, dit-elle, il m'a donc envié le plaisir de lui rendre graces! Il est, repris-je, un peu farouche. Peut-on l'être, dit-elle, avec tant de bonté? Et ne devroit-on pas se laisser voir à ceux à qui on a fait tant de bien? Je vis, comme lui, solitaire, mais il me seroit doux d'exprimer ma reconnoissance à l'homme secourable qui m'a sauvé mon fils. Bonne mère, lui dis-je, il saura vos regrets, il y sera sensible; et avec moi, lui-même (car je le vois souvent; nous sommes tous les deux herboristes); oui, lui-même il viendra vous voir. En attendant, permettez-moi de vous accompagner jusqu'à votre hameau. Ma chaise m'attendra au bas de la montagne.

Interdite et embarrassée, elle me supplioit de n'aller pas plus loin. Je voulus doucement vaincre sa résistance. J'ai bien de la peine, lui dis-je, à quitter mon petit ami. Ce

bel enfant m'a inspiré pour lui un intérêt sensible. Il n'est pas né pour vivre obscur dans un hameau ; et j'ose lui prédire de nobles destinées. Oui, j'ose annoncer à sa mère qu'il fera quelque jour sa gloire et son bonheur.

Il n'est point de gloire pour nous, me dit-elle en baissant les yeux ; il n'est pour moi d'autre bonheur que la paix de ma solitude.

Pourquoi, lui dis-je ? *L'espérance est la compagne du courage*, (Ces mots la firent tressaillir). Et savez-vous, continuai-je, ce que le Ciel destine à votre fils ; si en se montrant dans le monde aussi vertueux qu'il est beau, il s'annonce pour vouloir faire *tout pour la gloire et pour l'amour* ? (Son émotion redoubla, et ces paroles furent comme un aimant pour elle).

Monsieur, me dit-elle, mon fils vous inspire pour lui des sentimens dont je suis confuse, et vous me

parlez à moi-même un langage qui me surprend. Puisque vous voulez bien m'accompagner jusqu'au hameau, je vous supplierai de me dire ce qui vous fait oublier ainsi l'humble état où vous me voyez. Je répondis que pour savoir que cet état n'étoit pas le sien, il ne falloit que la voir et l'entendre.

Ce n'est pas en Espagne, répondit-elle, que l'air et le ton du village diffère assez de celui de la ville, pour ne pas s'y tromper souvent. Dans l'infortune même, l'homme conserve ici sa noblesse et sa dignité. Oui, je l'ai remarqué, lui dis-je, mais jamais aussi bien que dans ce moment.

En effet, elle me reçut sous l'humble toit de sa demeure avec la même bienséance que si elle avoit été dans le Palais de Vélamare. Ce n'étoit point l'orgueil que l'infortune abaisse ; ce n'étoit point non plus l'humilité du repentir ; c'étoit une fierté simple,

douce et modeste, qui cédoit au malheur, mais sans y succomber. Il me sembloit voir, dans l'éclipse d'une grande fortune, un limbe de clarté rayonner autour du nuage.

Dans sa chaumière, la pauvreté se cachoit sous l'air de l'aisance. Les meubles les plus simples y étoient luisans de netteté, ou éblouissans de blancheur. Son amie auprès d'elle, avoit un air d'égalité plus composé que naturel; la familiarité de son langage et l'aisance de ses manières, dissimuloient mal son respect; Valérie ne déguisoit pas mieux sa supériorité sur elle; et j'aurois distingué la Dame et la suivante au soin même qu'elles prenoient de s'assimiler devant moi. Cette compagne avoit nom Ursule. Mais il étoit possible qu'Ursule fût Thérèse; et c'en étoit assez pour achever de m'éclaircir: je n'aurois eu qu'à les bien peindre l'une et l'autre aux yeux de Formose. Mais ce n'étoit pas encore

lui que je devois avoir pour confident : il étoit en péril ; et je me défiois d'un amour qui pouvoit le trahir et le perdre encore. C'étoit la mère d'Hyacinthe que je voulois réduire à se dévoiler à mes yeux.

Lorsque nous fûmes seuls : Pardonnez, me dit-elle, au desir que vous m'inspirez de savoir qui vous êtes, d'où vous venez, et par quelle aventure vous vous trouvez dans nos hameaux.

Je lui répondis sans détour, qu'envoyé de la Cour de Suède à celle de Madrid, je profitois de mes loisirs pour voyager dans ces belles provinces ; et, en lui parlant de ma patrie : c'est aussi parmi nous, lui dis-je, qu'on trouve dans les cœurs *Loyauté*, *Amour et Constance*. Sa dissimulation ne put tenir à ce nouveau trait de clarté. Ah ! Monsieur, me dit-elle, mon fils vous a parlé ; vous me répétez ses paroles ! — Il est vrai qu'il m'a dit les avoir lues

sur une boîte merveilleusement travaillée ; mais il ne m'a pas dit ce que renfermoit cette boîte ; cependant je crois le savoir : car dans nos régions du Nord, nous sommes tous un peu devins. Vous vous faites un jeu de m'inquiéter, reprit-elle ; et je m'étonne qu'avec un air si vrai de s'intéresser au malheur, on se plaise à le tourmenter. Ah ! que le Ciel venge sur moi, lui dis-je, le malheureux que j'aurois voulu rendre plus malheureux encore ? Non, je n'aurai jamais cette barbare impiété. Je le respecterois le malheur dans le crime même ; combien ne m'est-il pas sacré dans l'innocence et la vertu ! combien, dans la candeur et dans la bonne foi d'un cœur ingénu, tendre et foible, ne m'intéresseroit-il pas ! Ah ! ce cœur tendre et foible vous est connu, s'écria-t-elle ; je suis trahie : Non, vous ne l'êtes pas ; n'en ayez aucune frayeur. — Eh bien ; dites-moi

seulement ce que vous croyez que contient cette boîte. — J'y vois de sacrés caractères, mais j'y vois des traces de sang. — O Dieu ! tous mes secrets sont divulgués. — Non, Madame, ils ne le sont pas; ils sont scellés sous une agathe, et gardés sous d'étroits liens de ces beaux cheveux que je vois. — Ainsi vous savez tout. Ah ! s'il vous est connu, le seul dépositaire du secret de mon ame, il sait donc où je suis ? C'est lui qui vous envoie ? Où est-il ? est-il en sûreté ?

Madame, nous avons, lui dis-je, des confidences à nous faire, et je suis presque sûr que nos deux secrets n'en font qu'un ; mais comme il est à vous, et qu'il n'est pas à moi, c'est à vous, à vous seule d'en soulever le voile. Ma confidence seroit coupable si elle devançoit la vôtre. C'est à vous de me prévenir.

Eh bien, me dit-elle en tremblant, que voulez-vous savoir de

moi ? — Votre nom. — Valérie. — Et le sien ? — Don Maurice. — C'est donc Thérèse que je vois auprès de vous ? — C'est elle-même. — C'en est assez. Ne perdez pas l'espérance de le revoir. — Ah ! n'est-il pas encore sous le glaive des lois ! Où l'avez-vous laissé ? sait-il en quel lieu je respire ? — Il ne sait rien, il est encore menacé, fugitif ; une seule imprudence le perdroit, vous perdroit vous-même ; et je crains celles de l'amour. Restez ici inconnue au monde ; et que dans son exil, le plus passionné, le plus fidèle des Amans, ignore quel est votre asyle. En vous servant, je veux vous savoir l'un et l'autre en sûreté contre vous-mêmes. Je vous réunirai quand il en sera temps. Mais dites-moi, pour l'en instruire, par quelle espèce de prodige vous avez pu échapper, comme lui, au malheur qui vous poursuivoit.

Vous devez savoir, me dit-elle,

en quel état il m'avoit laissée. Si le souffle du vice avoit un seul instant souillé l'ame de Valérie, si elle avoit seulement pu prévoir le péril où le délire de la douleur et de l'amour la fit tomber, elle n'auroit pas le courage de soutenir l'humiliant regard d'un homme instruit de son malheur. Mais un malheur aussi involontaire ne peut être un crime à vos yeux ; au moins ne l'est-il pas aux miens. En m'accusant d'une foiblesse si cruellement expiée, ma conscience n'a point calomnié mon cœur ; et ce cœur accablé de peines s'est du moins épargné d'injurieux remords. Je ne rougis point d'être mère. Je sais quelle rigueur a dû subir ma renommée au tribunal des mœurs et de l'opinion ; une fuite, un enlèvement sont des faits que le monde juge ; il a dû me croire coupable, et je ne me plains point de sa sévérité : mais le fond de mon ame, c'est le Ciel, mon Amant et

moi, qui avons seuls le droit de le juger.

Ce n'est pas moi, lui dis-je, qu'une ame aussi noble, aussi belle, doit craindre de trouver injuste ; et devant moi, l'amante de Formose, la mère d'Hyacinthe peut parler sans baisser les yeux.

Vous n'ignorez pas, reprit-elle, l'événement de ce combat, où, sous les murs du jardin de mon père..... — Oui, je sais tout ce qui s'est passé hors du Palais de Vélamare, jusqu'à l'évasion de Formose.

Eh bien, dans ce Palais où mon frère étoit expirant, mon père égaré, furieux, ne méditoit que la vengeance, et redoubloit les ordres les plus pressans pour découvrir le meurtrier.

J'avois vu mon frère indigné de la réponse de Formose à la défense de me voir ; et s'il osoit l'enfreindre, je l'avois entendu me menacer de l'en punir. L'heure, le lieu, les

combattans, tout m'assuroit donc bien que Formose étoit l'inconnu, et qu'il n'étoit pas l'agresseur. On ne le nommoit pas, on parloit seulement d'amour, de jalousie, de querelle entre deux rivaux ; et j'étois soupçonnée d'avoir été la cause de cette querelle sanglante. Ce fut sur quoi mon père voulut m'interroger.

Ovandès est mort, me dit-il du ton le plus sévère ; votre frère est blessé ; il l'est mortellement peut-être. Vous savez d'où partent les coups ; ma fille, il faut tout avouer. J'avouai tout ce que ma conduite avoit eu d'innocent, je ne dissimulai que mon amour et ma foiblesse. Il me nomma Formose ; je parus m'étonner comment Léonce et son ami s'étoient pris de querelle ensemble. Ah ! reprit-il, peut-être le savez-vous trop bien ! Mais tremblez, si j'en ai la preuve ; et accompagnant ces mots terribles d'un regard plus

terrible encore, il me laissa le cœur glacé d'effroi.

Je n'eus, toute la nuit, devant les yeux, que mon amant chargé de fers, condamné, conduit au supplice. Je le fis conjurer, comme vous l'avez pu savoir, de ne plus s'occuper de moi, et d'avoir recours à la fuite. Il m'obéit enfin; et du moment qu'il eut disparu, je respirai, je me crus libre, quoiqu'enfermée au fond de ce Palais, où tous les yeux veilloient sur moi.

Cette captivité dura tout le temps que mon frère fut en danger, et que, trop foible encore, il ne pouvoit se faire entendre. Mais dès qu'il put parler, il rendit à mon père un juste et noble témoignage de la loyauté de Formose; et quant à moi, il répondit de ma plus parfaite innocence. Il me fut permis de le voir; et dès-lors ma prison fut moins étroite et moins sévère: quelquefois même encore j'avois la li-

berté d'aller prendre l'air au jardin. Mais de quelles inquiétudes n'avois-je pas le cœur rempli et dévoré! Dans sept mois j'allois être mère; et cette horrible situation n'étoit pas le plus cruel de mes tourmens; Formose alloit être jugé.

Dans un moment où je me trouvai seule au chevet du lit de mon frère, je lui demandai si le procès du combat étoit poursuivi. Je n'aurois pas souffert qu'il le fût au nom de mon père, me dit-il; et lui-même il y a renoncé: dans la crainte de t'exposer à des bruits offensans, il n'a pas voulu que ton frère fût nommé dans la procédure: tout s'y réduit au combat de Ferdinand et de Maurice, sans même en expliquer la cause. Mais le Duc d'Ovandès, désespéré de la mort de son fils, en demande vengeance; il y emploie tout son crédit; il cite des témoins à qui Formose a révélé son crime; et sa fuite achevant de l'accuser, il y a

tout lieu de craindre qu'il ne soit condamné.

Eh quoi, lui dis-je, vous laisserez condamner l'innocent ! Et vous n'élevez pas la voix pour déclarer que Ferdinand et que vous-même, vous avez mis Formose dans la nécessité d'une légitime défense ?

Ma sœur, me répondit Léonce ; si je faisois cet aveu là, je serois obligé d'en faire un plus funeste encore ; et vous qui me pressez de m'accuser moi-même en me déclarant l'agresseur, vous devez savoir à quel prix il faudroit me justifier. Qu'il vous suffise de m'avoir mis aux portes de la mort ; ne me demandez pas de vous déshonorer, vous et votre famille. Respectez, redoutez un père qui ne souffriroit pas impunément l'affront que lui auroient fait vos amours. Ah ! Monsieur, si mon témoignage avoit suffi, l'on m'auroit en vain menacée. Mais qu'aurois-je pu dire pour sauver mon Amant ?

Concevez-vous un état plus horrible et plus accablant que le mien ? L'arrêt qui condamnoit Formose me fut annoncé ; je pâlis ; mon sang se glaça dans mes veines. Mon père étoit présent ; il m'observoit sans doute ; cependant comme il dut lui-même sentir quelque remords du coupable silence qu'avoit gardé Léonce, il ne fit pas semblant d'avoir remarqué ma douleur ; mais il prit la résolution de me séparer à jamais d'un homme qu'il voyoit sans cesse, disoit-il, la main fumante de son sang.

Je lui avois demandé un couvent pour asyle, et j'appris qu'il me l'accordoit ; mais je sus qu'il avoit choisi celui de tous où je serois le plus étroitement gardée. Seroit-ce là que j'irois déposer le fruit déshonorant de ma malheureuse foiblesse ? Pouvois-je me flatter que ma honte y seroit cachée ? Ou plutôt pouvois-je douter que pour ensévelir le scan-

dale de sa naissance, mon enfant ravi à sa mère..... Ah! Monsieur, je frémis encore de l'impression que fit sur moi ce funeste pressentiment.

Il ne me restoit que le choix de tout avouer à mon père, et de lui abandonner ma vie et celle de cette innocente et foible créature, que je croyois sentir remuer dans mon sein; ou d'échapper à sa furie, et de lui épargner par ma fuite de cruels et de longs remords. Je connoissois sa violence; et moins pour moi que pour lui-même, je redoutois, dans ses premiers transports, quelque funeste emportement.

Thérèse, dis-je à ma compagne, à quelque péril que je m'expose, je veux m'enfuir; m'abandonneras-tu? La pauvre fille, en me baignant de larmes, jura de ne jamais se séparer de moi; et ce fut elle qui pourvut au moyen de nous éloigner.

Son frère aîné, Paul Luce, étoit

Batelier sur le fleuve. Il fut gagné. Nous descendîmes par la fenêtre du pavillon, à l'aide des cordons que nous avions tissus; et vers le milieu de la nuit nous nous rendîmes sur la barque où Paul Luce nous attendoit. Il nous promit en descendant le fleuve, qu'à l'embouchure, et dans un lieu appelé Saint-Lucar, un Pilote de ses amis nous donneroit l'asyle, et nous feroit passer sur le premier navire qui, de Cadix, iroit à Carthagène, où je disois moi-même avoir dessein d'aller.

Nous étions déguisées l'une et l'autre en femmes du peuple; et sous le nom de ses deux nièces qui alloient dans la Grenade retrouver leur famille, l'officieux Pilote voulut bien nous recommander.

N'admirez-vous pas, mon ami, me disoit le Comte de Creutz, comme un Génie favorable à deux amans fidèles prenoit soin de les réunir?

En approchant de Carthagène,

continua Valérie, nous fîmes réflexion que les deux fugitives pouvoient y être signalées, et qu'il seroit plus sûr de chercher un asyle dans quelque village voisin. Le vaisseau qui râsoit la côte, nous laissa voir, au fond d'une anse, une vallée délicieuse, et un petit village sur le bord de la mer. C'est ici, dit Thérèse au Patron du navire, que nous desirons de descendre; et lui, avec la complaisance d'un galant Espagnol, ayant mis à l'eau sa chaloupe, nous fit mener à bord.

Là, commençant à respirer, nous rendîmes graces au Ciel; mais la peur, qui ne croit jamais prendre assez de précautions, nous fit encore éviter le village; et sur les montagnes voisines, nous allâmes cherchant quelque endroit retiré, solitaire, inconnu au monde, où nous fussions en sûreté: le Ciel nous offrit ce hameau.

Je vous épargne, reprit-elle,

le récit des inquiétudes qui nous avoient accompagnées : l'effroi de deux colombes, volant au milieu des vautours, vous en donne une foible idée. L'habitude insensiblement rassura nos esprits ; et bientôt d'autres soins que celui de ma vie vinrent s'emparer de mon cœur. Je fus mère ; et mon fils suspendu à mon sein, m'inspira le courage que donne la Nature aux plus timides des oiseaux, pour la garde et pour la défense des petits éclos sous leurs ailes. Non, il n'étoit point de péril que je n'eusse bravé pour protéger mon fils ; et si j'avois été présente lorsqu'il est tombé dans les eaux, je m'y serois précipitée. Je m'y serois précipitée, si après l'avoir inutilement cherché dans le vallon, sur la montagne, il ne m'eût pas été rendu. Jugez, Monsieur, combien je suis reconnoissante de votre empressement à me le ramener, jugez combien je dois bénir et révérer

le charitable Solitaire qui lui-même s'est exposé à périr pour me le sauver!

Vous devez, lui dis-je, Madame, reconnoître après tant d'alarmes, qu'évidemment un Dieu se plaît à voir avec quelle constance vous avez vaincu le malheur. Je suis persuadé qu'il veut vous rendre heureuse; et je me flatte qu'il m'a choisi pour exécuter son dessein. Je vous quitte. Restez ici, obscure et solitaire, et reposez-vous sur mes soins. Votre amant saura tout, et vous sera bientôt rendu.

J'allai le retrouver, mais je me gardai bien de lui donner aucune envie de passer le vallon. Je lui dis seulement que cette bonne villageoise, en revoyant son fils, avoit fait mille vœux au Ciel pour celui qui l'avoit sauvé; et ses vœux, ajoutai-je, vous porteront bonheur; car il est rare que les vœux des cœurs reconnoissans ne soient pas

écoutés. Pour moi, je serai, mon ami, quelque tems éloigné de vous; une affaire imprévue et pressante me ramène à Séville, mais je n'ai vu encore, ni la Murcie, ni la Valence; et j'espère bientôt revenir sur mes pas.

A Séville, me dit Formose, vous trouverez peut-être encore ce bon Hiéronimite dont je vous ai parlé. Son nom est le Père Athanase. Allez le voir; et sans dire où je suis, apprenez-lui que je respire, et que je conserve toujours le souvenir de ses bontés; sur-tout demandez-lui s'il n'auroit pas enfin quelque lumière à me donner sur le destin de Valérie.

Invisible tissu des événemens de ce monde! Les soins, les mouvemens que j'allois me donner à Séville, à Madrid, en faveur de nos deux amans; ce beau plan de conduite que je m'étois tracé; les moyens que je méditois pour amener à la

clémence les implacables ennemis de Formose, tout fut abrégé par ces mots : *Allez voir le Père Athanase.*

Ah ! quel soulagement, quelle joie vous m'apportez, me dit le bon vieillard, dès qu'il m'eut entendu prononcer le nom de Maurice ! Que ne puis-je savoir de même si Valérie est encore au monde ! Mais hélas ! non, elle n'est plus. Je l'assurai qu'elle vivoit. Dieu clément, je t'adore, dit-il avec transport ! J'aurai donc, avant de mourir, le bonheur de les voir unis ! — Que dites-vous, mon Père ? — Je dis que ces deux cœurs si intéressans dans leur foiblesse, auront le prix de leur constance. J'ai déjà obtenu que l'abolition de l'Arrêt de Formose serait sollicitée par la famille de Vélamare, et que Léonce attesteroit lui-même que c'est lui qui fut l'agresseur. Hélas ! ce malheureux Léonce est consumé depuis long-tems du chagrin d'avoir dérobé

ce témoignage à l'innocence ; et son père, déjà courbé vers le tombeau, s'est enfin reproché, le silence coupable qu'il faisoit garder à son fils. L'un et l'autre ils s'accusent du désespoir que cet injuste Arrêt mit dans l'ame de Valérie ; mais ils ne savent ce qu'elle est devenue. On doute dans Séville si son père la retient enfermée dans un couvent, ou si, dans sa colère, il ne lui a pas donné la mort. Quelques-uns ont pensé qu'elle s'étoit noyée dans le fleuve ; d'autres, qu'en s'évadant, son amant l'avoit enlevée. Cependant la tristesse et le deuil n'ont cessé de régner dans le palais de Vélamare. Enfin j'y ai été appelé ; et le père et le fils m'ont conjuré, presque à genoux, de leur dire si je savois où étoient Formose et Valérie. J'ai répondu que je n'en avois aucune connoissance. Le père a paru consterné.

Je fus injuste, m'a-t-il dit, et je

rendis mon fils coupable. Je veux, autant que je le puis, expier ces deux crimes avant que de mourir. On m'accuse d'avoir trempé mes mains dans le sang de ma fille ; c'est une cruauté dont je ne fus jamais capable ; mais j'ai mérité d'être en proie à la plus noire calomnie, puisque moi-même j'ai laissé calomnier, condamner l'innocent. Les larmes lui étouffoient la voix.

C'est moi qui suis le criminel, a dit Léonce avec une douleur encore plus déchirante ; insensé que j'étois, j'ai pris plaisir à voir s'allumer dans le sein de mon ami et de ma sœur, cet amour qui les a perdus ; je l'ai favorisé, je me suis fait un jeu ; j'en ai été le confident, le complaisant, à l'insçu de mon père, dans l'espérance que leur hymen obtiendroit son aveu. Mais bientôt, voyant qu'un parti plus riche et plus brillant se proposoit, j'ai rebuté froidement un ami qu'il falloit ménager et plain-

dre. Ma froideur l'a blessé; il me l'a témoigné avec une fierté que j'ai prise pour une offense ; et me rangeant du côté d'un rival irrité contre lui des mépris de ma sœur, je me suis joint à lui pour le venger. Enfin, moi, le second de Ferdinand, moi l'agresseur, moi le témoin de l'innocence de Formose, j'ai pu le laisser condamner, proscrire et dépouiller de tous ses biens ; j'ai mis la mort dans le cœur de celle qui ne l'auroit jamais connu sans moi, et qui n'aimoit en lui que l'homme généreux dont la valeur m'avoit sauvé la vie. Où les trouver ? où sont-ils l'un et l'autre ? Faut-il mourir sans avoir réparé tous les maux que je leur ai faits ? Tel fut le récit d'Athanase.

O mon ami ! je reconnus dans ce moment combien est précieuse à l'homme la pensée qu'un témoin invisible et juste lit, du haut du Ciel, dans son cœur.

Allez, dis-je à ce bon vieillard, allez leur annoncer qu'il existe à Séville un homme qui peut les consoler. Mon nom est le Comte de Creutz, envoyé de Suède à Madrid; je sais dans quel endroit du monde respire Maurice Formose; je crois savoir aussi où vit cachée Valérie de Vélamare; vous pouvez les en assurer.

Vous pensez bien qu'à l'instant même il demandèrent à me voir. Je les prévins. Jamais sur deux visages n'avoit été aussi visiblement empreint le long tourment du repentir.

Est-il bien vrai, Monsieur, me demanda le vieux Marquis de Vélamare? ma fille voit le jour! Je l'assurai qu'elle vivoit. — Elle a suivi sans doute le malheureux Formose? — Non, il ne sait pas même en quel lieu elle vit cachée, elle ignore aussi dans quel lieu Formose est retiré. Ah! Monsieur, s'écria le vieillard à ces mots, ma fille étoit donc in-

nocente ! — Elle est plus, elle est vertueuse, lui dis-je; et sous le ciel rien n'est plus respectable que Valérie dans son malheur. Je ne parle point de Formose : la noblesse et la loyauté de son ame vous sont connues; et le malheur n'a fait que lui donner de nouvelles vertus.

Eh bien, Monsieur, me dit Léonce, dites-moi où il est; et je vais tomber à ses pieds, s'il n'est pas assez généreux pour me recevoir dans ses bras.

Messieurs, leur dis-je, il faut d'abord effacer jusqu'aux moindres traces de l'arrêt qui l'a condamné; il faut que le Duc d'Ovandès consente..... Ovandès ne vit plus; me dit Vélamare, et lui-même en mourant il lui a pardonné.

Dès-lors, je vis l'orage dissipé comme par un souffle: l'arrêt fut aboli, les biens restitués; et l'honneur du nom de Formose fut rétabli dans tout son éclat. Il ne restoit plus

que la grace d'Hyacinthe à négocier, mais ce n'étoit plus mon office ; et je laissai à la Nature, plus habile que moi, et bien plus éloquente, le soin de la solliciter.

Dès que l'acte d'abolition fut dans mes mains, je ne demandai que le temps de ramener Valérie et Formose, et le plutôt possible j'allai les retrouver.

Ici vous attendez sans doute, mon ami, une belle reconnoissance; et d'un côté avec mon Sauvage, de l'autre avec ma paysanne et mon jeune Hyacinthe, il ne tenoit qu'à moi de produire sans art un coup de théâtre intéressant. Mais sur deux âmes fatiguées d'inquiétude et de douleur, pourquoi me serois-je fait un jeu cruel des commotions de la joie ? Ils n'avoient besoin, l'un et l'autre, que de soulagement et de repos, après tant de peines.

Au lieu de préparer entre eux une scène d'étonnement, je pris soin d'af-

foiblir, au moins pour la sensible Valérie, ce coup dont la violence auroit pu l'accabler. Je lui avois laissé l'espérance; mais à mon retour, je trouvai ce sentiment presque éteint dans son cœur; je le ranimai doucement. Je lui fis d'abord voir comme possible, et puis comme assez vraisemblable une heureuse révolution dans la fortune de son amant: rien d'injuste n'étoit durable; la vérité n'éprouvoit jamais que des éclipses passagères; l'innocence avoit dans le Ciel, et même dans le cœur de l'homme, un vengeur que l'on n'appaisoit que par des expiations.

A mesure que je voyois ces premières lueurs d'espoir s'insinuer dans son esprit, je redoublois de confiance. J'allai jusqu'à promettre que Léonce et son père ne tarderoient pas à réparer l'injustice de leur silence, et qu'Ovandès lui-même ne voudroit pas emporter au tombeau

celle

celle de son ressentiment. Qui sait, enfin, lui dis-je, si le Ciel, qui dispose les événemens à son gré, n'a pas voulu que non loin de vous, Formose soit venu attendre l'un de ces coups du sort dont la cause est dans la Nature, et qu'on ne trouve miraculeux que parce qu'ils sont imprévus ?

Hélas ! Monsieur, me disoit Valérie, pourquoi vous plaisez-vous à m'abuser de flatteuses illusions ? On n'est point heureux par des fables. Non. Mais pourquoi, lui dis-je, seroient-ce là des fables plutôt que des réalités ? Ce que je prévois est si simple que si je venois à savoir que cette espèce de Sauvage qui a sauvé votre enfant des eaux, est Formose lui-même, j'en serois à peine étonné. — Quoi, Monsieur, ce Sauvage ! . . . . Elle ne put parler, tant l'émotion que j'avois voulu affoiblir étoit vive encore. — Oui, ce Sauvage ; et

pourquoi non? Pourquoi si Formose respire, ne seroit-ce point là qu'il se seroit caché? Tout le prodige seroit que son asyle se trouvât si voisin du vôtre; et dans le voisinage de deux cabanes, il n'y a rien de miraculeux. — Quoi, Monsieur, il seroit possible, il seroit vrai! — Sans doute, il est possible, il est vrai que c'est lui. — Dieu! juste Dieu! Mon fils! mon fils! s'écria-t-elle dans son égarement. Viens! ton père est vivant; tu vas le voir. Monsieur! pardonnez; mais je tremble, je n'ose encore.... Est-il bien vrai? Quoi, ce vallon, ce vallon seul nous séparoit! Le sait-il? — Non, il ne sait rien; il ne sait point que vous vivez; il ne sait pas non plus que l'arrêt de sa mort est révoqué, qu'il rentre dans ses biens; il ne sait pas que vetre père consent à vous donner à lui. Tout cela cependant est vrai, et nous allons le lui apprendre.

Quelque simplicité qu'affectât mon récit, je n'en vis pas moins le moment où sa tête en étoit troublée. A chaque mot son étonnement redoubloit; ses mains trembloient; tous les frêles ressorts de ce corps délicat et affoibli par la douleur, étoient en mouvement; je voyois palpiter ses fibres; ses yeux mêmes étoient vacillans; elle seroit tombée en défaillance si je ne l'avois ranimée avec ces mots; *Allons le voir.* Tout-à-coup en effet ses forces lui revinrent; et prenant son fils par la main, allons le voir, s'écria-t-elle. Nous descendîmes la montagne, la mère, son enfant et moi; et tous trois dans ma chaise ayant passé le fleuve, nous voilà bientôt arrivés à l'autre côté du vallon.

C'étoit l'heure où le Solitaire alloit herborisant. Valérie et son fils étoient tout hors d'haleine. Voici, leur dis-je, sa demeure; reposez-vous tandis que je vais l'appeler.

Ah ! vous qui m'accusez d'exagérer dans mes récits, donnez-moi des couleurs pour peindre l'attendrissement, ou plûtôt le délire d'amour et de compassion où tomba Valérie en voyant l'état misérable auquel depuis neuf ans Formose étoit réduit. Ce toit, ce mur de gazon, cette natte, et cette pierre brute où reposoit sa tête !..... C'est donc là, disoit-elle, qu'il a gémi, qu'il a désespéré de me revoir. Elle s'y prosterna ; ce lit fut baigné de ses larmes. Son enfant pleuroit avec elle en tâchant de la consoler. Ah ! ma mère ! lui disoit-il, quand nous allons embrasser mon père, est-ce le moment de pleurer ?

Cependant j'errois çà et là, l'appelant, mais sans le nommer, et seulement par des sons de voix que répétoit l'écho de la montagne.

Il m'entendit, il vint à moi ; et dès que je le vis, m'avançant au-devant de lui : Embrassez-moi, lui

dis-je froidement, et félicitez-moi. J'ai réussi dans le dessein qui me ramenoit à Séville. Vous êtes libre : voici l'acte qui vous rétablit dans les droits de l'honneur et de l'innocence. Vos biens vous sont rendus. Il me prit dans ses bras, et me serrant contre son cœur : Généreux ami, me dit-il, que ne vous dois-je pas ? Vous me rendez la vie, la liberté, l'honneur, jusqu'à ces biens même que j'avois oubliés. Mais qui me rendra Valérie, ajouta-t-il avec le plus profond accent de la douleur ? Qui vous la rendra ? moi, lui dis-je. — Vous, mon ami ! — Et sans cela qu'aurois-je fait pour vous ? Ce ne fut qu'à ces mots que je vis éclater sa joie. Allons, repris-je, point de foiblesse. Don Maurice, faites-moi voir autant de fermeté à soutenir la joie et le bonheur, que vous avez eu de courage à vaincre la douleur et l'adversité. Je ne veux pas vous trouver insensible au plaisir d'appren-

dre que Valérie voit le jour ; qu'elle est mère ; qu'elle a un fils aussi beau qu'elle-même ; que vous allez bientôt les voir ; que votre ami Léonce vous est rendu ; que son père consent à ce que vous soyez l'époux de Valérie : tout cela doit vous causer sans doute un agréable étonnement ; mais dans toutes les situations de la vie, une ame forte se possède.

Qu'appelez-vous une ame forte, me dit-il en homme éperdu ! Si la moitié de ces prodiges, si le seul bonheur de revoir ma femme et mon enfant étoit véritable ou possible, les transports de ma joie iroient jusqu'à l'égarement ; j'en deviendrois fou dans leurs bras. J'aurois donc bien mieux fait, lui dis-je, de vous laisser votre bon sens, votre force et votre courage. Ah ! mon ami, ne prolongez pas, me dit-il, le tourment de l'incertitude ; et si le Ciel a fait pour moi tant de miracles, dites-le-moi, prouvez-le-moi ; menez-

moi où respire ma femme et mon enfant. Ils ne sont pas loin, répondis-je, et nous allons bientôt les voir. Suivez-moi. Tout hors de lui-même, et en homme vraiment égaré, Formose me suivit.

O Dieu! quelle entrevue! J'avois fait, comme vous voyez, l'impossible pour affoiblir des deux côtés le coup de la surprise et de la joie. Eh bien! je crus les voir expirer l'un et l'autre, lorsqu'en entrant dans sa cabane, Formose apperçut Valérie à genoux sur la natte, la baisant, l'arrosant de larmes; et qu'à sa voix, au cri perçant qu'il fit entendre, elle leva les yeux sur lui.

Elle avoit perdu connoissance. Ce furent les pleurs d'Hyacinthe, ses cris, ses baisers, ses caresses, qui ranimèrent ses esprits; et moi, soutenant dans mes bras cet homme courageux qui avoit tout surmonté, tout souffert sans foiblesse, et qu'un saisissement de joie alloit faire expirer! je m'ef-

forçois de lui sauver la vie : son bonheur l'étouffoit ; il respiroit par des sanglots. Enfin, les larmes de l'amour, du bienheureux amour, s'ouvrirent un passage ; et la natte en fut inondée. Ils furent un quart-d'heure sans pouvoir se parler. Je n'essayerai point de vous répéter leurs paroles. C'étoient leurs noms, c'étoit le nom de leur enfant, c'étoit le mien, c'étoient sur-tout des élans de reconnoissance et d'amour vers le Ciel, vers ce Dieu bienfaisant qui les avoit pris en pitié. Ah ! croyez-moi, les grandes passions n'ont pas d'autre éloquence.

Je les ramenai à Séville ; et d'abord Formose, avec moi et le pieux Hiéronimite, vint se jeter dans les bras de Léonce et aux genoux de Vélamare. Vous m'avez, lui dit-il, pardonné mes malheurs ; ce n'est pas tout, et ce n'est pas assez encore ; il faut me pardonner mon crime, il faut me pardonner un mo-

ment de dire que mes larmes et mes remords ont expié durant neuf ans de solitude et de souffrance. Le Ciel lui-même est désarmé. Il me pardonne, puisqu'il me fait enfin retrouver Valérie et le fils qu'elle m'a donné. O mon père! ô mon frère! imitez la clémence du Dieu que j'ai fléchi. Pardonnez-moi à son exemple. Un mot du père de Valérie prononcé à l'autel va réconcilier l'honneur, la nature et l'amour.

L'orgueil des Vélamare étoit brisé par le remords; il y avoit étouffé la haîne et la vengeance. Mais eussent-ils été féroces, l'air suppliant de Don Maurice, le caractère vrai, sensible et pénétrant que sa voix, son regard, ses pleurs donnoient à sa prière, les auroit adoucis. Leur confusion, cependant perçoit à travers leur silence. Mais lorsque Valérie, avec le plus beau des enfans, vint tomber aux pieds de son père, et les arroser de ses larmes; la Na-

ture elle seule se saisit à-la-fois de tous les cœurs ; je crus la voir envelopper, serrer, réunir dans ses bras le père et les enfans : tout fut justifié par elle ; et incessamment aux autels les sermens de l'amour furent sanctifiés.

PALÉMON,

CONTE PASTORAL (1).

APRÈS avoir long-temps considéré, dans un religieux silence, le Tombeau sur lequel étoient gravés ces mots : *Et moi, je vivois aussi dans l'Arcadie*, des Bergers, de jeunes Bergères, que la vue de ce monument avoit tristement occupés, s'en alloient émus et pensifs, l'amant à côté de l'amante ; les uns les yeux baissés, les autres, d'un regard attendri, s'exprimant ce qui se passoit dans leur ame ; quelques-uns se donnant la main, et semblant se dire l'un à l'autre : Puisque c'est-là le terme où tout finit, au moins aimons-nous jusque-là.

(1) D'après deux Tableaux du Poussin.

Tandis que l'esprit, encore plein de ces idées mélancoliques, ils s'avançoient hors du bocage qui environnoit le Tombeau, ils virent, au coin du vallon, une bergerie solitaire; et à la porte de la cabane un vieillard assis, et plongé dans une tristesse profonde. Son corps étoit courbé, sa tête chauve, et parsemée de cheveux blancs, s'appuyoit sur la noueuse épine qu'il tenoit dans ses mains. Il ne s'aperçut pas de leur approche; et ce ne fut qu'en entendant leur voix qu'il souleva sa tête et sa paupière appesantie. Ils furent tous frappés de son air vénérable : un Roi dans le malheur n'auroit pas eu plus de majesté.

Ce caractère empreint sur le visage de Palémon, l'étoit encore plus dans son ame : c'étoit un sentiment de noblesse et de dignité qu'il attachoit à sa condition, et qui relevoit à ses yeux les plus humbles soins de

l'empire qu'il exerçoit sur ses troupeaux. Tout, dans la vie pastorale, s'étoit agrandi à ses yeux : l'Alphée étoit le Roi des fleuves ; les vallons qu'il arrose étoient pour lui le monde ; Pan et Palès étoient au nombre des plus grandes Divinités.

Saisis de respect à la vue de ce vieillard, les Bergers s'arrêtèrent à quelque distance de la cabane devant laquelle il étoit assis ; mais l'un d'eux s'avançant, le pria de leur dire quel étoit le Tombeau qu'ils avoient vu dans ce bocage. C'est-là, répondit le vieillard, que sont ensévelis tous les charmes de la jeunesse, toutes les prospérités de la vie, la beauté, la gloire, l'amour, l'amour heureux ; là sont ensévelis, avec ma fille unique, mes espérances et ma joie ; c'est le Tombeau de Lycoris. En achevant ces mots, Palémon tourna lentement un regard douloureux du côté du bocage, et laissa retomber sa tête sur ses mains.

Pardonnez, lui dit le Berger, à l'imprudente curiosité qui a renouvelé vos douleurs. Vénérable vieillard, mon dessein n'étoit pas de r'ouvrir la source de vos larmes.

Bergers, répondit Palémon, les larmes d'un père sont douces, lorsqu'il pleure sur ses enfans : et quel seroit le soulagement de son cœur, s'il ne pleuroit pas ? C'est l'unique plaisir qui l'attache à la vie. Oh ! non, ne craignez pas de les faire couler, ces larmes bienfaisantes : graces aux Dieux, la source en est vive et intarissable ; elle ne cessera qu'à mon dernier soupir.

Comme il parloit ainsi, les autres Bergers et Bergères s'étoient doucement approchés. Oui, leur dit-il, ce Tombeau que vous avez vu s'élever, comme un autel, dans ce bocage, est celui de ma fille. Elle étoit jeune, comme vous ; et la Parque me l'a ravie. Le jeune Myrtis, son amant, l'a précédée chez

les morts. Comme il n'étoit pas son époux, je n'ai pas dû mêler leur cendre ; mais il repose à côté d'elle. Sous le même gazon repose aussi Nélé, mère de Lycoris. Moi, j'achève auprès d'eux le cours de ma vieillesse solitaire, en attendant que le dernier sommeil descende sur mes yeux.

Bon père, lui dit le Berger, puisque vous chérissez l'amertume de vos regrets, comme la chèvre du Ménale aime l'amertume du saule et du cytise, vous devez savoir gré à ceux qui vous invitent à leur parler de Lycoris ; car le ruisseau se plaît à murmurer autour du caillou qui le brise. Oui, je me plais aussi, dit Palémon, à rouler ma pensée autour de ce tombeau. J'aime à parler de mon enfant ; j'aime à me rappeler les heures fugitives de cette belle vie, aucun moment n'en est encore effacé de mon souvenir. Je la vois au berceau et au sein de sa

mère ; je la vois s'élever à la hauteur de mes brebis, et jouant avec leurs agneaux ; je la vois croître comme le peuplier, dont sa taille avoit la souplesse ; je la vois belle et dans l'éclat de son printemps, plus fraîche que la prime-rose ; et comme cette fleur naissante..... Un soupir lui coupa la voix, et ses yeux fondirent en pleurs.

Quelques instans après : Elle faisoit ma gloire ainsi que mon bonheur, poursuivit Palémon. A peine eût-elle paru dans les fêtes de nos hameaux, sa beauté devint si célèbre, qu'un Statuaire, à qui les Dieux avoient donné le talent d'animer l'argile, lorsqu'il exprimoit leur image, Alcimédon, vint me prier de lui permettre de donner à Diane les traits de Lycoris. Je fus trop sensible peut-être à cet excès d'honneur ; les Dieux m'en ont puni. Lorsqu'il eut fini son ouvrage, Alcimédon me dit : Le marbre va don-

ner à ces traits l'immortalité. (Hélas ! le marbre est insensible). Je te devrai ma renommée, ajouta-t-il ; reçois de moi, en récompense, cette coupe de cèdre qui jusqu'ici a été mon chef-d'œuvre : je n'ai jamais rien imité plus délicatement que ce pampre qui la couronne ; et les deux chèvres qui s'élancent pour en atteindre le feuillage, sont ce que mon ciseau a produit de plus animé. Hélas ! vous allez voir que cet homme divin n'a pas borné à ce présent sa pieuse reconnoissance.

Ma fille avoit atteint sa dix-huitième année, lorsque nous fûmes menacés du plus redoutable fléau. Dix fois un loup féroce avoit rougi l'herbe de la prairie du sang de mes troupeaux. Nélé, la digne mère de Lycoris, vivoit encore ; elle étoit décrépite ; mes Pâtres étoient consternés ; j'étois moi-même accablé de tristesse. Cet animal vorace étoit sorti des forêts du Lycée, et dans

toutes les bergeries il avoit répandu l'effroi. Lycoris, elle seule, au milieu de tant de désolation, conservoit la sérénité de l'innocence de son âge. Ma mère, disoit-elle, ne vous affligez pas : le Dieu des Bergeries, Pan, ne nous a-t-il pas toujours chéris et protégés ? Mon père ne lui a-t-il pas immolé tous les ans les prémices de ses troupeaux ? Croyez-vous qu'il oublie une piété si constante ! Non, il ne permet pas que le pays qu'il aime, l'Arcadie soit ravagée ; et il fera tomber le monstre sous les coups de quelque pasteur. Ainsi parloit ma fille, comme inspirée par le Dieu même. Ah ! Bergers, on eût dit que son regard attiroit sur nous le sourire de la fortune. Sa voix, du moins, sa voix répandoit dans nos ames une consolation plus douce que les parfums suaves qui s'exhalent des fleurs.

Son espérance ne fut pas vaine. Un soir, au bord de la forêt voi-

sine, comme je venois d'abattre un chêne pour écarter l'hiver de mes foyers, ce loup formidable s'offrit à moi, chargé d'une brebis déchirée et bêlante encore. Tout son poil étoit hérissé, sa gueule étoit sanglante, ses yeux étincelans; et en passant auprès de moi chargé de ma brebis, il me voit encore. Sa rage murmuroit à travers ses dents écumantes. Je vous implore, ô Dieu des troupeaux! m'écriai-je; et à l'instant, d'un coup de ma hache pesante, j'étendis le monstre à mes pieds.

Je reviens à la Bergerie, encore pâle de ma frayeur, mais transporté de joie. Eh bien! me dit ma fille, je vous l'avois prédit, mon père. Voyez si la fortune ne sait pas, ainsi que l'abeille, changer l'amertume en douceur. Nous avons, il est vrai, perdu un superbe belier, douze de nos brebis, et même le plus courageux de nos chiens et le

plus fidèle ; mais, mon père, quelle est la vie dont la prospérité n'est mêlée d'aucun revers ? Bientôt des agneaux bondissans viendront repeupler la prairie, nos malheurs seront oubliés ; mais la défaite de l'ennemi cruel dont vous avez délivré nos vallons, ne sera jamais oubliée : elle va vous couvrir de gloire ; et tant qu'il y aura des troupeaux et des pasteurs dans l'Arcadie, le nom de Palémon ne périra jamais. Telles furent, Bergers, les paroles de cette enfant si jeune encore, et cependant si sage. Nous l'écoutions avec étonnement, sa mère et moi, et nous croyions entendre une Divinité.

Vous pensez bien, poursuivit Palémon, que je ne manquai pas de rendre au Dieu qui m'avoit secouru d'éclatantes actions de graces. Les Pasteurs des bords de l'Ophis, de l'Erimante et de l'Alphée vinrent tous m'honorer du nom de leur Li-

bérateur. Ce n'est pas moi, leur dis-je, qui vous ai délivrés, c'est le grand Dieu qui nous protège ; et si vous m'en croyez, Pasteurs, dans le lieu même où le monstre a péri, nous offrirons des sacrifices à ce Dieu qui veille sur nous. Tout d'une voix la fête fut résolue et annoncée pour les beaux jours où le soleil atteint le signe des fils de Léda.

Jamais rien de plus solemnel ne s'étoit vu dans l'Arcadie. Un temple magnifique où de jeunes tilleuls, transplantés avec leur racine, formoient un double péristile, et courboient leurs rameaux naissans ornés d'une tendre verdure ; un autel du plus beau gazon qui eût bordé le lit de l'Alphée, et ce gazon tout émaillé de fleurs ; des guirlandes que des Bergères, Lycoris à leur tête, avoient tissues et nuancées, avec un art inimitable, de toutes les couleurs dont se revêt le printemps ; une harmonie ravissante de

flûtes, de hautbois, et de ces chalumeaux que Pan lui-même a inventés. Jamais les roseaux de Sirinx n'avoient rendu des sons plus doux (si ce n'est cependant au souffle et sous les lèvres du Dieu qui l'avoit tant aimée; car jamais ni Dieu ni mortel ne fera comme lui soupirer ces roseaux). A ces accords, mille éclatantes voix unissoient leurs accens, et faisoient retentir les airs des louanges du Dieu tutélaire de nos prairies. Je n'ose dire que mon nom se mêloit à leurs chants: trop fortuné mortel, tant de prospérités alloient m'échapper comme un songe. Enfin trois genisses sans tache, et vingt brebis choisies sur tous les troupeaux du vallon, venoient s'offrir en sacrifice. Concevez-vous, Bergers, un spectacle plus magnifique? Concevez-vous, hélas! un mortel plus heureux que moi?

Je le fus encore davantage, lors-

que, dans les jeux célébrés après le sacrifice, je vis ma fille, à qui tous les yeux, tous les cœurs donnoient le prix de la beauté, je la vis obtenir encore sur ses compagnes et le prix de la danse et celui de la course; et le front chargé de couronnes de jasmin, de myrte et de roses, venir cacher sa rougeur dans les bras et sur les genoux de sa mère. Ah! ce n'est rien encore au prix des nouvelles émotions qui firent tressaillir mon cœur.

Les prix de la lutte et du chant étoient réservés aux Pasteurs. Myrtis remporta l'un et l'autre. Je ne vous dirai point quel étoit ce Myrtis : le souvenir de sa beauté sera dans l'Arcadie aussi durable que le cours de l'Alphée. Les Nymphes du Ménale et du Lycée ont pleuré sa mort.

C'étoit sur-tout dans l'art du chant qu'il excelloit parmi tous ses rivaux; et lorsqu'au pied de l'autel

du Dieu Pan, il célébra les faveurs de ce Dieu répandues sur les campagnes ; aucun de nous n'auroit voulu changer sa destinée contre la fortune des Rois.

Dans ses chants, il parut d'abord vouloir nous faire envier les jouissances de l'avarice ; et il nous fit voir un navire chargé des trésors de Corinthe, et fendre son fardeau, voguant à pleines voiles, sur la foi trompeuse des vents ; mais bientôt il nous le fit voir assailli, battu par l'orage, brisé contre un écueil, englouti dans les flots. Il nous fit voir sur le rivage l'avare maître de ces richesses pâle d'horreur ; contemplant son naufrage, et dans ses yeux l'orgueil de l'espérance faisant place à l'effroi et au plus cruel désespoir.

Ensuite il vanta les exploits et le triomphe d'un Héros que la victoire a couronné, il nous le montra sur un char environné d'un peuple enivré de sa gloire ; et l'instant d'après,

accusé,

accusé, condamné par ce même peuple, et allant vieillir et mourir ou dans l'exil, ou dans les fers.

Il nous fit voir de même un Roi dans son palais, environné de sa puissance, et revêtu, comme les Dieux, de splendeur et de majesté. Mais soulevant les rideaux de pourpre sous lesquels on croit qu'il repose, il nous le fit voir agité de craintes vigilantes et de soins dévorans.

Bien plus heureux dit-il enfin, le Laboureur dont les bœufs dociles creusent un fertile sillon; car la terre la plus sauvage est moins ingrate que les hommes. Mais plus heureux encore l'humble et sage Pasteur, qui, dans la paisible Arcadie, borne ses vœux, ses espérances, tous ses desirs à posséder un troupeau qui prospère, un chien fidèle et vigilant, une bergère aimable et qui se laisse aimer : je dirois bien, et qui l'aime

à son tour ; mais ce seroit, ajouta-t-il, attribuer à un simple mortel un bonheur que les Dieux peut-être se sont réservé à eux-mêmes.

Ainsi chanta Myrtis ; et le Dieu des Bergers reçut, comme l'hommage le plus digne de lui, l'éloge de la Bergerie.

Le vainqueur fut couronné de lierre, de ce lierre que les Filles de l'Harmonie, les Muses, préfèrent à l'or : et j'ajoutai à sa couronne, pour prix du chant qu'il avoit fait entendre, la précieuse coupe dont m'avoit fait présent le Statuaire Alcimédon.

Quelle fut ma surprise, lorsqu'en la recevant il me dit : Je l'accepte, Palémon, cette coupe inestimable et digne du nectar que la jeune Hébé verse aux Dieux ! Mais gardez-la-moi ; l'usage en est sacré, et je n'y veux tremper mes lèvres que lorsqu'elle sera ma coupe nuptiale,

et que la belle Lycoris y daignera boire avec moi. Alors se tournant vers Nélé : Digne mère de Lycoris, permettez, lui dit-il, que je mette à ses pieds ce que j'ai de plus cher au monde ; et détachant de ses cheveux la couronne de lierre dont ils étoient ornés, il la laissa tomber aux pieds de Lycoris. A l'instant, les airs retentirent d'applaudissemens redoublés, et mille voix proclamèrent Myrtis le Berger, l'époux de ma fille.

Palémon, me dit-il, c'est-là mon vrai triomphe, si jamais je puis l'obtenir. Tous les cœurs vous expriment le vœu du mien ; puissent les Dieux vous l'inspirer ; et puisse Lycoris obéir sans regret à la volonté de son père ! J'embrassai le jeune homme ; Nélé lui prit la main, et ma fille alla, de pudeur, se cacher parmi ses compagnes.

Vous pensez bien que dès ce moment Myrtis ne fut presque aussi

cher que peut l'être un fils à son père. Le lendemain, je le vis arriver dans le vallon, précédé d'un troupeau qu'Apollon, Apollon lui-même n'auroit pas rougi de conduire. Vingt genisses et deux taureaux dans tout le feu de la jeunesse, deux cents brebis qui plioient sous le poids d'une laine semblable à des monceaux de neige ; et au milieu de ces brebis, des beliers revêtus d'une épaisse toison de la même blancheur. Cinquante chèvres traînant à peine le fardeau de ce doux breuvage dont fut nourri l'enfance du Souverain des Dieux ; et à leur tête, leurs Amans le front armé pour les combats qu'exciteroit leur ardeur jalouse. A l'entour du troupeau, six molosses faisoient la ronde sous des conducteurs vigilans. Hélas ! pour être préféré à tous les Bergers d'Arcadie, Myrtis, tu n'avois pas besoin de m'étaler tant de richesses. Mon cœur et le cœur de

ma fille t'avoient déjà promis sa main.

Palémon, me dit-il, avant d'avoir vu Lycoris, je me croyois heureux; je ne puis plus l'être sans elle. Ni toutes ces richesses dont les Dieux m'ont comblé, ni la gloire que l'Arcadie vient de décerder à mes chants, ne touchent plus mon cœur, si Lycoris ne les partage. Viens, ma fille, viens voir, lui dis-je, tous les biens qui te sont offerts, si tu acceptes l'époux que mille voix t'ont destiné, et que ton père te propose. Des biens! ah, mon père, dit-elle, il n'en est qu'un pour moi; c'est un époux chéri des Dieux, choisi par vous, et au gré de ma mère. Myrtis, avec ces avantages, n'eût-il qu'une simple houlette, seroit pour moi le premier des mortels.

Alors, tandis que les troupeaux se reposoient dans ma bergerie, et que dans des urnes d'argile, Lyco-

ris et Nélé sa mère, faisoient rouler des flots d'un lait délicieux, Myrtis et moi nous convînmes d'un jour pour célébrer cet hyménée. Jour funeste ! jour effroyable ! et qui sembloit marqué par la haîne de quelque Dieu. On a dit que la cause de nos malheurs fut le dépit jaloux des Nymphes du Ménale, qui, amoureusës de Myrtis, et envieuses du sort de son amante, n'avoient pu souffrir leur hymen. Je ne veux point accuser les Nymphes : puisqu'elles ont pleuré aux funérailles de Myrtis, elles n'ont point causé sa mort.

Le jour étoit venu ; nos amis étoient rassemblés, l'autel, le sacrifice, le festin, le lit nuptial, tout étoit préparé. Le plus brillant soleil d'été s'élevoit sur nos têtes ; et tandis que dans nos troupeaux, le sacrificateur choisissoit les victimes, pour les purifier et pour les couronner de fleurs, tous nos jeu-

nos enfans jouoient dans la prairie ; et nous, pères et mères, partagés en deux troupes, l'une assez près du lac pur et paisible où l'on avoit coutume de laver mes troupeaux, et l'autre plus loin de ses bords, nous rappelant notre jeunesse, nous laissions nos enfans goûter en liberté les plaisirs de cet âge heureux.

Le seul Myrtis s'étoit séparé de la danse, pour offrir sa prière aux Nymphes des sources voisines. Jeunes Divinités, dont les urnes s'épanchent au sein de ce riche vallon, chérissez, disoit-il, protégez un Pasteur qui vient habiter parmi vous. Il accompagnera des sons de sa flûte champêtre le bruit de vos claires fontaines, le murmure de vos ruisseaux et le frémissement des peupliers qui les ombragent ; il célébrera dans ses chants la fraîcheur de vos ondes purs, il annoncera vos bienfaits.

Alors, se dépouillant de sa tuni-

que nuptiale, il s'étoit plongé dans les eaux du lac qui leur est consacré. Mais lorsqu'il en sortit, aussi pur, aussi éclatant que la feuille du lis ou celle du narcisse, lorsqu'elle brille encore de la rosée du matin, un énorme serpent, qui se tenoit caché sous l'herbe, et qui se sent foulé sous les pieds de Myrtis, se dresse, l'enveloppe, se replie autour de son corps.

Tout-à-coup dans les airs un effroyable cri s'élève. Ma troupe et moi nous l'entendons de loin, et saisis de frayeur, nous écoutons. Le cri redouble, et nous voyons un groupe de Pasteurs, plus voisin du lac, lever les mains au Ciel, et par ses mouvemens, exprimer l'horreur et l'effroi. C'étoit Myrtis que l'on voyoit enceint des longs replis de ce serpent qui l'étouffoit. Hélas! ma fille et ses compagnes n'avoient pas même entendu ses cris; et tandis que le malheureux s'épuisoit en ef-

forts pour se dégager de ces nœuds, dont il étoit comme enchaîné, ma fille, son amante, ivre de bonheur et de joie, et le front couronné de fleurs, dansoit au fond de la prairie, et animoit par son exemple un cercle de jeunes amans. O trompeuse prospérité! qui peut se fier à tes caresses? qui peut s'endormir dans ton sein?

J'accourus, j'écrasai du fer de ma houlette la tête du serpent qui s'alongeoit pour s'échapper. Secours tardif et superflu! l'infortuné jeune homme étoit à son dernier soupir. Il reconnut ma voix, et en ouvrant sur moi un œil mourant, il me tendit la main. Il vouloit me parler; le nom de Lycoris vint mourir sur ses lèvres. Je l'embrassai. Il expira.

Le deuil le plus profond succéda tout-à-coup à la plus vive joie. Nélé s'avança tristement vers le lieu de la danse: Bergers, dit-elle, et vous, ma fille, cessez vos jeux; il n'est

plus temps de se réjouir. Les Dieux n'ont pas voulu que nous fussions long-temps heureux. Non, Lycoris, ce n'est plus votre hymen, ce n'est plus l'hymen de Myrtis, ce sont ses funérailles que ce jour, ce funeste jour doit éclairer. Myrtis n'est plus.

Myrtis n'est plus ! Ce cri d'étonnement et de douleur retentit dans tout le vallon. Dès que ma fille l'entendit, elle tomba comme frappée du coup mortel, et resta long-temps renversée, sans couleur et sans voix, dans les bras de sa mère. Nous la portâmes évanouie dans ma cabane ; et lorsqu'elle reprit ses sens, lorsqu'elle revit la lumière : Est-il bien vrai, mon père, me dit-elle d'une voix foible et déchirante ? Il n'est plus ! Elle se fit raconter sa mort ; elle voulut assister à ses funérailles ; et bien loin de cacher ses larmes, elle en fit gloire. Je pleure, disoit-elle, l'époux que m'a choisi mon père : j'étois à lui, je suis à lui en-

avec, je ne serai jamais qu'à lui, et en attendant que le tombeau nous réunisse, je ne demande qu'à le pleurer.

Hélas ! jeunes et vieux, nous le pleurions tous avec elle : ce fut, pour toute l'Arcadie, une calamité que la mort de Myrtis ; vos pères ont pu vous le dire. Les Nymphes des bocages où Myrtis avoit pris naissance, les Nymphes des bords du Ladon, crioient la nuit : Myrtis est mort ! et des antres du Pholoë jusqu'aux cimes de l'Alésus, tous les échos de nos montagnes répétèrent long-temps ces mots : Myrtis est mort ! Ah ! rien n'étoit plus juste que ces regrets de sa patrie, il en étoit l'exemple, il en faisoit la gloire : il devoit en être l'amour.

Mais moi, malheureux père ! quelle fut ma douleur, lorsque je vis ma fille languissante et fanée comme la fleur que le vent ou le fer a détachée de sa tige, s'éteindre à

vue d'œil dans nos bras ! Elle nous aimoit tendrement, sa mère et moi ; elle eût voulu vivre pour nous. Ah ! disoit-elle en se livrant à nos caresses, consolez-moi, s'il est possible, et prolongez pour vous mes jours ; je vous les dois, je veux servir et soulager votre vieillesse, et n'aller retrouver Myrtis que lorsque vous ne serez plus. Mais l'amertume de la douleur se mêloit sur ses lèvres à la douceur de ces paroles ; et sa jeunesse et sa beauté se consumoient, comme la cire, composée du suc des fleurs, se consume à la flamme dont elle est l'aliment.

Sa mère succomba au chagrin de la voir périr : cette mort avança la sienne. Elle touchoit à sa dernière aurore, lorsque le Statuaire Alcimédon revint me voir. Palémon, me dit-il, ce n'est plus pour une Diane, c'est pour l'amante de Zéphire, pour la Divinité du printemps et des fleurs que je viens

emprunter les traits de Lycoris. Ah cruel ! m'écriai-je, est-ce pour déchirer mon cœur que vous me tenez ce langage ? Flore, grands Dieux, ma fille ! venez la voir éteinte, venez voir la langueur, la pâleur de la mort dans les yeux, sur les lèvres, dans tous les traits de mon enfant. Hélas ! c'est peut-être aujourd'hui que son dernier soleil se lève ; et nous allons nous dire un éternel adieu.

En effet, ce jour même elle expira. Touché de ma douleur, Alcimédon, l'ami de la beauté, pleura son plus parfait modèle ; et ce fut lui qui, pour honorer la mémoire de Lycoris, daigna lui élever ce tombeau.

Il vouloit y placer son buste ; il vouloit y graver l'éloge de ses charmes. Oh non ! lui dis-je, rien d'orgueilleux sur le tombeau de celle qui fut simple et modeste : qu'un marbre pur rappelle la candeur de

son ame, et qu'il apprenne à la jeunesse heureuse à ne pas s'éblouir de sa félicité ; qu'il lui fasse penser à celle que les plus douces espérances ont si cruellement trompée, au moment même où la fortune, l'amour, l'hymen, la gloire, tous les Dieux favorables, sembloient se réunir pour l'élever au faîte du bonheur. Qu'il vous suffise donc, homme divin, de graver sur le marbre cette leçon pour nos Bergers : *Et moi, je vivois aussi dans l'Arcadie.* La renommée dira le reste ; et on ne l'oubliera jamais.

Tel fut le récit de Palémon. Il fut suivi d'un long silence. Enfin, l'une de ces Bergères, Délie, après avoir consulté les yeux de Ménalque : Sage vieillard, dit-elle à Palémon, tant de douleur auroit au moins encore quelque soulagement, s'il vous restoit des enfans, dont l'amour fût l'appui de votre vieillesse. — Je n'ai plus rien qui me soulage, répondit

Palémon ; la Parque ne m'a rien laissé. Si vous vouliez, reprit Délie, je vois ici deux orphelins, un Berger et une Bergère, qui seroient bien contens, bien glorieux, que Palémon daignât leur tenir lieu de père, les adopter pour ses enfans. Cette Bergère, seroit-ce vous, demanda le Pasteur ? vos regards semblent me le dire. Mes regards, lui répondit-elle, doivent vous dire aussi quel seroit le Berger — Ce jeune homme ? — Oui, Ménalque, mon amant, bientôt mon époux. Il n'est pas beau comme Myrtis ; sa Délie est plus loin encore de ressembler à l'objet de vos larmes ; mais ils vous chériroient tous deux si tendrement, que vous les croiriez animés par les mânes pieux qui habitent ce bocage. — Eh bien, Délie, et vous, Ménalque, venez, dit Palémon, venez au tombeau de ma fille lui jurer de rendre à son père les mêmes

soins, s'il est possible, qu'elle lui rendoit elle-même, et moi je promettrai de vous aimer, non pas comme j'aimois ma fille, mais autant que je puis chérir tout ce qui n'est pas Lycoris.

Cette adoption fut consacrée sur le tombeau; les Bergers, les Bergères en furent les témoins. Ils laissèrent Ménalque et Délie auprès du vieillard; et le jour suivant ils revinrent assister à leur hyménée. Une joie insultante ne vint point s'y mêler. L'amour et le bonheur s'y tinrent voilés en silence. Palémon conduisit les deux époux à l'autel; et en les unissant, il baigna leurs mains de ses larmes. Mais insensiblement ses larmes perdirent de leur amertume; une douce et tendre famille peupla sa solitude, l'égaya quelquefois, et après avoir été long-temps le plus heureux des Pasteurs d'Arcadie, et long-temps le plus malheu-

reux, il acheva de vieillir content de la dernière consolation qui reste à l'homme vertueux, dans des afflictions sans remède, la douceur de faire du bien, et de laisser de soi de tendres souvenirs.

LES SOUVENIRS

DU COIN DU FEU.

LA jeunesse vit d'espérance, la vieillesse de souvenirs : Montaigne l'a dit avant moi, on l'avoit dit avant Montaigne. Lesquels sont les plus doux ou de ces souvenirs ou de ces espérances ? Si j'osois décider, ce seroit en faveur des souvenirs de la vieillesse. Ils sont accompagnés de regrets, j'en conviens, et mêlés de quelque amertume ; mais il en est comme des liqueurs, dont l'amertume même est agréable au goût, lorsque leur douceur la tempère. Ce qu'il y auroit de déchirant dans nos regrets est émoussé par l'âge, la nature a pris soin d'en affoiblir l'impression, et dans l'éloignement, nos plaisirs et nos peines

ne sont plus que comme des songes, que l'on aime à se retracer.

Les espérances de la jeunesse sont plus piquantes, il est vrai ; mais d'une pointe douloureuse, quelquefois déchirante ; l'émotion en est trop semblable à celle de la fièvre ; elle en a les accès, les frissons, les intermittences. Elles sont tristes et brûlantes comme la passion qui les conçoit, jamais sans trouble ; jamais sans cette impatience qui fait le tourment des desirs. Voyez le jeune ambitieux, le jeune amoureux, que fatigue une longue et pénible attente ; l'inquiétude le consume, et il n'espère qu'en tremblant. Il est taciturne et pensif en méditant ses espérances ; au lieu que le vieillard est gai, babillard, animé, soit qu'il se rappelle ses peines, soit qu'il se raconte ses plaisirs.

Cette espèce de jouissance est surtout vive et douce pour les vieillards, lorsqu'ils sont ensemble : soit

parce qu'elle est réciproque, soit parce que leurs récits les ramènent, les réunissent, les font comme revivre au temps qu'ils chérissent encore, et qu'ils appellent le bon temps.

Ce fut cet excellent remède contre les ennuis du vieil âge, que Franklin, avant d'aller mourir au sein de sa patrie, nous enseigna, un jour qu'il avoit à dîner des convives à cheveux blancs. Attendri par l'idée d'une absence éternelle, il se recommandoit à la mémoire de ses amis, et le verre à la main, il leur disoit adieu.

Ah! que ne nous est-il possible, lui dit l'un d'eux, de vous accompagner, et d'aller achever de vivre dans un pays où la vieillesse est honorée! Où ne l'est-elle pas, reprit Franklin, lorsqu'elle sait être elle-même ce que la nature veut qu'elle soit, paisible, douce, modérée, indulgente et sur-tout précédée d'une vie honnête et louable?

Hélas! lui dit Closiere, (celui qui avoit parlé) vous voyez des vieillards qui n'ont ni la tristesse, ni l'humeur épineuse qu'on attribue à leur âge; et dont la vie utilement et innocemment occupée, a mérité l'estime de leur postérité; leur récompense n'en est pas moins l'abandon et la solitude. Le temps n'est plus où en France, comme en Pensylvanie, on vieillissoit environné et révéré de sa famille; dans ce temps-là le bisayeul voyoit ses enfans, leurs enfans et les enfans de leurs enfans tous assis à la même table, et autour du même foyer. Ces fêtes de Noël où nous allons entrer, celles de Pâques, les jours gras, ces beaux jours des Rois et de la St. Martin, et nos fêtes à nous, Ayeux, Pères et Mères, étoient d'heureuses solemnités, où la piété filiale éclatoit au sein de la joie. Comme on s'aimoit alors! comme on étoit content, comme on

étoit ravi de se trouver ensemble tous animés du même sang, tous unis des mêmes liens ! et si quelque froideur ou quelque inimitié s'étoit glissée dans la famille, comme elle cédoit ces jours-là, aux sentimens de la nature, et comme elle se dissipoit !

Toutes ces fêtes sont abolies, tous ces nœuds sont presque rompus ; et d'une année à l'autre, les dissentions domestiques s'enveniment en vieillissant : plus de cordialité entre parens : les frères mêmes et les sœurs se haïssent. Les pères et les mères sont délaissés par leurs enfans. Ainsi parloit le bonhomme Closière ; et ses amis Norival, Tomeri, S. Philippe et Lormeuil se plaignoient comme lui de ce délaissement.

Mes amis, leur dit Benjamin, ne vous faites pas un malheur des vices qu'une société mélangée et multipliée contracte inévitablement en se corrompant elle-même ; et pardon-

nez au nouvel âge ce qui n'a pas été sans exemple dans l'ancien temps.

Sans doute il seroit doux pour les vieillards de présider comme à Lacédémone, ou comme dans la République imaginaire de Platon, aux exercices de la jeunesse, à ses danses, à ses festins : il seroit encore plus utile à la jeunesse d'être admise aux entretiens des bons vieillards, comme dans les anciens banquets ; elle y prendroit exemple de cordialité, de franchise ; elle y prendroit leçon de prudence et d'honnêteté.

Cependant il faut convenir que la jeunesse a des intérêts et des affaires qui ne sont plus les nôtres ; et dans un monde où le plaisir a pris tant de vogue et tant de faveur, il n'est pas étonnant que la jeune volée se détache de nous à qui le même attrait ne donne pas le même essor.

Ah ! dit Norival, je crois voir dans le relâchement des liens natu-

rels et des affections domestiques, une cause plus éloignée : pères et mères de famille, nous ne sommes que des images de ce père par excellence que nos enfans négligent et semblent avoir oublié. La piété filiale doit s'éteindre où s'éteint une piété plus juste et mille fois plus sainte. On se repentira d'avoir abandonné l'éternelle règle des mœurs, et l'on reconnoîtra qu'un Dieu, un culte, une morale infaillible et invariable étoient pour l'homme autant un besoin qu'un devoir.

Oui, je l'espère, dit Franklin : mais pour vous, mes amis, vous avez en vous-mêmes le moyen de vous préserver des ennuis de la solitude, et de vous rendre heureux encore. Les jeunes gens vivent ensemble ; en cela seul, imitez-les ; formez un cercle des meilleurs et des plus estimables citoyens de votre âge ; et là, les yeux tournés vers vos belles années, laissez votre pensée

sée revenir sur vos traces, et vos ames se rajeunir en respirant encore l'air de votre printems. Vous n'entendrez plus tant parler de courses de chevaux, de spectacles, de bals, de parures nouvelles; mais en revanche vous vous rappellerez des souvenirs intéressans, et le passé vous distraira du présent et de l'avenir.

Cette idée fut accueillie de la vieillesse du voisinage: la société se forma; les femmes voulurent en être; et les trois fêtes de Noël, le foyer de Closière en fut le rendez-vous. On s'assembloit à six heures du soir; on soupoit à neuf heures; dans l'intervalle on causoit gaîment: l'à-propos amenoit des contes; chacun faisoit le sien; et la place de la conteuse ou du conteur étoit le coin du feu. Saint-Philippe, vieux militaire, fut celui qui donna l'exemple.

Ce que nous a conseillé Benjamin

n'est pas nouveau pour moi, dit-il; un ami de mon père, le comte le Danois, dans ses vieux ans, menoit la vie que nous allons mener ensemble. Il n'admettoit plus à sa table que des vieillards dont il étoit lui-même le doyen. C'étoit un plaisir de lui voir savourer les douceurs de ce reste de vie : il y étoit d'autant plus sensible qu'il n'avoit pas dû s'y attendre ; et ce n'étoit que par un miracle qu'il avoit vu de si longs jours. A ce mot d'*un miracle* chacun prêta une oreille attentive ; et il commença son récit.

C'est de mon père que je tiens ce que je vais vous raconter ; c'est lui que vous allez entendre.

Ecoute, me dit-il, un jour que le Danois étoit venu le voir, écoute l'aventure de cet heureux vieillard, et tu croiras à la destinée. Nous étions tous deux du même âge, et nous faisions ensemble nos premières armes dans la campagne où

se donna la bataille de Malplaquet. En combattant l'un à côté de l'autre, je le vis tomber d'un coup de feu que je crus mortel ; et en effet, le lendemain je lus son nom dans la liste des morts. Je le pleurai ; j'étois encore peu familiarisé avec ces images terribles qu'affoiblit l'habitude dans l'ame du soldat. Le champ de Malplaquet étoit pour moi le premier spectacle des événemens de la guerre, et dans l'impression générale que me fit ce tableau, se confondit, je te l'avoue, le sentiment particulier de la perte de mon ami. Mais quand l'hiver nous donna du relâche et laissa reposer nos armes, je me souvins que non loin du village que mon régiment occupoit, le Danois avoit pris naissance. Sa mère, si elle vivoit encore, devoit être dans la douleur. Je me fis un devoir d'aller la consoler ou pleurer avec elle.

En arrivant, je vois de loin tout

le château illuminé ; j'approche ; j'entends des violons. Je crois me tromper, je demande si c'est bien là qu'habite madame le Danois. On m'assure que c'est la mère ; et on ajoute que c'est une noce qui se célèbre dans son château. J'outrageai le cœur d'une mère, en m'indignant qu'elle pût se livrer à l'allégresse d'une noce, après la mort si récente encore de son fils, de son fils unique ! Je voulus cependant m'assurer, par mes propres yeux, de ce que j'avois peine à croire. J'arrive ; on m'annonce ; j'entends une exclamation de joie éclater à mon nom ; et en entrant dans une salle où cinquante convives étoient rangés à table, je vois mon jeune ami à côté de sa mère, et auprès d'une bonne et simple villageoise. Juge quelle fut ma surprise. Dès qu'il me voit, il se lève, s'élance, se précipite dans mes bras. Il étoit pâle et foible encore, mais tout rayonnant de bonheur.

Ah! mon cher le Danois, lui dis-je, est-il bien vrai que vous vivez; et n'est-ce point une ombre que j'embrasse? Non certes, me dit-il! tout exténué que je suis, je me sens bien vivant, et nous ferons encore ensemble quelques campagnes, je l'espère. Prenez place à notre banquet. C'est Marguerite, ma sœur de lait, la fille aînée de ma nourrice, que nous venons de marier. Elle est jolie, vous la voyez auprès de son époux. Elle l'a choisi elle-même, jeune, frais et dispos comme si on l'avoit fait pour elle. Moi, qui n'ai pas encore repris la même fraîcheur de santé, vous me voyez entre mes deux mères; car n'en déplaise à celle qui m'a donné le jour, je puis dire que j'en ai deux. Tout ce cercle d'honnêtes gens sont les familles des deux époux et nos bons voisins de campagne.

Le soupé fut brillant, de cette gaîté villageoise qui n'a besoin pour

s'animer que de quelques coups de bon vin. Après le soupé, nous menâmes les époux au lit nuptial, qui dans le château même leur étoit préparé. Chacun se retira : la bonne Mathurine resta seule auprès de sa fille. La noce alla danser le reste de la nuit, dans un pavillon reculé. Alors, seuls, mon ami et moi avec sa respectable mère, nous pûmes causer à loisir; et tu dois bien penser que ma curiosité la plus impatiente, fut de savoir comment, ayant été laissé pour mort sur le champ de bataille, il en avoit été sauvé.

J'y avois passé la nuit, me dit-il, sans mouvement, sans connoissance, n'ayant plus qu'un soufle de vie; quand le matin, au point du jour arriva ma nourrice dans ces plaines de sang, où l'on étoit encore à dépouiller les morts avant de les ensévelir. Son village n'étoit qu'à quelques lieues de là; elle avoit en-

tendu parler d'une bataille où bien du monde avoit péri ; elle me savoit dans l'armée ; elle accourut, et de quelques soldats de mon régiment, elle apprit que j'étois au nombre des morts. Sa douleur fut extrême ; mais elle n'en perdit ni l'espérance, ni le courage. Elle se fit montrer l'endroit où ma troupe avoit combattu ; et là, m'ayant cherché long-temps dans un vaste amas de carnage, elle me reconnut enfin ; j'étois glacé, sans aucun sentiment et le cœur me battoit à peine. Elle crut cependant le sentir tant soit peu remuer sous sa main ; et ayant approché ses lèvres de ma bouche, un foible souffle l'assura qu'en moi tout n'étoit pas éteint. Alors détachant de son cou une croix d'or qui étoit un présent de ma mère, elle l'offrit à deux valets d'armée, avec promesse d'un plus grand prix de leurs secours, s'ils l'aidoient à me transporter bien doucement dans sa demeure. Ce fut

là que le soir du même jour, ouvrant les yeux, je trouvai celle dont j'avois sucé le lait, suçant elle-même le sang qui s'étoit figé dans mon sein. Je ne puis t'exprimer l'impression de tendresse que fit sur moi l'amour de cette bonne femme. Ah ! dit madame le Danois à son fils, elle est plus ta mère que moi. Non, non, s'écria-t-il, jamais rien dans mon cœur n'égalera celle dont j'ai reçu la vie : Mathurine n'a fait que me la conserver.

La balle dont j'avois été percé, étoit sortie, poursuivit-il ; aucune partie noble n'en étoit offensée : le chirurgien qu'on appela me donna tous ses soins ; et ceux de ma nourrice et de sa fille ont achevé de me guérir. C'est aujourd'hui le jour de ma reconnoissance ; la noce en est la fête ; et avant que de m'exposer à de nouveaux périls, j'ai voulu m'acquitter envers ces bonnes gens. Me voilà libre, et dès que ma con-

valescence sera un peu plus avancée, je vais rejoindre les drapeaux. Comment, lui demandai-je, n'y a-t-on pas d'abord appris votre aventure ? On doit l'y savoir, me dit-il : j'ai écrit dès que je l'ai pu ; mais le soin de ma vie occupoit trop ma mère, elle n'a songé qu'à cela ; et si j'avois voulu l'en croire..... Ah ! dit-elle en l'interrompant, ne révélez pas ma foiblesse. Je n'ai que vous ; le Ciel a bien voulu vous rendre à moi ; ne me demandez pas plus de courage que je n'en puis avoir, et disposez sans moi d'une vie qui m'est bien chère, mais qui n'est plus à moi, puisque c'est l'étrangère qui l'a conservée..... O douce et tendre jalousie ! Ses larmes à ces mots recommencèrent à couler. Nous voulûmes, son fils et moi, lui persuader qu'elle ne devoit pas être jalouse de Mathurine.

Ah ! Monsieur, me dit-elle, il est

cruel pour une mère de se voir dérober ses devoirs et ses droits.

Pourquoi n'est-ce pas moi qui ai donné mon lait à mon fils ? Pourquoi n'est-ce pas moi qui ai sucé le sang de sa plaie, qui l'ai cherché sur le champ de bataille, et qui l'en ai retiré mourant ? Ni la foiblesse de ma santé ne m'a permis de le nourrir, ni mon éloignement ne m'a permis de lui sauver la vie. Mais c'est de ce double malheur que je ne me consolerai jamais.

Ce regret, lui dis-je, est lui seul une expression plus vive de la tendresse maternelle que tout ce que vous enviez. Une autre qu'une mère peut avoir fait ce qu'a fait la nourrice ; mais une mère seule peut s'affliger ainsi qu'une autre l'ait fait à sa place. Jouissez donc sans amertume de tout l'amour d'un fils que je vois si touché, si pénétré de votre amour. Le Ciel vous doit, pour ré-

compense, de vous conserver l'un à l'autre ; et des dangers que lui et moi nous avons à courir encore, j'espère que vous n'aurez plus à recueillir que de la gloire, et la consolante douceur de le voir vieillir près de vous. Ma prédiction s'est accomplie, me dit mon père ; le Danois élevé en grade, et honoré dans son état, après avoir rendu sa mère heureuse jusqu'au dernier soupir, jouit encore d'une verte et saine vieillesse ; et demain nous dînons ensemble avec des camarades tous aussi vieux que lui et moi.

Ce récit donna lieu à des réflexions. Je vous avoue, dit Madame d'Orboise, qu'à la place de cette bonne mère, j'aurois eu les mêmes regrets, et vraisemblablement la même jalousie ; mais je m'en serois soulagée en comblant de bien la nourrice, et en faisant faire à sa fille un mariage avantageux. Avantageux ? Comment, reprit Madame

d'Ervilli. Marguerite, vous a-t-on dit, avoit elle-même choisi le beau jeune homme qu'elle épousoit. Si elle l'aimoit, si elle en étoit aimée, que lui auriez-vous offert de plus desirable pour elle ? Non, pour tout l'or du monde, elle n'eût pas voulu, je gage, d'autre mari que son amant. Pour moi, quand j'épousai ce jeune d'Ervilli, avec qui j'ai été cinquante-cinq ans si heureuse, et qu'une mort prématurée m'a ravi avant l'âge de soixante-quinze ans, je me souviens très-bien que si l'on m'eût proposé un Prince, je ne l'aurois pas préféré. Mais revenons à Marguerite, et supposons que la vanité, que la richesse l'eût tentée, n'eût-ce pas été mal récompenser la mère que de séduire ainsi la fille ? Qu'auriez-vous fait, en déplaçant une bonne et simple villageoise, que de gâter un charmant naturel ? Il est doux, vraiment, il est beau d'exercer la reconnoissance ; mais

ce n'est ni pour son plaisir, ni même pour sa propre gloire qu'il faut être reconnoissant ; et c'est au vrai bonheur de ceux qu'on récompense qu'il faut savoir accommoder et approprier ses bienfaits. Quant à la jalousie dont je sens qu'une mère peut être susceptible, c'est dans Madame le Danois la plus aimable des foiblesses ; mais c'en est une ; et toute naturelle et intéressante qu'elle est, je ne la crois pas raisonnable. Une mère ne doit céder volontairement à personne le droit de faire à ses enfans le bien qui dépend d'elle, et qu'elle peut se réserver : c'est la prérogative de l'amour maternel. Mais au-delà de son pouvoir, si quelqu'un fait pour eux ce qu'elle eut voulu faire, est-ce d'un œil d'envie qu'elle doit regarder le bienfaiteur de ses enfans ? L'amour filial n'est pas un sentiment qui s'aliène, ni que tel autre sentiment affoiblisse. J'ai vu des mères envieuses de l'a-

mour que leur fille avoit pour son époux : ce n'est plus là de la tendresse maternelle, c'est de l'amour-propre exalté. Je pense comme vous, dit le vieux Tomeri. La nature en nous accordant un cœur sensible, y ménage à chacune de nos affections, un aliment qui lui est propre. Ce sont des plantes qui, sans se nuire, croissent dans le même jardin ; et qu'on en ôte seulement les vices et les passions, plantes sauvages et voraces, tout ce qu'il y a de bon sympathise et prospère ensemble. Les vertus sont amies et ne sont point rivales. La bonté naturelle est une source inépuisable comme celle de la lumière, qui sans s'affoiblir se répand.

Cette opinion fut débattue. L'ame, disoient les uns, n'a qu'une dose de sensibilité : réunie, elle en est plus vive ; divisée, elle est plus foible ; dissipée, elle s'évapore ; et bien souvent un seul objet l'absorbe tel-

lement qu'il n'en reste plus rien pour ce qui n'est pas de lui. Plus l'organe du sentiment est vif et délicat pour un objet, disoient les autres, plus on est sûr qu'il le sera de même pour tous les objets analogues à cet organe de la bonté. La piété filiale, l'amitié, l'amour même, s'il n'est que doux et tendre, ne se disputent rien. Ils n'usurpent rien l'un sur l'autre ; et au lieu d'affoiblir la sensibilité en la divisant, ils l'exercent et tour-à-tour se la renvoient plus active et plus susceptible de nouvelles émotions. J'aimois bien, disoit Norival, à trouver mon ami, attendri par sa mère, enchanté de sa femme, content d'un autre ami ; il m'en aimoit moi-même davantage ; et je jouissois de l'état d'attendrissement et de joie, où tout ce bonheur l'avoit mis.

Cet entretien se prolongea jusqu'au soupé, sans que l'on fût d'accord. Mais avant de se mettre à table, on

convint une fois pour toutes, qu'on n'en seroit pas moins de bonne intelligence, en différant d'opinion.

L'aventure du comte le Danois, dit Closière, après le soupé, m'en rappelle une assez semblable, et qui fit la fortune d'un bon Flamand, avec qui mon père étoit en relation de commerce et en liaison d'amitié.

Ce négociant de Courtrai, Simon Bakler, avoit un fils d'une figure aimable, et d'un excellent naturel : c'étoit son unique espérance. Mais dès l'âge de dix-huit ans, ce jeune homme, d'ailleurs si heureusement né, se dégoûtant de son état, s'étoit pris d'une passion irrésistible pour le métier des armes. Son père, autant qu'il étoit possible, différoit de céder à cette fougue de jeunesse, lorsque la guerre vint lui fournir d'éloquentes leçons à donner à son fils. La dernière fut celle du champ de Fontenoi ; le lendemain de la bataille, il l'y mena, le lui

fit parcourir, dans un long et morne silence : et après l'avoir ainsi livré à ses réflexions : Fabrice, lui dit-il, en s'arrêtant sur le bord d'un ravin comblé de morts, j'honore autant que toi l'homme libre qui se dévoue au service de sa patrie : ceux que tu vois ont eu ce généreux courage, que leur ame repose en paix ; et que jamais leur pays ne les nomme qu'avec un sentiment d'estime et de reconnoissance. Mais toi, que le ciel m'a donné pour unique soulagement à mes travaux et à mes peines, et pour soutien dans mes vieux ans, es-tu libre, dis-moi, de délaisser ton père ? Et dans la querelle des rois, toi, mon fils, à qui ta naissance ni ta condition n'impose l'obligation de t'y engager, peux-tu par inclination, par goût, vouloir être du nombre, ou de ceux que tu vois couchés sur la poussière, ou de ceux qui les ont percés de coups mortels, et se sont baignés dans leur sang !

Comme le père disoit ces mots, ils apperçurent, parmi les morts qu'on avoit dépouillés, un beau jeune homme qui soulevoit sa tête, et qui, appuyé sur l'une de ses mains, regardoit çà et là, s'il n'y auroit pas quelqu'un qui pût le secourir. Un boulet de canon lui avoit emporté une jambe et fracassé l'os de la cuisse; l'excès de la douleur et le sang qu'il avoit perdu, lui avoit ôté l'usage de ses sens; la fièvre le lui avoit rendu. Ils vont à lui. C'étoit un jeune Anglois, appellé Henri Adelton. L'aridité de son haleine et de sa langue ne lui permit d'abord d'exprimer que par signes qu'il étoit dévoré d'une soif ardente, et que pour tout soulagement il demandoit à l'étancher. Le jeune Flamand l'entendit : il courut vîte à un ruisseau voisin; et son chapeau lui tenant lieu de vase, il apporta de l'eau, que l'Anglois but avidement.

Alors le regardant avec des yeux attendris de reconnoissance, il leur montra du doigt le ciel, comme celui qui devoit les récompenser, mit la main sur son cœur, la porta sur ses lèvres, et leur disant adieu d'un air doux et sensible, se laissa retomber, comme n'ayant plus qu'à mourir.

Vous pensez bien que mes deux Flamands n'abandonnèrent pas ce malheureux jeune homme. Bakler l'ayant fait enlever, et déposer chez lui, en prit les mêmes soins que s'il avoit été son père. Tous les secours de l'art lui furent prodigués. Il lui fallut subir une amputation cruelle ; il la soutint avec un courage et un sang froid inaltérable ; et en se voyant mutilé : Mon ami, dit-il à Fabrice, pour le coup me voila réduit au célibat et au repos. Heureusement j'ai une sœur, jeune, belle et bien faite, qui me donnera des neveux, ces neveux seront mes enfans.

Ambroisine, sœur de Henri, l'aimoit et en étoit aimée avec une extrême tendresse. Ils étoient orphelins, et sans aucun partage, ils jouissoient ensemble d'une fortune considérable : Miss Ambroisine Adelton étoit l'objet des vœux de la plus brillante jeunesse ; mais heureuse auprès de son frère, elle avoit atteint ses vingt ans, sans avoir encore pu soutenir la pensée de s'engager à vivre pour un autre que lui. Dès qu'elle apprit qu'il étoit blessé, elle partit de Londres, et vint le trouver à Courtrai. Sa douleur fut profonde en le voyant estropié ; mais il lui eût bientôt inspiré son courage. Ma sœur, lui dit-il, un grand nombre de braves gens ont péri dans la même action où je n'ai été que blessé. Rendez graces au ciel, et à ces hôtes secourables qui m'ont tiré de la foule des morts. Je vis ; il me reste des yeux pour vous revoir ; des mains pour essuyer vos larmes, un cœur

pour vous aimer ; c'en est assez. Quand j'aurois tout perdu avec la vie, ce n'eût été que l'accomplissement de l'offrande et du sacrifice que j'avois fait à ma patrie : je n'en avois rien réservé.

Dès-lors cette noble constance qui soutient sans affliction le malheur attaché aux actions louables, passa de l'ame de Henri dans celle de sa sœur. Elle ne s'éloignoit du chevet de son lit qu'autant que l'exigeoit absolument la bienséance ; et Fabrice, de son côté, assidu auprès du malade, ne cessoit de lui rendre les soins les plus touchans : si bien que le frère et la sœur, dans leurs confidences les plus intimes, n'eurent bientôt plus de secrets pour lui.

Henri avoit conçu à Londres pour la comtesse d'Elve, jeune veuve charmante, une inclination qu'il croyoit malheureuse : non que la comtesse opposât aux vœux de son amour une froideur désespérante ;

mais quoiqu'elle en parut flattée, elle s'y montroit peu sensible ; ce qu'elle aimoit le mieux au monde, disoit-elle, c'étoit sa chère liberté. Eh bien, ma sœur ? dit-il un jour devant Fabrice, mes amours, les voilà dans un piteux état ! et si avant mon accident, j'ai trouvé tant de résistance dans le cœur de la jeune veuve, combien, lorsqu'elle va me voir avec une jambe de moins, ne sera-t-elle pas plus inflexible encore ? Ah ! si elle avoit, dit Ambroisine, une étincelle de mon ame !... Non, dit-il, ce n'est plus à moi de songer à l'amour, ni de prétendre au mariage ; et c'est à vous, ma sœur, de m'en dédommager. Ce bon lord Alfred Orombel, a pour vous la plus sincère affection : je lui ai donné quelque espérance ; il est jeune, il n'a pas encore l'air, le ton, le langage de la galanterie ; il ne songe pas même à s'en donner les agrémens. Mais si

ce n'est pas un amant des plus aimables ; ce sera, je l'espère, un des plus excellens maris. Ne parlons pas de moi, dit Ambroisine en souriant, et laissons-là vos résolutions de malade : on est trop sage, et trop froidement raisonnable, lorsqu'on a perdu tout son sang.

Cet entretien fut interrompu par l'arrivée d'une lettre de Londres. Elle étoit de la belle veuve, de la comtesse d'Elve, à sir Henri Adelton. « Mon cher chevalier, lui disoit-elle, c'est vous, jusqu'ici, que l'amour a voulu éprouver ; maintenant c'est moi qu'il éprouve. Avant votre malheur, vous demand'ez ma main ; après votre malheur, c'est moi qui demande la vôtre. Si vous m'aimez, comme je le crois, ce sera pour vous une consolation. Je vous ai résisté ; mais ne m'imitez pas : je ne veux point de résistance ; et de quelque délicatesse que fût assaisonné un refus, il m'offense-

roit. Je vous veux pour époux tel que vous êtes, entendez-vous ? Point de réplique. Obéissez ; et prenez bien soin d'une vie qui, dès ce moment, m'appartient ».

Cécile AIGLAND, *comtesse d'*ELVE.

Ah ! mon frère, l'aimable lettre, s'écria Ambroisine : en vérité, quand je l'aurois dictée, elle n'auroit pas été mieux. Sir Henri la baisa avec le plus tendre respect, et répondit en peu de mots (car il étoit bien foible encore), qu'il n'auroit jamais cru qu'un boulet de canon lui feroit tant de bien en lui cassant la cuisse : et qu'avec sa jambe de bois et son allure de héros invalide, s'il pouvoit se flatter de ne pas lui déplaire, il lui seroit plus que jamais dévoué, fidèle et soumis.

Fabrice, confident du frère et de la sœur, ne cessoit d'admirer la candeur, la noblesse, la bonté de leur caractère. Insensiblement et bientôt

il

il conçut pour la jeune Angloise, non pas ce qu'on appelle aujourd'hui de l'amour, espèce de goût si frivole, et dont le langage est si vain, si léger et si téméraire; mais ce sentiment vrai, profond, respectueux, dont l'expression la plus vive est l'embarras et le silence: car c'étoit ainsi qu'autrefois s'exprimoit un amour naissant. Oh! mon Dieu, oui, dirent les femmes qui écoutoient ce récit: les yeux à peine osoient parler, et tout au plus quelques regards, quelques soupirs échappés çà et là, disoient ce qu'on étoit bien aise de savoir; mais ce qu'on eût rougit d'entendre. Aussi, reprit Closière, dans le cœur du jeune Flamand, sa passion se tenoit-elle bien modestement renfermée. Parmi les soins affectueux qu'il s'empressoit de rendre au frère, se mêloient seulement, de l'air le plus timide, les attentions qu'il devoit à la sœur, sans lui témoigner rien

de plus. Mais ne devinoit-elle rien de ce que lui dissimuloit cette humble et tendre modestie ? C'est de quoi je ne réponds pas. Ni moi non plus, dit Madame de Balme. Et moi je gagerois, dit Madame d'Elmont, qu'elle en soupçonnoit quelque chose : l'amour qui se cache le plus, n'est pas toujours celui qui se cache le mieux.

La guérison de sir Henri fut longue, continua Closière ; et durant ce temps-là, l'économe Bakler fut magnifique dans sa dépense. Cependant le frère et la sœur, en s'en allant, n'osèrent lui parler que de leurs obligations, et du ressentiment qu'ils en avoient dans l'ame : ils auroient rougi de toucher à l'article des frais qu'il avoit faits pour eux. Mais à peine arrivé à Londres, le premier mouvement de sir Henri fut d'acquitter au moins cette dette légère. Il écrivit donc à Bakler ; et aux plus vives assurances d'une ami-

tié inaltérable, d'une reconnoissance éternelle, il joignit humblement une lettre-de-change de mille livres sterling.

Bakler en la voyant fronça le sourcil, et rougit. Fabrice, dit-il à son fils, cet Anglois ne nous connoît pas. Il répondit à la lettre amicale et tendre de sir Henri, avec sa cordialité flamande; mais sans lui dire un mot de la lettre-de-change, il la lui renvoya.

Cette noble délicatesse humilia le jeune Anglois : il sentit qu'il l'avoit blessée; et pour faire à son hôte un de ces présens qu'un ami reçoit sans façon d'un ami, il composa le sien de ce qu'on n'a pas même au prix de l'or, du plus précieux thé de la Chine, du café d'Arabie le plus pur et le plus exquis; de vins de liqueur les plus rares.

Son présent ne fût pas rigoureusement rebuté; mais en retour, lui-même il reçut, pour sa sœur, les

plus riches tissus de la Perse et de l'Inde ; et comme il se plaignoit que c'étoit affliger et gêner sa reconnoissance : ne vous en plaignez qu'à vous-même, lui répondit Lakler ; à vous qui prétendez mettre un prix à des choses qui n'en ont point, aux devoirs de l'humanité. Laissez à ces devoirs leur saint et sacré caractère : les payer c'est les avilir. Si vous voulez m'humilier, et déshonorer votre asyle, vous le pouvez à peu de frais ; et nous aurons bientôt réglé le mémoire de vos dépenses. Mais si en ligne de compte vous mettiez votre vie, et le bonheur que nous avons eu, mon fils et moi, de vous la conserver, j'ose vous dire, sir Henri, que vous resteriez insolvable. Sachez-nous gré tant qu'il vous plaira d'une action pourtant si simple, si naturelle et si commune ; mais plus de présens, je vous prie : vous me ruineriez en échange. Dans mon pays je passe

pour avare ; mais ce bien que j'épargne tous les jours de ma vie, je saurai, s'il le faut, le prodiguer tout en un jour.

Quoi ! dit le jeune Anglois en recevant sa lettre, cet homme qui ne nous doit rien, veut traiter d'égal à égal avec nous qui lui devons tout ! Je crois connoître, dit Ambroisine, un présent à lui faire qui seroit accepté, sans lui rien coûter de retour. — Ah ! combien vous me soulagez ! Parlez, ma sœur, et dites-moi ce que nous pourrions lui offrir. Ma main pour son fils, lui dit-elle. Oui, de tout mon cœur, votre main, si vous y consentez, et avec votre main la moitié de notre fortune. Mais ce jeune Lord qui vous aime, et dont j'ai flatté l'espérance.... Je me charge, dit Ambroisine, de nous dégager d'avec lui.

Lord Alfred Orombel étoit sorti des écoles d'Oxfort avec deux qua-

lités bien estimables dans un jeune homme, un cœur droit et bel esprit sage. Pour lui le vrai, l'honnête et le juste étoient tout : l'utile n'étoit rien. Il ne se piquoit que de deux choses, de raison et de loyauté ; mais sur ces deux articles il ne le cédoit à personne. Son goût pour la logique et la métaphysique en avoit fait un homme abstrait, tout en définitions, en maximes, en règles : chez lui le sens moral dominoit tous les autres sens.

Depuis le retour de sir Henri et de sa sœur, il avoit redoublé de soins et d'assiduités près de l'un et de l'autre. Ce jour-là même il vint les voir ; et Ambroisine se trouvant un moment seule et tête à tête avec lui : nous sommes bien reconnoissans, Milord, lui dit-elle, mon frère et moi, de l'intérêt aimable que vous voulez bien prendre à nous ! Vraiment, répondit-il, je m'intéresse à ce que j'aime : y a-t-il rien de plus

naturel ? Et pourquoi l'un et l'autre en seriez-vous reconnoissans ? Me les suis-je donnés ces sentimens si justes, et dont vous êtes tous deux si dignes ? L'amour et l'amitié sont des biens que l'on nous procure : c'est à celui qui les reçoit de remercier ceux qui les lui font connoître : et avec vous il est si facile de s'y livrer et si doux d'en jouir, qu'il faudroit être, en vérité, bien vain pour vouloir s'en faire un mérite ! J'aime Henri, parce qu'il est tel que je desirois un ami. J'aime Ambroisine, parce qu'elle est telle que je desire une compagne : voilà, je crois, tout le mystère de l'amour et de l'amitié.

Je vois, lui dit-elle, Milord, que dans vos sentimens, vous ne mettez ni ostentation ni jactance. Oh ! non, dit-il, je tâche d'exprimer au plus juste ce que je sens. La mauvaise foi, le mensonge me sont antipathiques ; je hais la charlatannerie

en toutes choses; mais je la hais sur-tout en fait de sentimens; et je méprise mille fois moins le fripon qui, pour me tromper, fait piafer un mauvais cheval, et sait m'en dérober les vices, que celui qui dans le commerce de l'amitié ou de l'amour exagère ses affections, et déguise ou farde son ame.

Vous ne croyez donc pas, Milord, à ces amours extrêmes, insensés, éperdus, qui ne respectent rien, et qui veulent que tout leur cède? — J'y crois comme au délire, et comme au transports de la fièvre, mais je crois cette maladie beaucoup plus rare qu'on ne pense; et bientôt elle cesseroit si on la traitoit froidement. J'ai vu jouer la frénésie par des gens qui ne laissoient pas d'être sains d'esprit et de sens. L'amour, dans son état naturel et durable, n'a point ces violens accès: c'est tout simplement, belle Miss, une prédilection de l'amour de soi-même, pour un

objet unique, et que nous croyons seul capable de nous rendre heureux.

Soit donc que dans cette croyance il entre plus ou moins d'illusion ou de réalité ; soit que dans le desir qu'elle fait naître et qu'elle anime chacun selon son nature, soit plus vif ou plus modéré, la vérité constante est que, même en amour, c'est premièrement soi qu'on aime. Par exemple, moi qui vous parle, pourquoi préférai-je Ambroisine à tout ce que je vois de plus aimable au monde ? Je me le demande souvent, et voici quelle est ma réponse : parce que mon esprit s'allie avec le sien ; parce que mon ame s'accorde et se complaît avec la sienne ; parce que le son de sa voix est pour mon oreille le plus doux des sons ; parce que son regard a pour mes yeux un charme que nul autre n'aura jamais. Ainsi la nature a pris soin de réunir en vous, et comme exprès pour

moi, tous les élémens du bonheur; et voilà pourquoi je vous aime.

- Ce langage étoit bien flatteur, ajouta le bon homme; cependant Ambroisine en étoit peu touchée. Et je sais bien pourquoi, dit Madame de Claire: Le Lord Orombel raisonnoit, analysoit l'amour; et l'amour ne veut pas, autant qu'il m'en souvient, qu'on l'analyse et le raisonne. Nous ne voulons savoir ni pourquoi l'on nous aime, ni combien l'on nous aime: nous voulons que ce soit sans bornes, sans mesure, autant qu'il est possible et encore au-delà, dans le vague et dans l'infini. Le vrai langage de l'amour est celui qui vous en laisse imaginer tout ce que nous voulons; et le silence d'un amant qui n'ose ou ne peut exprimer tout ce qu'il a dans l'ame, est plus touchant pour nous que toute l'éloquence de celui qui nous amplifie et nous définit sa passion. Aussi, reprit Closière, Miss Adelton ne son-

gnait-elle qu'au moyen d'échapper au raisonnable et sincère Orombel.

Vous m'apprenez, lui dit-elle, un secret que bien des hommes dissimulent. Ainsi, toutes les fois qu'à l'amour de soi-même s'oppose un sentiment plus généreux, plus juste, un intérêt plus noble, moins personnel et plus sacré, celui-là doit lui être immolé, n'est-ce pas? — Oui, sans doute! — Et que devient alors celui qui sacrifie l'espérance de son bonheur? — Il jouit de son sacrifice, se console avec sa vertu, tâche de se faire un bonheur de son devoir; et s'il n'y trouve pas ce bonheur, il s'en passe. — Vous me parlez, Milord, en homme bien sûr de lui-même! Mais donneriez-vous ce conseil à un cœur aussi foible que l'est communément celui des femmes de mon âge! Moi, par exemple, qui graces au Ciel, ne connoît point encore l'amour, supposons qu'à la haute estime que j'ai

pour vous, et que vous méritez si bien, se mêlât ce vif intérêt personnel dont vous me parlez, cette espérance et ce desir d'attacher mon bonheur au vôtre, et que l'on vînt me dire : il y a dans le monde un jeune homme estimable, plein de vertus; qui n'est pas le lord Orombel, et qui par ses bienfaits a les droits les plus saints à vos sentimens les plus tendres; engagée envers lui par la reconnoissance, n'ayant en mon pouvoir qu'un seul moyen de m'acquitter, celui de lui offrir ma ma main et de lui consacrer ma vie; le devrois-je ? Le pensez-vous ? Mais, dit-il, c'est selon la nature de ses bienfaits et de vos obligations. Eh bien, s'il m'avoit conservé ce que j'ai de plus cher au monde ? s'il avoit fait pour moi plus que de me sauver la vie ? s'il l'avoit sauvée à mon frère ? — Ah ! dit le jeune Anglois, je n'hésiterois pas à vous conseiller d'être à lui. — Telle est,

Milord, telle est réellement la situation où je me trouve. Je suivrai donc votre conseil, auquel je me suis attendue ; car je connoissois votre cœur, même avant que de l'éprouver. Mais je ne dois ni ne veux vous cacher que nul autre qu'un tel rival n'eût obtenu sur vous la préférence, et qu'après mon frère, et celui qui a sauvé la vie à mon frère, aucun homme jamais ne me sera plus cher que vous.

Alors elle lui apprit ce que je viens de vous raconter. Oui, sans difficulté, dit l'honnête Orombel, toute préférence lui est due. Et qu'en dit votre frère ? — Il s'en rapporte à vous, Milord. — Venez donc, que je le décide, et que je lui dise moi-même qu'il n'y a point à balancer. Vraiment, disoit-il en lui-même en allant trouver sir Henri, c'est une bonne chose que d'être heureux ; mais c'en est une meilleure encore que d'être juste et

honnête homme, et point de bonheur sans cela.

Cependant le jeune Baker, depuis le départ d'Ambroisine, étoit tombé dans la mélancolie. Ah ! que ne m'avez-vous laissé, disoit-il à son père, chercher dans les combats une mort honorable et prompte ! Cela valoit mieux que la vie obscure et languissante où me réduit mon père, un amour insensé, un amour sans espoir ! Je l'ai vue, et pouvois-je la voir sans l'adorer, cette trop aimable Ambroisine ? Non ce n'est pas pour moi que le ciel l'a formée. Un jeune lord va l'épouser. Qu'elle soit heureuse avec lui, j'y consens ; et s'il le falloit, je donnerois ma vie pour lui assurer un destin digne d'elle ; mais je ne cesserai d'envier le bonheur de celui qui fera le sien. Comme en disant ces mots le jeune homme fondoit en larmes dans les bras de son père, on annonce un courrier de la part

de Henri, et ce comte remet à Bakler une lettre. Elle étoit conçue en ces termes :

» Nous, mes amis, vous avez beau dire, je ne veux point mourir insolvable envers vous. Vous refusez tout de ma main, jusqu'aux moindres bagatelles, voyons si vous refuserez ce qui me reste à vous offrir ». Oui, certes, dit Bakler, en interrompant sa lecture, je le refuserai : lorsque j'ai fait du bien, j'en suis payé d'avance ; je ne reçois rien pour cela. N'est-il pas vrai, Fabrice ? — Oui ; refusez, mon père : l'amitié ne se paye que par de l'amitié. Bakler continua de lire : » J'ai sur le bord de la Tamise, et à quelque milles de Londres, une maison de campagne assez belle, avec un domaine voisin, dont la culture peut amuser la vieillesse d'un homme sage, permettez qu'elle soit à vous. — « Je n'en veux point. — Oh, non, mon père ! N'allons jamais dans le pays de ce Lord Orombel. C'est à

lui d'habiter cette maison riante qui ne doit voir que des heureux. — Achevons, dit le père, ceci me semble intéressant. « C'est-là, si vous y consentez, et si Fabrice y consent lui-même, que j'aurai la satisfaction et le bonheur inexprimable d'unir votre fils et ma sœur ! — Que dites-vous, mon père ? Votre fils et sa sœur ! — Oui, ce sont ses mots : Lis toi-même. Fabrice lut, et il fut saisi d'un tremblement et d'un transport de joie que je vous laisse imaginer.

Ils partirent pour Londres, où ils furent reçus avec une cordialité noble et franche comme la leur ; et de Londres on se rendit à cette maison de plaisance, où furent célébrés le même jour le mariage de sir Henri avec Cécile Aigland, veuve du Comte d'Elve, et celui du jeune Bakler avec Ambroisine Adelton.

Aucun de vous ne doute que l'ardeur de Fabrice, pour la profession des armes, ne fût déjà fort ralentie.

Le charme et le bonheur d'une union paisible acheva de l'éteindre ; et à mesure que les liens du sang vinrent s'entrelacer avec ceux de l'amour, il se sentit attaché à la vie par des nœuds plus forts et plus doux. Pour le jeune Orombel, dès que son caractère fut connu ; il trouva sans peine une femme aimable et sensible, qu'il aima raisonnablement, et qui n'en fut que plus solidement heureuse.

Le lendemain, lorsque le cercle des vieillards fut formé, Madame d'Elmont prit la parole, et en s'adressant à Closière, j'ai rêvé, lui dit-elle, à la bonne fortune de vos Flamands ; savez-vous que je n'aime pas cette résistance invincible à recevoir du jeune Anglois un tribut de reconnoissance ? Car enfin, s'il n'avoit pas eu la main de sa sœur Ambroisine à leur offrir, il leur eût donc été redevable de la vie, toute la vie, sans pouvoir soulager son

cœur du poids de cette dette immense. Du poids ! Madame ; et pourquoi voulez-vous que c'en soit un pour un cœur aimant et sensible ? Le ressentiment des bienfaits est pénible pour les ingrats ; mais il s'agit ici du plus reconnoissant des hommes. — C'est pour cela, Monsieur, qu'il devoit lui être dur de ne pouvoir pas s'acquitter. — Eh ! Madame, quel eût été le monceau d'or ou de diamants que sir Henri eût pu mettre en balance avec l'obligation qu'il avoit aux Baklers ? Il n'y a que la tendre amitié, que la reconnoissance pure, qui soit d'un prix à compenser la valeur d'un si grand bienfait ; et sans cela, ni la main d'Ambroisine, ni sa fortune, ni celle de Henri, n'auroit pu l'acquitter. Je suppose, au contraire, que n'ayant rien au monde à donner à son bienfaiteur, ni aucun service à lui rendre, il l'eût aimé, il l'eût béni, il l'eût recommandé au

vie, comme il faisoit sur le champ de bataille ; c'eût été là, Madame, lui payer son bienfait, et Bakler pensoit dignement de n'en pas vouloir davantage.

Mais, mon voisin, lui dit Madame d'Ervilli, avec ces vœux stériles et ces sentimens purs, ne mettez-vous pas les ingrats bien à leur aise ? Oh point du tout, Madame ; car je laisse aux bienfaits tous leurs droits au retour des bons offices mutuels. Mais à des bienfaits impayables j'attache envers les hommes, comme envers Dieu lui-même, un genre d'obligation que le cœur seul peut acquitter, et qui l'enveloppe et l'enchaîne des nœuds indissolubles de la reconnoissance. Or, c'est-là sur-tout ce qui gêne la misérable vanité et le triste orgueil des ingrats : Le poids qui leur presse le cœur, c'est cette obligation de chérir, d'honorer, de voir toute leur vie d'un œil reconnoissant l'homme qui leur a

fait un bien qu'ils ne peuvent lui rendre. Tant qu'ils se sentent redevables, ils sont mal à leur aise avec lui, devant lui; ils s'indignent de tant devoir à leur égal; ils le demandent de quel droit il a sur eux cet avantage. C'est peu d'atténuer son bienfait, ils le dénaturent pour le rendre méconnoissable. Impatiens de lui trouver des torts, ils lui en supposent s'il n'en a point; et s'ils ne peuvent l'oublier, ils finissent par le haïr. — Ah! de quel vice monstrueux nous parlez-vous? — D'un vice aujourd'hui plus commun qu'il ne le fut jamais; mais qui dans tous les tems ne fut que trop dans la nature. Ecoutez les aveux que nous fait Montaigne lui-même, d'ailleurs homme honnête et loyal. *Je me connois bien*, nous dit-il, *mais il m'est mal aisé d'imaginer nulle si pure libéralité de personne envers moi, nulle hospitalité si franche et gratuite, qui me semblât disgraciée,*

tyrannique et teinte de reproche, si la nécessité m'y avoit enchevêtré. Elle se paie à l'aventure quelquefois, dit-il ailleurs en parlant de l'obligation d'un bienfait; *mais elle ne se dissout jamais: cruel garottage, à qui aime d'affranchir les coudées de sa liberté!* Tel est le supplice de ceux qui ayant sans cesse besoin d'autrui, voudroient cependant ne tenir à autrui par aucun lien.

Et quel est, reprit Norival, l'homme assez insensé pour se flatter de passer sa vie sans avoir besoin de personne? J'en connois un, dit Madame de Balme; et je vais vous conter comment il fut puni de son orgueil.

M. Lermand, mon voisin de campagne, avoit laissé deux fils, et à chacun des deux un héritage en fonds de terre attenant l'un à l'autre; mais à l'aîné de plus grands biens. Cet aîné, vain de son opulence, disoit à qui vouloit l'entendre, qu'il

étoit en état de se passer de tout le monde, que tout ce qu'il avoit, il le tenoit de sa naissance; et qu'il trouvoit dans sa fortune de quoi ne jamais rien devoir. Il payoit rigoureusement les services qu'on lui rendoit; mais avec lui la bienveillance, la bonne volonté, le zèle étoient perdus : il réduisoit tout en salaire. On l'appeloit Lermand-le-Fier. Son frère Eugène, moins riche et plus modeste, avoit sans cesse dans la bouche la fable *de la colombe et de la fourmi*. Il prenoit un plaisir sensible à se voir servi de bon cœur. Je ne suis pas glorieux, disoit-il, du peu de bien que je fais aux autres; mais je suis glorieux de celui qu'on me fait : car l'homme qui m'oblige, me témoigne qu'il m'aime: et y a-t-il rien de plus honorable et de plus beau que d'être aimé ? Que dans les rigueurs de l'hiver je consente que le vieillard, la bonne mère et ses enfans se chauffent des débr

de mes bois ; qu'il y ait chez moi du bouillon et du vin pour les malades de mon village ; qu'au laboureur à qui la grêle a enlevé l'espérance de sa récolte, j'avance le grain des semailles, que j'en console un autre en lui aidant à remplacer le bœuf qu'il a perdu ; enfin qu'une partie de mon revenu se répande autour de moi : il ne m'en coûte à moi que des privations légères ; et si, moins à mon aise j'en suis plus économe, plus tempérant, moins délicat dans la recherche des voluptés, des commodités de la vie, c'est un bien que je me suis fait : il n'y a pas de quoi me vanter. Il n'en est pas de même quand je vois mes voisins garder mes bois et mes moissons comme les leurs, se disputer l'occasion de m'être utiles, et m'offrir de quitter leurs travaux pour vaquer aux miens. Alors c'est moi qui suis l'objet de la bienfaisance publique ; et loin d'en être humilié, je me complais dans

mes obligations, et je me glorifie de ma reconnoissance : c'est là la foi du cœur, c'est le devoir d'aimer celui qui nous aime et qui nous oblige ; et rien au monde n'est si doux. Enfin s'il est vrai, disoit-il, qu'on s'attache par ses bienfaits, pourquoi m'affligerois-je qu'on tienne à moi par ces liens. Une ame froide, indolente et vaine peut aimer mieux être en pleine franchise ; mais pour une ame active, sensible et bienveillante, je ne puis concevoir qu'un bienfait lui soit importun ; à moins cependant qu'il ne vienne de quelque main qui l'avilisse : encore alors, s'il est reçu, faut-il, en rougissant, l'avouer et le reconnoître, et ne pas ajouter à l'humiliation d'en être redevable, le tort plus honteux d'être ingrat.

Ainsi parloit Eugène. Son frère en l'écoutant lui trouvoit l'ame abjecte. Si ce qu'on fait pour moi m'est dû, disoit celui-ci, le service, quel qu'il

soit

soit ; ne m'oblige à rien : s'il ne m'est pas dû, je le paie et m'en voilà quitté. Aussi avoit-il des mercenaires, mais il n'avoit pas un ami.

Un jour la digue de l'un de ses étangs se rompit. Il falloit à la hâte combler la brèche ; il appela tout le village à son secours. On faisoit la moisson ; aucun des moissonneurs ne voulut quitter la faucille. Laissons, disoient-ils, son poisson s'échapper le long des prairies et suivre le courant de l'eau ; la pêche en vaudra mieux pour nous que le salaire qu'il nous promet. Il se plaignit de leur mauvaise volonté ; ils se moquèrent de sa plainte, et ils lui demandèrent si, pour eux, ses travaux étoient plus pressés que les leurs.

Quelque temps après, le feu prit à l'une des fermes d'Eugène. Aussitôt ces bons villageois accoururent en foule ; et les uns apportant de l'eau, les autres s'exposant sur les toits au milieu des flammes, ils

travaillèrent tant et si bien que l'incendie fut étouffé. Mes amis, leur dit-il, ces grains et ces troupeaux que vous avez sauvés, sont à vous, souvenez-vous-en; et au besoin..... Ils répondirent tous qu'ils savoient quel usage il avoit coutume d'en faire, et qu'en courant pour lui le danger de la vie, ils n'avoient fait que leur devoir, puisqu'il l'avoit lui-même plus d'une fois sauvée à leurs femmes et à leurs enfans.

Lermand-le-Fier, un jour, se laissa glisser sur la pente d'un précipice : retenu par un frêle arbuste, il y étoit comme suspendu; et l'abîme étoit à ses pieds. Deux de ces villageois, en passant, l'entendirent criant à l'aide; ils approchèrent; et en le voyant : Ah ! c'est vous, Monsieur l'indépendant, lui dirent-ils ! Eh bien ! que nous donnerez-vous pour vous tirer de là ! Ma bourse, leur dit-il, vingt louis. — Ce n'est guère; mais tout fier que vous êtes, il faut avoir

pitié de vous. Ils lui tendirent une corde, et le hissèrent sur le bord. Tenez, dit-il en les payant, vous avez abusé de ma situation ; mais grace au Ciel m'en voilà quitte ; et je vous aurai bien payés. — Bien payés ! vingt louis ! pour lui avoir sauvé la vie ! C'est donc là ce qu'il croit valoir, dit l'un d'eux ? Il a raison, dit l'autre, et c'est encore plus qu'il ne vaut.

L'émotion de la frayeur ayant violemment remué les humeurs dont il étoit plein, il fut attaqué d'une fièvre dont le caractère annonçoit de la malignité. Dès qu'elle se fut déclarée, chacun s'éloigna du château ; ses domestiques mêmes prirent congé de lui ; et à ses reproches d'ingratitude, ils répondirent ce que lui-même il leur disoit souvent : *tant tenus, tant payés*. Une vieille femme, autrefois attachée à sa mère, étoit la seule qui lui restoit, lorsqu'Eugène lui ramena quelques-uns

de ses gens, qui pour l'amour de lui voulurent ne pas abandonner son frère, et le servirent quoiqu'à regret.

Un médecin habile vint de loin, par un mauvais temps, et par des chemins détestables, le visiter assidument, et le traita si bien qu'il le guérit. Monsieur, lui dit Lermand, lorsqu'il n'eut plus besoin de lui, je ne déduirai pas ce que je dois à la nature de ce que je peux vous devoir. Ma garde a compté vos visites; et quoiqu'elles me semblent avoir été un peu fréquentes, je veux bien vous les passer toutes, comme si chacune eût été nécessaire à ma guérison. Il en fit le calcul, et après lui avoir compté la somme, êtes-vous payé, lui dit-il? Oui, je le suis, lui répondit le médecin, comme le seroit un sculpteur qui auroit travaillé sur le marbre. Lermand qui ne se piquoit pas de sensibilité, sourit de la comparaison.

Adieu donc, lui dit-il, j'espère que de long-tems vous n'entendrez parler de moi.

Il se trompoit: à peine encore étoit-il rétabli que son intempérance l'obligea de le rappeler, et une nuit se sentant suffoqué du poids d'un souper de glouton, il fit courir à lui bien vîte.

Le premier mouvement du médecin fut de répondre que la nuit étoit le tems de son repos. Mais un retour d'humanité lui fit quitter son lit; il se met en campagne, il arrive, et le trouve sur le point d'étouffer. Ah! mon cher ami, Monsieur Gérard, lui dit l'ingrat, venez que je vous doive encore la vie. *Son cher ami!* dit en lui-même le médecin; il est donc bien mal! et il le secourut. L'émétique fit son office. Alors se sentant soulagé: Mon cher M. Gérard, vous couchez ici, n'est-ce pas? Non, Monsieur, vous voilà beaucoup mieux, je m'en vais; car

je me dois à mes malades. — Vous reviendrez demain, mon cher Monsieur Gérard ? — Oui demain, sans plus, je l'espère. Le lendemain sur le déclin du jour, Lermand, qui, dans son lit, se ressentoit, mais sans douleur, de la fatique de la veille, voit entrer son libérateur. — Ah ! Monsieur Gérard, vous voilà ? Soyez le bien-venu. Je me trouve bien mieux que lorsque vous m'avez quitté. — je le vois bien, Monsieur. — Mais je suis foible encore ; la secousse a été violente. — Oui, mais ce n'est plus rien. — N'ai-je point de la fièvre ? — Non. — Tâtez-moi le pouls. — Non, vous dis-je, cela est inutile : vous êtes guéri, j'en réponds, et j'en ai des signes certains. Et quels signes, Monsieur Gérard ? — Les voici, dit le médecin : hier, quand vous étiez si malade, vous m'appeliez *mon cher ami. M. Gérard.* Lorsque vous fûtes soulagé, vous m'appelâtes *mon cher M. Gé-*

rard; *l'ami* fut supprimé. Aujourd'hui c'est *M. Gérard*; le *cher* a disparu; et si demain je revenois, peut-être ne serois-je plus que *Gérard*. Puis-je encore douter que vous ne soyez hors d'affaire? Adieu, Monsieur. Soyez plus sobre à l'avenir car, je vous avertis que je n'interromps plus mon sommeil que pour mes amis.

Eugène à quelque temps de-là, s'étant jeté dans l'eau pour sauver un enfant qui alloit se noyer sous les glaces, en fut saisi d'un froid mortel. Sa maladie avoit tous les symptômes d'une fluxion de poitrine. Le village fut dans l'alarme. Le père de l'enfant accourut vers le médecin. — Venez, Monsieur, venez secourir le meilleur des hommes: vous rendrez un père à une foule de malheureux. Hélas! c'est en sauvant lui-même la vie à mon enfant, qu'il s'est mis dans l'état qui nous fait trembler pour ses jours.

Le bon docteur arrive, et en traversant le village, il ne voit que des pleurs, il n'entend que des plaintes et que des vœux au ciel pour l'homme bienfaisant, dont la vie est si chère à tous. Il se trouve entouré de gens empressés à lui rendre les soins qu'un père de famille auroit reçus de ses enfans. La mère de celui qu'il avoit secouru ne quittoit pas le pied de son lit; l'enfant lui-même étoit sans cesse à demander à le servir.

Ah! dit le docteur, en voyant tant d'affection et tant de zèle, on n'a de tels gardes-malades que lorsqu'on s'en est fait des amis en pleine santé.

Monsieur, lui dit Eugène, par un hiver si rude, combien vous êtes généreux d'étendre si loin vos secours! Vous m'êtes donc bien nécessaire, puisque vous quittez tout pour moi! — Non, Monsieur, je ne quitte rien. Il me faut très-peu de

sommeil ; et la vie est pour moi beaucoup plus longue que pour un autre. La nuit je serai près de vous ; le matin je dirai comme on doit vous conduire ; j'irai tout le reste du jour faire ma ronde, et sur le soir je reviendrai me reposer ici : nous en serons vous et moi plus tranquilles.

Le jeune homme revient de l'état le plus dangereux ; et dans des mouvemens de sensibilité qui redoubloient pour lui le charme de la convalescence, je sais bien, mon ami, disoit-il à son médecin, comme on paye une porcelaine, une boîte d'or et d'émail, un tableau, un diamant même ; mais les tendres soins, l'amitié, l'assiduité, les veilles d'un homme tel que vous, à qui l'on doit la vie, comment, sans une ame sensible et sans un cœur reconnoissant nous seroit-il possible d'en égaler le prix. Ah ! ne regardez pas, ceci, s'écria-t-il un jour en voulant lui donner un rouleau d'or, ne

le regardez pas comme une récompense, mais comme un foible gage de tous les sentimens que vous me laissez dans le cœur. Monsieur, lui dit le bon Gérard, distinguons, s'il vous plaît, deux hommes en moi, votre ami, et votre médecin. Vous voulez payer celui-ci; cela est juste, et j'y consens; mais voici ce qui lui revient, ajouta-t-il, en tirant du rouleau quelques louis. — Que faites-vous? — Je donne à votre médecin ce que l'usage lui attribue, mais rien au-delà, s'il vous plaît. Le reste seroit pour l'ami; et celui-là ne reçoit rien. — Le jeune homme rougit; et sans insister davantage, non, dit-il, le seul prix d'une amitié si généreuse, est là; et il mit la main sur son cœur.

Gérard s'en alla pénétré de la bonté de ce jeune homme. Quel contraste avec la rudesse et la dureté de son frère! disoit-il; et comment deux êtres, si divers sont-ils formés du même sang?

Le malheureux Lermand, abandonné de tout le monde, effrayé de sa solitude, puni de son orgueil et de son égoïsme sans pouvoir s'en guérir, se résolut enfin à se donner une compagne; et pour l'avoir plus dépendante et plus soumise, il la prit sans fortune, belle, d'un esprit doux, et d'un caractère flexible, qu'il put façonner à son gré. Mais avec elle, comme avec tout le monde, il crut que sa richesse lui devoit tenir lieu de tout. Il l'environna d'opulence, lui prodigua, sans consulter son goût, les superfluités du luxe; et comme il lui avoit reconnu beaucoup de bien en l'épousant, il en exigea de l'amour, sans en avoir pour elle, sans même se donner la peine et le soin de lui en inspirer. L'air de bonté, de complaisance, les doux accueils de l'amitié, les douces effusions du cœur, les communications d'une intimité tendre, lui sembloient des

adulations indignes d'un époux : « Ces marques de foiblesse lui auroient fait perdre son ascendant; » il n'avoit pas prétendu se donner » une maîtresse dans sa femme ; il » ne s'étoit pas marié pour jouer » fadement le rôle d'amoureux ». Enfin de tous les animaux c'étoit le seul qui, dans le plaisir même, ne voulut point s'apprivoiser.

La jeune femme étoit sensible ; et dans sa noble modestie elle avoit aussi sa fierté. Après avoir inutilement essayé de tous les moyens de lui plaire, appelé au secours de la beauté toutes les graces du langage, employé tous les charmes de la plus attrayante familiarité, elle sentit avec amertume à quelle condition il vouloit la réduire ; et auprès d'un cœur insensible, le sien fut transi et glacé.

Il s'en apperçut ; et d'un ton à faire frissonner l'amour, il se plaignit qu'elle ne l'aimoit pas. Hélas !

je ne demande qu'à vous aimer, lui dit-elle ; c'est vous qui vous défendez d'être aimable, et vous ne voulez pas être aimé. — Et que falloit-il donc, lui dit-il, pour vous plaire ? Peu de chose, dit-elle, un cœur qui répondit au mien. — J'entends ; faire avec vous tous les frais, toutes les avances ? Et n'en ai-je pas fait assez en partageant ma fortune avec vous ? — Ah ! votre fortune ! on achète une esclave avec de l'argent ; mais le cœur d'une femme honnête et sensible est d'un autre prix ; et vous avez méconnu le mien, si vous avez cru le payer. Voilà bien, dit-il, le langage des ingrats ! le monde en est plein, et je n'y ai trouvé que cela : aussi l'indifférence, la froideur, que sais-je ? la haine sera le fruit de mes bienfaits ! — Non, Monsieur, je dois vous chérir, vous honorer et vous complaire ; et vous me trouverez fidelle à ces devoirs. Mais ce n'est pas de moi, c'est de

vous qu'il dépend qu'envers vous, mon obéissance ait tout le charme de l'amour.

Cet éclaircissement, au lieu de l'adoucir, ne le rendit que plus sévère et plus impérieux; il fit tant qu'à la fin il acheva de rebuter un cœur qu'il lui eût été facile d'attendrir et de captiver. Le chagrin le saisit; ce chagrin redoubla lorsque dans un ménage simple il vit son frère avec une femme moins belle, mais plus heureuse que la sienne, jouir de toutes les douceurs de l'hymen le plus fortuné. Ce n'étoit point la folle ivresse de l'amour; c'étoit la douce égalité d'un sentiment voluptueux, un calme pur, une sécurité mutuelle et inaltérable, et comme une teinte de joie et de sérénité répandue sur leurs beaux jours.

L'heureuse compagne d'Eugène n'avoit pas chez elle en abondance, comme sa belle-sœur, les inutilités du luxe; mais elle voyoit son époux

attentif à lui procurer tous les agrémens de l'aisance : elle voyoit surtout qu'aucun des soins qu'elle prenoit de lui plaire n'étoit perdu. Il lui savoit gré d'un sourire, d'un regard, d'un mot d'amitié. Que ne devoit-il pas à cette femme aimable ! chaque nouvel enfant qu'elle mettoit au monde étoit un don de son amour, chaque jour de bonheur qu'il passoit auprès d'elle lui étoit compté comme un nouveau bienfait ; et lorsqu'elle parloit de ses devoirs, Ah ! lui disoit-il, quel mérite n'avez-vous pas à les remplir avec tant de grace et de charme ! la jeune femme de son côté se glorifioit avec délices de tout ce qu'il faisoit pour elle. C'étoit sans cesse à qui des deux seroit le plus reconnoissant ; et vous concevez quel ménage cette émulation de sensibilité devoit faire entre deux époux qui n'avoient pas encore, à eux deux, cinquante ans.

Lernand, témoin de leur bon-

heur, en fut si envieux qu'il en devint attrabilaire ; et n'osant ou ne voulant plus rien devoir à un médecin qui savoit le secret de son ingratitude, il se laissa former dans la vésicule du fiel une pierre dont il mourut. Il ne fut pleuré de personne ; sa veuve même n'affecta aucune douleur de sa mort. Mais en parlant de lui avec Eugène : hélas ! lui disoit-elle, il n'a tenu qu'à lui de vivre aussi heureux que vous !

C'est véritablement, dit Norival, un vice de complexion bien hideux que l'ingratitude ; et de tous les enfans de l'orgueil c'est, je crois, le plus monstrueusement conformé ; car enfin, l'homme est, de sa nature, indigent et nécessiteux : la société n'est autre chose qu'un cercle de besoins et qu'un échange de secours ; et parmi ces secours, il en est dont jamais l'équivalent n'est au pouvoir de celui qui en est redevable. L'homme qui ne veut rien de-

voir n'a donc qu'à s'isoler, et à vivre en sauvage, en bête fauve dans les bois, où il sera obligé encore à ceux qui le laisseront paître. Il est vrai qu'il a pour excuse l'abus que l'on fait trop souvent des services qu'on a rendus : les bienfaiteurs ne sont pas tous bien délicats ; il en est d'exigeans, il en est de même d'assez durs pour humilier et pour vexer leurs redevables ; et l'on a eu quelque raison de dire que c'est un chapitre qui manque à l'histoire des tyrans.

Une ame noble, sensible et juste, répliqua Madame d'Elmont, ne craint point cette tyrannie ; car sans être absolument libre, elle n'est pourtant pas esclave ; et sans manquer à ce qu'elle doit, elle sait en distraire ce qu'elle ne doit pas.

Nous avons tous connu, dit Madame de Claine, une femme très-bienfaisante, et pour qui la reconnoissance étoit une importunité. Oui,

reprit Madame d'Elmont, il est une reconnoissance indiscrète et bruyante, qui, en publiant les bienfaits reçus, en quête de nouveaux. Fatigante de flatterie, et dégoûtante de bassesse, c'est le manége d'une ame vile ; une belle ame n'en veut pas. Mais lorsque la reconnoissance a tous les caractères de la sincérité, qu'elle est simple, noble et modeste, sans adulation ni jactance, et tempérée de dignité, je crois que c'est donner au bienfait un nouveau prix que de la permettre, et de vouloir bien l'agréer.

Telle fut, par exemple, dit le bon vieillard Tomeri, telle fut la reconnoissance du philosophe *la Violette*, l'un des hommes de notre siècle le plus franchement vertueux.

On fut curieux de savoir quel étoit ce *la Violette philosophe*. C'étoit, dit-il, un grenadier qui, dans la guerre de 1734 en Italie, avoit volé un chou, et qui, pour ce délit ;

alloit être pendu.... Je vous raconterai son histoire après le souper.

A table, la conversation ayant donné lieu aux idées de se raccorder, on convint que dans les cœurs bien nés et les plus disposés à la reconnoissance, il y avoit cependant une fierté louable, très-différente de l'orgueil; car l'orgueil aime à recevoir; mais ce qu'il a reçu lui pèse : s'il le paye, c'est à vil prix, ou, s'il ne peut le payer, il l'oublie, le méconnoît ou le déprime. La fierté, au contraire, fait qu'on évite, autant qu'il est possible, non point par répugnance, mais par délicatesse et par discrétion, le besoin des secours d'autrui. Elle rend l'homme patient, courageux, actif, économe de ses moyens, prodigue de ses peines, ménager de celles d'autrui, ardent à se donner à lui-même, par son travail, ce que dans l'indolence et dans l'oisiveté, il seroit obligé de recevoir des autres.

Mais soit que la nature lui refuse des forces, ou la fortune des succès, en succombant à ses efforts, il tend les bras à ses semblables, et sans rougir, il reçoit d'eux l'assistance qu'il sent lui-même qu'à leur place il auroit offerte à un malheureux comme lui. Alors, non-seulement il n'est pas humilié, mais il est fier de sa reconnoissance, et il fait gloire d'en remplir et d'en excéder les devoirs. Ces propos ramenèrent tout naturellement l'aventure de la Violette.

Ce brave homme, dit Tomeri, lorsqu'on fut hors de table, et qu'il eut pris sa place au coin du feu, ce brave homme alloit donc être pendu pour un chou qu'il avoit volé. Le général, pour arrêter les ravages de la maraude, avoit cru devoir la défendre sous peine de la vie : mais la Violette et ses camarades, trouvant la loi trop dure, se croyoient dispensés de l'observer à la rigueur ;

et tentés des choux d'un jardin, ils avoient fait décider par le sort lequel d'entre eux iroit voler un de ces choux. Le sort étoit tombé sur la Violette ; on l'avoit pris sur le fait ; il étoit jugé, et il alloit subir la rigueur de la discipline, lorsqu'en passant, l'un des chefs de l'armée, le Marquis de Bonas, le reconnut pour l'avoir vu plus d'une fois, dans les combats, donnant l'exemple du plus intrépide courage. Ah ! lui dit-il, mon pauvre la Violette, est-ce toi qu'on mène à la mort ? Qu'as-tu donc fait ? — Hélas ! mon Général ; j'ai pris un chou sans le payer, et pour un chou l'on va me pendre. Ce n'est pas la mort que je crains, vous savez bien que je m'en moque ; mais, foi de grenadier, ce n'étoit pas ainsi que la Violette devoit mourir ; c'est dommage que pour un chou l'on fasse périr un brave homme qui, depuis vingt ans, sert le Roi sans reproche, et de si bon cœur. Voyez,

ajouta-t-il en découvrant son sein tout sillonné de cicatrices, voyez, mon Général, si je n'avois pas mérité de mourir dans le champ d'honneur.

M. de Bonas fut ému; et parlant au Prévôt: Monsieur, lui dit-il à l'oreille, faites sauver cet homme-là; je prends sur moi le tort, si l'on vous en fait un.

Arrivé au lieu du supplice, le Prévôt fait dire au coupable de s'échapper, et à ses camarades de le laisser passer. A l'instant les rangs s'ouvrent, et la Violette s'échappe.

Instruit de cet événement, le Maréchal de Coigni, d'ailleurs excellent homme, mais jaloux de la discipline, fait venir le Prévôt, le menace, et le force de déclarer que M. de Bonas lui a commandé ce qu'il a fait. A ces mots, la colère du Maréchal s'allume; le bruit se répand dans l'armée que M. de Bonas est un homme perdu. Bonas avoit trop

différé de rendre compte de sa conduite ; il venoit d'apprendre le bruit qu'on en faisoit ; et mandé par le Maréchal, il alloit sortir de sa tente, lorsqu'il y vit entrer ce brave la Violette, qu'il croyoit déjà loin du camp. Mon Général, lui dit le grenadier, en m'en allant je viens d'apprendre que je vous laissois dans la peine, ainsi que M. le Prévôt ; et qu'on vous accusoit tous deux de m'avoir fait échapper à la mort. Heureusement mes camarades m'ont averti à temps ; et qu'à cela ne tienne : me voici ; je ne prétends pas qu'on vous chagrine l'un ni l'autre à cause de moi : je vais me remettre en prison ; et puisque l'on veut tant que je sois pendu, qu'on me pende. Va-t-en, lui dit M. de Bonas, sauve-toi ; je saurai me tirer d'affaire. — Et le Prévôt, mon Général ? Le Prévôt ne court aucun risque ; je suis sa caution, et je réponds de lui. La Violette insistoit encore ; mais M.

de Bonas lui commanda d'un ton si absolu de s'en aller, qu'il fallut obéir.

En paroissant devant le Maréchal, M. de Bonas le trouva violemment irrité, et l'accusant de crime contre la discipline. Il le laissa s'exhaler en reproche, et enfin parlant à son tour : Je suis, M. le Maréchal, encore plus criminel que vous ne croyez, lui dit-il, car ce brave homme que j'ai pris sur moi de sauver, vient à l'instant de s'offrir à moi, et de vouloir lui-même se livrer à la mort, plutôt que d'attirer sur moi votre colère. Je me suis refusé à cette offre inouie ; et au lieu de vous l'amener comme il le demandoit, je l'ai forcé de s'éloigner. A ce grand trait de caractère, le feu de la colère du Maréchal tomba comme étouffé. Allons, dit-il, la discipline peut en souffrir quelques momens ; mais vous avez bien fait de sauver un tel homme : ses pareils ne sont pas communs.

Dès

Dès que la Violette fut éloigné du camp, il consulta avec lui-même, pour savoir quel usage il feroit de la vie. Il étoit inutile à M. de Bonas ; mais il pouvoit ne l'être pas à M. Duménil, le Prévôt de l'armée. Sa famille étoit à Valence ; la Violette s'y rendit ; et en arrivant chez son libérateur : Madame, dit-il à sa femme, vous voyez un soldat dont la vie vous appartient. Il lui conta son aventure ; et puis : Je n'ai donc rien de plus cher au monde, ajouta-t-il, après M. le Marquis de Bonas, que M. le Prévôt, sa femme et ses enfans. Je viens vous offrir mes services. Je suis jeune encore et robuste ; la peine et la fatigue ne sont pour moi qu'un jeu. Tout le travail de la maison, je le ferai, et de grand cœur. Il n'est pas question de salaire, la Violette n'en reçoit point, pourvu qu'il vive, il est à vous.

Vous croyez bien que tant de bonne

volonté ne fut pas refusée. Il promettoit beaucoup ; il tint plus qu'il n'avoit promis. C'étoit un de ces hommes que leur activité semble multiplier. Aucun de ses momens n'étoit oisif ; aucun de ses pas n'étoit perdu. Tandis que le silence et le sommeil régnoient dans la maison, l'aube du jour le voyoit au jardin, où sa main ne quittoit la bêche ou le râteau que pour la serpe ou l'arrosoir. Madame, à son réveil, trouvoit ses provisions faites, sa maison bien rangée, ses lambris, ses parquets luisants de netteté. Les fruits et les légumes abondoient à l'office ; et la cave dont il avoit l'intendance, étoit un modèle de ce bel ordre où l'économe peut tout surveiller d'un coup-d'œil. Le Prévôt, de retour chez lui, ne cessoit d'admirer ce dévouement infatigable ; et la Violette, toujours gai, toujours content, ne se rassasioit pas du plaisir de se rendre utile.

Mais au bout de deux ou trois ans d'un service pour lui si doux, il entend dire que M. de Bonas vient de mourir, et que dans un Château de la Gascogne, sa veuve et ses enfans restent dans l'infortune. Incontinent il va trouver ses maîtres. J'espérois, leur dit-il, passer ma vie à vous servir; mais celui à qui je devois encore plus qu'à vous-même, M. le Marquis de Bonas, laisse en mourant une famille pauvre, et qui doit avoir plus que vous besoin de mon travail; c'est pour elle que je vous quitte. Ainsi, après avoir juré mille fois au Prévôt de n'oublier jamais qu'il lui devoit la vie, il partit et alla s'offrir à la Marquise de Bonas, demandant comme une faveur qu'il lui fût permis de vieillir et de mourir à son service. C'est chez elle que je l'ai vu, en cheveux blancs, chéri, considéré de toute une famille dont il avoit la confiance entière, et au bout de vingt-cinq ans, aussi ardent

à la servir, aussi passionné dans sa reconnoissance, que s'il en eut été encore au premier jour.

Voilà pourtant, dit Madame d'Elmont, un fier courage, une ame d'une trempe assez ferme, et d'une hauteur où peu de gens peuvent atteindre; et voyez dans cette ame quel fonds inépuisable de sensibilité! Ce qui m'en étonne le plus, dit Saint-Philippe, c'est la suite, la constance, la marche droite et soutenue de cette espèce d'instinct moral. Et moi, ce qui m'en ravissoit, dit Tomeri, c'étoit l'air de noblesse et de jubilation que je remarquois sur le front, dans les yeux, dans la contenance et l'action de ce vieillard, content et honoré de remplir les fonctions de la reconnoissance. Soi-même on se sentoit saisi de respect pour ces fonctions, en les voyant si noblement et si pieusement remplies; l'office de valet avoit en lui je ne sais quoi de religieux qui res-

sembloit au ministère des autels.

Et que l'on compare à cela, dit Madame de Claine, la tristesse et l'humiliation de l'ingrat qui détourne son visage et ses pas de son bienfaiteur qu'il rencontre : que de bassesse dans cet orgueil ! que d'amertume dans cette honte et dans ce chagrin de revoir celui qui lui a fait du bien ! La reconnoissance elle-même a pourtant ses dangers, dit Madame d'Orboise ; et nous en avons un exemple dans ma famille. A ce début l'on fit silence, et la bonne Dame reprit ainsi :

La mère de ma mère étoit orpheline avant l'âge de dix-huit ans. Elle avoit pour tuteur un homme dont je tais le nom et que j'appelerai d'Orimon, pour le déguiser. Ce n'est pas que je lui attribue l'intention criminelle qu'on lui a supposée ; mais comme sa conduite fut au moins équivoque, je ne veux pas

tirer son nom de l'oubli où il est tombé.

(*Le manuscrit de ce Conte a été perdu.*).

Voyez, dit Norival, comme ces hypocrites de probité, même les plus adroits, sont, tôt ou tard, surpris et démasqués, et comme il y a toujours quelque endroit par lequel la lumière pénètre enfin dans les ténèbres de leur ame. En voilà un qui, dans cette famille engouée de son mérite, n'a pas laissé échapper un seul trait de caractère qui pût le déceler; il parle au père et aux enfans en homme sage, en honnête homme : l'ami le plus sincère auroit pu dire tout ce qu'il dit; et son détestable projet s'enveloppe si bien de raison, de prudence et de feinte amitié, qu'il paroît impossible d'en découvrir le fond : eh bien, grace à l'étourderie d'un confident qui lui ressemble,

et dont il se croyoit bien sûr, le voilà connu tel qu'il est.

Ah ! dit le bonhomme Lormeuil, ils sont quelquefois plus heureux, il en est de même qui vieillissent en odeur de vertu, et qui, jusqu'au tombeau, ont l'art de dérober l'estime et les regrets des gens de bien. Il est vrai cependant que bien rarement leur mémoire demeure intacte; il semble que la vérité les poursuive, et qu'elle s'attache à leur ombre lorsqu'ils lui ont échappé vivants. Je me rappelle à ce propos un conte que l'on m'a fait en Italie. J'étois bien jeune encore; mais je ne l'ai point oublié.

Dans un voyage que je faisois dans ce pays-là pour m'instruire et me former le goût, je m'étois lié à Florence avec un amateur des arts. Comme il en parloit bien, j'aurois voulu sans cesse l'écouter; mais le plus souvent, au contraire, c'étoit lui qui vouloit m'entendre. Vous

me croyez, me disoit-il, plus habile que vous ; ce n'est donc pas mon sentiment qu'il s'agit d'énoncer, car il altéreroit le vôtre ; et rien en fait de goût n'est plus précieux que l'ingénuité d'une première impression. Quand je croirai qu'elle vous a trompé, comme il arrive quelquefois, je vous le dirai sans détour. Mais commençons par laisser aller le naturel, pour le rassurer s'il va bien, pour le corriger s'il s'égare. J'en apprendrai de vous, ajoutoit-il, bien plus que vous de moi ; car mon goût factice est formé de mille opinions dont il est l'aliage, et le vôtre, naïf encore, est dans toute sa pureté.

J'essayois donc, pour lui complaire, de démêler et d'exprimer les sensations les plus vives que j'eusse conservées de ce que j'avois vu de plus renommé dans les arts ; et un jour, en parlant du Guide, je m'étonnois que le même pinceau eût

réuni tant de force et de grace, tant de douceur et de fierté. Qui croiroit, lui disois-je, que les travaux d'Hercule, le Lever de l'Aurore, le Groupe des Fileuses fussent l'ouvrage d'un même Artiste ? Et l'Enéïde, me dit-il, et les Géorgiques de Virgile, et l'Aminte du Tasse et sa Jérusalem, ne sont-ils pas aussi les ouvrages d'un même auteur ? Donnez une imagination vive et mobile au Poëte, au Peintre, au Statuaire, il sera fécond et varié comme la nature elle-même. Je conçois, lui dis-je, comment l'idée de l'Aurore et l'image d'Hercule peuvent exalter la pensée; mais dans un groupe de fileuses !... Ah ! me dit-il, ce Tableau-là n'est pas de pure invention; le Guide en trouva le modèle; et il en reste un souvenir qui feroit le sujet d'un petit roman. Le voici :

Dans un village de la Toscane, le Guide qui, de temps en temps, voyageoit pour se délasser, et pour

rajeunir son génie, en recueillant çà et là les traits dont il formoit la beauté idéale, entendit parler d'une jeune paysanne, qu'on n'appeloit que la belle Fileuse. A ce nom, le desir de la voir le saisit. Il se fit enseigner sa demeure ; et en la voyant il fut frappé d'admiration. La petite merveille du rouet n'étoit pas inventée encore : Basylide filoit à la quenouille ; mais la position de sa tête n'en avoit que plus de noblesse ; le développement de ses bras, le jeu de ses mains, et sur-tout de ses doigts si délicats et si mobiles, n'en étoient que plus ravissans de graces et de beauté : le Guide en fut quelques momens immobile et comme en extase.

Belle Fileuse, lui dit-il, pardonnez à un peintre, ami de la beauté ; et qui depuis vingt ans en fait ses études et ses délices ; pardonnez-lui la liberté qu'il ose prendre de venir l'observer en vous, et se frapper

de ce qu'elle eut jamais de plus divin. Pour moi le comble de la gloire seroit de la peindre aussi simple, aussi pure que je la vois.

Seigneur, répondit Basylide avec une pudeur et une modestie qui la rendoient plus belle encore (car c'est le privilége de la vertu d'embellir la beauté), vous trouverez par-tout, et même parmi mes compages, des objets plus dignes que moi d'occuper vos pinceaux. L'obscurité convient à mon humble fortune; loin d'ambitionner la célébrité, je la crains. Je ne veux pas même exposer mon image au regard des hommes; et si le ruisseau qui me la peint pouvoit la retenir, je le troublerois pour l'effacer.

Ce langage étonna le Guide, Fille admirable, lui dit-il, tant de modestie n'est pas moins rare que les charmes qui la trahissent et qu'inutilement elle voudroit cacher : ils sont déjà connus et célèbres en dépit

d'elle. Mais le temps les altérera ; lui seul est sans pitié : laissez-moi sauver de ses atteintes le plus bel ouvrage de la nature. Vous desirez de n'être pas nommée, vous ne le serez point. On ne saura pas même, dans le village, que vous avez la complaisance de me laisser vous peindre. Je viendrai bien discrètement vous voir filer, et en silence nous travaillerons l'un et l'autre. J'ose à peine vous dire combien de tels momens me seront précieux ; je ne puis cependant vous taire que j'entends vous les payer au prix de l'or.

Seigneur, répondit Basylide, il y a long-temps que la couleur de l'or et son éclat, n'ont frappé mes yeux ; il ne m'a jamais éblouie, et j'espère qu'il ne m'éblouira jamais. Je vis du travail de mes mains : ce fuseau suffit aux besoins d'une humble villageoise : vous voyez ma demeure : rien n'y abonde, rien n'y

manque ; et comme ici nous sommes tous riches de la même manière, mes compagnes et moi n'avons rien à nous envier. — Vous vous rassemblez donc quelquefois ? — Tous les jours, sous la treille, ou dans le salon du presbytère du village, et là nous filons, nous chantons, nous causons ensemble ; et insensiblement nos fuseaux se chargent de soie, sans que nous y pensions : le tems coule pour nous aussi facilement que le fil sous nos doigts ; ce n'est qu'en se couchant que le soleil nous avertit que cet heureux jour est passé.

Le Guide, en l'écoutant, crut voir le moyen de tromper sa scrupuleuse modestie, et après avoir conçu l'idée de son tableau, il alla voir le curé du lieu, se fit connoître à lui, le loua sur le soin qu'il prenoit de donner de bonnes mœurs à son village, et d'y nourrir le goût et l'amour du travail. Il fit si bien que le

curé lui-même, après lui avoir donné à dîner, l'invita à venir jeter un coup-d'œil sur le cercle de ses fileuses, disant que leur ouvroir feroit peut-être un joli tableau.

C'étoit là justement ce que le Guide méditoit; mais il laissa croire au curé qu'il lui en avoit donné l'idée, et dès-lors ce fut celui-ci qui prit sur lui de disposer le modèle au gré de l'artiste.

Mes filles, dit-il aux fileuses, les bons exemples ne sauroient trop s'étendre et se multiplier : celui que vous donnez d'un travail assidu, ne doit pas être enseveli dans un village : il faut que la jeunesse d'Italie apprenne de vous l'emploi du temps. Le ciel envoie ici le plus célèbre de nos peintres : je veux qu'en s'en allant il emporte avec lui l'édifiante image de nos occupations. Demain, avec son chevalet, sa toile et ses pinceaux, je l'établis au milieu de vous. Ne vous occupez pas de son

travail; il ne troublera point le vôtre; et plus vous aurez l'air de l'avoir oublié, plus son tableau sera naturel et fidele.

Quoiqu'au milieu de ses compagnes, Basylide se distinguât, comme le lys s'élève parmi les fleurs des champs, elles avoient chacune encore un caractère de beauté si naïf et si doux, qu'on ne pouvoit pas dire qu'elle les effaçât ni qu'elle les fit oublier; et tous ces mêmes charmes qu'elle réunissoit, on aimoit à les voir encore distribués à ses compagnes. Ce fut de ce groupe charmant, que le Guide forma le tableau que vous avez vu; et voici qu'elle en fut l'influence sur les destins de Basylide.

Un jeune Toscan, de votre âge, Isidore Ovandi, vit ce tableau dans l'atelier du Guide. Ce jeune homme venoit de perdre un oncle qui lui laissoit de grands biens. Il aimoit les beaux-arts; et peut-on les aimer

sans une ame encore plus sensible aux traits de la belle nature. Il fut ravi comme vous de voir que le pinceau du Guide eût créé ce groupe enchanteur ; il le félicita sur-tout d'avoir produit la beauté idéale avec tous ses attraits dans la figure de Basylide.

Oh ! non, lui dit le peintre, je ne l'ai point produite ; je l'ai vue telle que la voilà ; je l'ai peinte encore foiblement ; et il lui conta son aventure, en lui indiquant le village où ce trésor étoit caché. Vous croirez aisément que le jeune homme n'eût dès-lors ni sommeil, ni repos, qu'il n'eût vu l'ouvroir des fileuses.

Je viens, dit-il au curé du village, vérifier un fait qui passe la croyance, et dont je doute, quoique le Guide me l'ait assuré sur sa foi. Le curé, tout fier de ce doute, s'empressa de prouver qu'en effet son village rassembloit ce beau groupe, tel que le Guide l'avoit

peint ; et Isidore en voyant Basylide, ne fut que trop vivement convaincu de la sincérité du Guide, lorsqu'il lui avoit dit n'avoir peint que bien foiblement tant d'attraits.

Frappé de cette atteinte, dont la rapidité a fait imaginer les flèches de l'amour, Isidor ne put s'en taire.

Monsieur, dit-il au curé, je suis jeune, mais je crois n'avoir pas la légèreté de mon âge. Ne voyez pas en moi un chercheur d'aventure, ni un chevalier de roman. Je suis venu voir le modèle d'un prodige de l'art, et dans ce modèle je trouve un prodige de la nature : ne soyez pas surpris de l'impression qu'il m'a faite. Le Guide, en me parlant de sa belle fileuse, m'a dit que dans son caractère il avoit trouvé autant de douceur que dans ses yeux, et autant de noblesse que dans ses traits. Il assure que son langage n'est point celui d'une paysanne, et que ses sentimens décèlent une ame éle-

vée au-dessus de l'état où nous la voyons.

Vous, Monsieur, qui la connoissez, dites-moi ce que vous savez de sa famille et sur-tout d'elle-même. Est-elle née dans ce village? — Non: elle y est venue, il y a deux ans, s'établir parmi nos fileuses: elle étoit simplement vêtue, mais à la mode de la ville. Le peu d'argent qu'elle avoit, lui a suffi pour se loger, pour s'habiller à la manière du village, et se nourrir, en attendant le salaire de son travail. Voilà, Monsieur, ce que j'en sais. Je la crois née, élevée à Florence; mais comme elle ne m'a jamais parlé de sa famille ni de sa première fortune, j'en ai respecté le secret. A l'égard de ses mœurs et de son caractère, quelque bien qu'on vous en ai dit, on ne vous en a pas dit assez.

Eh! bien, M. le Curé, je suis riche, je veux faire une heureuse, et avec elle je veux être innocemment

heureux. Donnez-moi l'hospitalité quelques jours seulement ; rassurez, sur mon âge, l'honnêteté de Basylide; et chez vous, devant vous, sous vos yeux, obtenez et permettez que je la voie. Je le veux bien, dit le Pasteur, à condition qu'en débutant, vous parlerez de mariage ; car dans mon village l'amour n'est connu que sous ce nom là. C'est le dimanche après l'office qu'elle a coutume de venir me voir ; ainsi, demain, nous aurons tous les trois le loisir de causer ensemble.

Dans cette première entrevue, le jeune homme commença donc, comme il l'avoit promis, par se féliciter de croire avoir trouvé dans Basylide celle que ses yeux et son cœur cherchoient depuis long-temps, et que le Ciel sembloit lui avoir destiné pour être ensemble le modèle des bons et des heureux époux.

Basylide, les yeux baissés, avec une teinte de rose un peu plus vive

sur les joues, l'ayant écouté en silence, lui répondit : Seigneur, je ne sais pas ce que vos yeux peuvent vous dire en ma faveur ; mais votre cœur ne doit avoir encore rien à vous dire ; mon ame vous est inconnue ; et le dessein que vous me témoignez me semble au moins peu réfléchi.

Il l'est plus que vous ne pensez, répartit Isidore : je sais que rien ne fut jamais mieux assorti par la nature que le caractère de votre ame et celui de votre beauté. Si je n'avois pris conseil que de moi, mes yeux sans doute auroient pu faire illusion à mes esprits. Mais ce bon Curé, mais le Guide, homme sage autant qu'homme illustre, ne sont pas des témoins séduits ; ce sont eux que j'ai consulté. Ce n'est donc pas légèrement, belle et vertueuse Basylide, que je m'empresse de vous offrir ma main, ma fortune et ma vie.

Seigneur, répliqua-t-elle d'un

air reconnaissant, j'ai été élevée par une femme qui ne m'a laissé ignorer ni le fragile et frivole avantage, ni le danger bien plus réel et plus sérieux de la beauté; et en convenant que j'avois reçu de la nature ce don séduisant et trompeur, elle m'a fait promettre de ne jamais en abuser. Trouvez bon que je sois fidèle à ma promesse. Vous êtes jeune, riche, et sans doute bien né; ce n'est pas là simple vertu que vous êtes venu chercher dans ce village; et si le Guide ne vous avoit parlé que d'une fille honnête et bonne, vous l'auriez sûrement laissé vieillir dans son obscurité. C'est donc, quoique vous en disiez, à la belle Fileuse que s'adressent vos vœux; eh bien, elle ne consent pas que vous fassiez pour elle une folie, car ce seroit abuser de l'empire qu'auroit pris sur vous sa beauté; elle se mariera peut-être; mais à l'un de ceux que le Ciel et son humble fortune lui donnent pour égaux.

Isidore insista avec toute l'ardeur que lui inspiroit ce langage ; mais Basylide fut constante dans sa résolution, et en s'en allant le laissa aussi malheureux qu'amoureux.

Le Curé, persuadé de la bonne-foi du jeune homme, et touché de ses sentimens, commença par vouloir le consoler et le guérir, en lui indiquant les remèdes connus et usités en pareil cas, de l'éloignement, de l'absence, du temps, de la raison, des dissipations de son âge ; mais voyant que tous ses conseils ne faisoient qu'irriter son mal, il finit par ne plus savoir que s'affliger, le pleindre, et pleurer avec lui.

Monsieur, lui disoit Isidore, heureusement je ne suis pas né d'un sang dont la fierté répugne à une alliance commune ; l'honnêté de ma famille a été sa seule noblesse ; et quant à ma fortune, elle me vient d'un homme que personne ne croyoit riche : c'est comme un don du Ciel ;

et puis-je en faire un plus digne usage qu'en l'offrant à cette intéressante et belle infortunée ? Daignez, Monsieur, lui faire entendre que rien n'est plus juste et plus sage que ce qu'elle appelle une folie ; et qu'il doit être au moins permis à la vertu de partager l'hommage qu'on rend à la beauté.

Le Curé employa toute son éloquence à persuader à Basylide que sa délicatesse ne devoit pas tenir contre de si bonnes raisons. Mais elle répondit qu'elle avoit, dans sa résistance, un motif qu'elle ne devoit ni ne vouloit dire à personne, et supplia le Curé de permettre qu'elle se tint dans l'état obscur que la Providence lui avoit marqué.

Or ce qu'elle ne disoit pas au Curé, je vais vous le dire. Il y avoit eu à Florence un homme dont jamais personne n'avoit mis en doute la droiture et la probité. Il s'appeloit Dominique Orosino, oncle ma-

ternel d'Isidore. Sa passion étoit l'avarice ; mais il la déguisoit si bien sous un air de sobriété, de frugalité, de décence, qu'il ne passoit pour être que simple dans ses mœurs. Une usure soigneusement cachée enfloit tous les jours son épargne ; mais cette source qui ne couloit que lentement et goutte à goutte, ne faisoit qu'irriter en lui la soif de l'or ; il en crut voir une plus abondante dans l'héritage d'un voisin riche, isolé, sans famille, célibataire comme lui, à-peu-près du même âge, mais d'une santé chancelante: Il s'en fit un ami, le cultiva, pris soin de captiver son estime et sa confiance, et parvint avec lui à cette intimité qui n'admet aucune réserve entre deux cœurs de bonne-foi. (ici la bonne-foi n'étoit que d'un côté).

Pamphile Fausti (c'étoit le nom de l'honnête homme (se sentant dépérir, crut devoir confier à son ami la cause de sa mélancolie, c'étoit

la

la perte d'une femme qu'il avoit tendrement aimée, et à laquelle il alloit s'unir solemnellement à l'autel, quand la mort la lui avoit ravie. Il lui avoua que de leurs amours étoit née une fille qu'il faisoit élever avec le plus grand soin, mais qui resteroit sans état, et à qui la rigueur des lois lui défendoit de léguer son bien. C'est-là, lui disoit-il, ce qui fait le tourment de cette vie défaillante que le chagrin consume, et que je sens qui va s'éteindre. L'avare se montroit vivement sensible à sa peine; et, comme pour le consoler, il lui insinuoit qu'il y avoit un moyen d'éluder une loi trop dure, il étoit clair que ce moyen étoit le *fidei commis*, mais il n'est sûr qu'autant que le légataire, en justice, peut affirmer que le donateur ne lui en a pas fait confidence. Le mourant donc (car il le fut dans peu), pour ne pas gêner la conscience de son ami, s'abstient de lui

expliquer nettement son intention ; mais après lui avoir dit cent fois combien sa fille lui étoit chère ; après lui avoir indiqué le couvent où elle étoit élevée, et les noms sous lesquels elle y étoit connue, il ne douta point qu'en laissant son bien à un dépositaire aussi fidèle, ce ne fut le moyen de l'assurer à son enfant ; il mourut donc tranquille, après l'avoir ainsi légué.

Le légataire fit semblant de ne l'avoir pas entendu. Il paya quelque temps encore la pension de l'orpheline ; et, au bout de deux ans la mort l'ayant surpris avant qu'il eut rien fait de plus pour elle, la pauvre enfant, inconnue au monde, à elle-même, n'ayant jamais osé nommer son père, même en le pleurant, et n'ayant jamais vu sa mère ; délaissée et livrée à la pitié de son couvent, n'avoit pu soutenir tant d'humiliation ; elle en étoit sortie pour aller où la providence la con-

duiroit, travailler et gagner sa vie. Cette fille étoit Basylide.

Vous concevez à présent pourquoi, avec une ame fière et la persuasion qu'il y avoit de la honte dans le malheur de sa naissance, elle se refusoit aux vœux d'un homme à qui d'abord il eût fallu tout avouer.

Isidore fut donc obligé de partir du village sans espérance, gémissant, éperdu de douleur et d'amour, et ne sachant que devenir. L'un de ses sentimens les plus profonds fut le mépris de ces richesses qui ne lui étoient rien, disoit-il, puisqu'elles ne pouvoient lui acquérir le seul bien qui touchoit son cœur.

Pour faire à ses tristes pensées quelque diversion passagère, il reprit son goût pour les arts, donna dans les objets de luxe parmi lesquels, tout le premier, fut acquis le tableau du Guide; et après avoir consumé le modique héritage qu'il tenoit de ses pères, il avoit si légè-

rement dissipé celui de son oncle, qu'il ne lui en restoit presque plus que ce qui n'étoit point à lui ; lorsqu'un notaire de Florence vint le trouver et lui dit : Seigneur Ovandi, quoique bien jeune encore, vous êtes si connu pour un homme loyal et juste, que je viens avec confiance vous apprendre un secret, affligeant pour vous, il est vrai, mais que je ne puis vous cacher sans trahir mon devoir : soyons seuls un moment. Nous le sommes, dit Isidore, et vous pouvez parler.

Votre Oncle, reprit le Notaire, Dominique Orosino, a reçu l'héritage de Pamphile Fausti, son ami et le mien ; mais en le recevant, il savoit comme moi qu'il ne devoit en être que le dépositaire ; et Fausti laissoit une fille à qui nous nous croyions assurés l'un et l'autre que tout son bien seroit transmis : je lui avois conseillé moi-même de le confier à votre oncle ; et il lui en avoit

dit assez pour lui en faire entendre la destination. Je veux croire qu'Orosino ne différoit de la remplir que pour mieux éloigner l'idée d'une confidence illicite, et dans l'espérance de vivre encore assez pour s'acquitter. Son Médecin l'a flatté trop long-temps ; la mort le surprit ; la loi vous a donné son bien, et tout celui de l'orpheline. Celui-ci doit-il vous rester ? Vous en êtes le juge. Je ne viens pas ici vous prescrire votre devoir, il me suffit d'avoir fait le mien.

Isidore, après un moment de réflexion et de silence, répondit au Notaire : Seigneur Anselme, la foi publique repose sur la probité des gens de votre état : je crois ce que vous m'attestez ; mais il me reste une inquiétude. A quoi monte le bien de Pamphile Fausti ? — A cinquante mille écus romains. — Cinquante mille ! c'est beaucoup ! Voyons à présent si ma fortune y

peut suffire ; car j'en ai librement usé, et comme en faisant peu de cas. — Quoi ! Seigneur, toute celle qu'on vous avoit laissée, auroit-elle en si peu de temps échappé de vos mains : Seriez-vous ruiné, en rendant le legs de Pamphile ! — Ce n'est point là ce dont il s'agit : voyons, dit le jeune homme, si je ne suis pas insolvable. Et le Notaire ayant trouvé dans ce qui lui restoit encore, un peu plus que ce qu'il falloit pour l'acquitter : Ah ! je respire, dit-il : allons trouver Orphéline et lui rendre le bien qui lui est destiné. Hélas ! reprit Anselme, je ne savois plus où la prendre ; elle avoit quitté son couvent : j'ignorois son nouvel asyle, c'est pourquoi j'ai tant différé à vous parler pour elle. Ce n'est que d'hier que j'ai su qu'elle vivoit cachée dans un village ! — Dans un village, dites-vous ! Ah ! seroit-ce près de Florence ? — Oui, assez près. — Et son nom ? — Le

nom qu'on lui donne est la belle fileuse. — C'est elle ! — Mais son vrai nom est..... — Basylide ? Oui, Basylide. — O ciel ! O juste ciel ! Monsieur, vous me comblez de joie. Partons, allons mettre à ses pieds tout ce que j'ai reçu pour elle. — Demain, Monsieur, il sera temps.... — Oh ! non, aujourd'hui, tout-à-l'heure, venez, je vous en conjure, votre présence est nécessaire, car elle ne m'en croiroit pas.

D'abord, Anselme n'entendoit rien à l'impatience et à la joie d'un jeune homme enchanté de l'accident qui le ruinoit. Mais Isidore, chemin faisant, lui raconta comment il avoit connu Basylide, et par quel motif elle avoit refusé de s'unir avec lui. Ainsi, dit-il, en la comblant de bien, je m'ôterai de sur le cœur le poids de son infortune : et si elle n'a pas voulu être heureuse avec moi, j'aurai du moins contribué à la rendre heureuse sans moi.

A leur arrivée au village, le curé prévenu par eux qu'il s'agissoit d'un secret de famille intéressant pour Basylide, la fit venir. Anselme étoit bien connu d'elle; car c'étoit lui qui, du vivant de son père, avoit le détail des frais de son éducation. Mademoiselle, lui dit Ovandi, je vous amène un homme que vous devez revoir avec plaisir, car il n'a rien que d'agréable à vous apprendre. Comme il a eu la confiance de la personne que vous avez le plus respectée et chérie, j'espère qu'il aura la vôtre, et que vous ne douterez pas de ce qu'il va vous révéler. Parlez, Monsieur; c'est vous que Basylide doit entendre. Le Notaire alors répéta ce qu'il avoit dit au jeune homme. C'est donc, Mademoiselle, ajouta celui-ci, le bien de votre père que je viens vous restituer. J'en ai fait dresser l'acte en forme de donation, car il ne peut avoir que cette forme-là; et si

vous voulez bien, nous allons le signer.

Auparavant, dit Basylide, permettez-moi de consulter un moment le Seigneur Anselme et notre fidèle Pasteur. Isidore se retira et la laissa seule avec eux.

Croyez-vous, dit-elle au Curé, que ce bien m'appartienne ? — Oui, s'il vous est donné. — Croyez-vous qu'Isidore pût légitimement le retenir ? — Légitimement, oui ; mais honnêtement non : la loi l'y autorise, la bonne-foi le lui défend ; et, à vrai dire, ce qui n'est pas honnête n'est jamais assez juste. La loi, dans sa rigueur, laisse à l'intention d'un père, en faveur de l'enfant qu'elle a deshérité, l'espérance d'être remplie, pourvu qu'il ait eu soin de ne pas l'exp...quer. Celui qui la pénètre et ne l'accomplit pas, est plus sévère que la loi. A présent, dit-elle au Notaire, voyons en quel état cette donation laisseroit la fortune.

de celui qui me la propose. Ah ! répondit Anselme, je dois vous avouer qu'il ne lui reste presque rien. A ces mots, le visage de Basylide parut tout rayonnant de joie ; et Ovandi fut rappelé. Monsieur, lui dit-elle, j'accepte la donation que vous venez m'offrir, mais à condition qu'elle sera changée en un contrat de mariage. Il n'est plus temps, Mademoiselle, lui dit-il, je suis ruiné. C'est pour cela, dit-elle, que je suis résolue à n'accepter de vous rien qu'à titre d'épouse. Gardez votre fortune, ou recevez ma main. Je n'ai plus rien à vous dissimuler ; ma naissance vous est connue, et si telle enfin que je suis.... Ah ! vous êtes ce que le Ciel a formé de plus accompli, de plus vertueux, de plus digne de vénération et d'amour ; rien au monde à mes yeux n'est préférable au cœur et à la main de Basylide ; et pour moi l'excès du bonheur, et d'un bonheur inespéré,

sera de tout devoir à celle qui n'a rien voulu me devoir : heureux par sa tendresse, j'aurai la gloire encore d'être riche par ses bienfaits.

Vous pensez bien qu'avec de telles dispositions de part et d'autre, le contrat fut bientôt passé. Le mariage fut célébré à l'autel même du village ; l'ouvroir des fileuses servit de salle pour le festin, et Basylide ne manqua pas d'y inviter toutes ses compagnes ; elle eut même tant de regret à les quitter, qu'Isidore, pour lui complaire, fit construire en ce lieu une maison simple et commode, où elle revenoit tous les printemps filer et causer avec elles.

On dit qu'à l'âge de cinquante ans, elle étoit la plus belle encore ; elle ne fit, en vieillissant, qu'ajouter au long règne de la beauté, l'empire encore plus doux et plus durable de la bonté.

C'étoit ainsi que les soirées se pas-

soient entre nos vieillards. L'essai en réussit au point que leur société devint inséparable. Ce fut d'abord le privilège de la vieillesse d'y être seule introduite. Bientôt l'élite de l'âge mûr, et insensiblement celle de la jeunesse obtint la faveur d'y être admise : c'étoit un titre à l'estime publique ; et si les abus qui se glissent par-tout où le bien s'établit, n'étoient pas venus altérer cette société naissante ; elle eut été pour notre siècle la meilleure école des mœurs.

LA COTE DES DEUX AMANS.

Eh non, Messieurs, nous disoit Fontenelle, un jour après dîner, chez Madame D. B., les mauvaises raisons ne sont pas toujours aussi méprisables qu'on pense; et l'avocat Simon plaidoit en homme habile, quand, pour s'accommoder aux tournures diverses de l'entendement de ses juges, il entremêloit son plaidoyer de toute espèce de moyens. Il est des vérités si hautes et d'un abord si difficile, que jamais le commun des hommes n'y arriveroit en droiture; et si quelque sentier tortueux les y mène, il faut les laisser y cheminer tout à leur aise. Tel seroit rebuté d'une route escarpée, qui, sans peine, en suit les détours. Entre bien des exemple que j'en ai vus, en voici un dont je me souviens.

Dans un temps où déjà la foiblesse de ma complexion et la frêle délicatesse de mes organes m'avoient acquis le nom de *Sage*, dont je me serois bien passé, je fis un voyage dans ma province. J'y fus, comme à Paris, assez galant, même un peu tendre avec les jeunes femmes, mais si modeste et si timide, que c'étoit pitié de les voir s'amuser de mes gentillesses, et se moquer de mes soupirs. Les hommes, et les bonnes mères, me marquoient un peu plus de considération. Je les voyois curieux de m'entendre, et attentifs à m'écouter. Je venois d'écrire le dialogue des *Mondes*. On en conclut que je devois être ponctuellement informé de se qui se passoit dans tous ces mondes-là. Ou auroit presque voulu savoir quelles étoient les lois de la planète de Saturne, ou les mœurs et les modes de celle de Vénus. Je fus obligé d'avouer que je n'y avois aucune relation,

Nous descendîmes sur la terre ; et de ce monde-ci l'on ne mit pas en doute qu'un savant ne dût tout savoir. J'étois assailli de questions sur les métaux, les plantes, les animaux, les météores, que sais-je enfin, sur tous les phénomènes de la lumière et des couleurs, et sur tous les effets que produit le mêlange ou le combat des élémens. Je disois de mon mieux le peu que j'en savois ; mais il falloit encore à tous momens convenir de mon ignorance, et confesser que la nature ne m'avoit pas dit son secret.

Comme on vit que je n'étois pas fort sur la physique on voulut voir si en métaphysique je ne serois pas plus instruit. Voilà donc que l'on me promène dans la région des idées ; et moi, le plus légèrement qu'il me fut possible, glissant sur les difficultés, tantôt j'égayois ma réponse pour la rendre plus séduí-

sante, tantôt je me sauvois dans les obscurités d'un langage mystérieux; lorsqu'enfin l'on en vint à celle de la spiritualité de l'ame et de son immortalité. Pour celle-ci, il n'y avoit pas moyen de l'éluder en badinant : elle est d'un sérieux qui en impose. Mais le ton dont j'y répondis seroit trop grave pour un conte; et vous me dispenserez, je crois.... Nous ne vous dispensons de rien, lui dit Madame de B.; nous sommes curieux aussi de savoir, sur ce point, quelle est votre doctrine, et nous aimons à nous instruire presque autant qu'à nous amuser. — Et si je vous ennuie? — Nous vous en défions. — Vous ne savez donc pas, Madame, ce que c'est que dix mortelles minutes de métaphysique à essuyer? — Eh bien! dix mortelles minutes, et douze s'il le faut; nous nous y résignons. — Allons, à vos périls et risques, puisque vous voulez bien entendre tout du long

quelle fut cette conférence, je m'en vais me la rappeler.

Croyez-vous, me demanda-t-on, que la matière soit susceptible des facultés intellectuelles? Je répondis que la matière, telle que je la concevois, ne me sembloit susceptible ni des facultés de l'entendement, ni des affections de l'ame, ni des actes de la volonté. Quelle est donc en nous, me dit-on, cette substance intelligente, sensible, active, en qui s'opère tout cela? Je n'en sais rien, leur répondis-je. Son essence ne tombe sous aucun de mes sens; elle-même ne se connoît que par un sentiment intime. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'elle n'est ni étendue, ni divisible; que ses modes sont simples, que son action est simple, que ses affections comme ses perceptions, tout en elle exige et suppose une indivisible unité. Or, cette unité de substance, cette absolue simplicité n'est point donnée

à la matière. Dans le plus petit molécule, dans l'atôme le plus subtil, je trouve encore de l'étendue, un milieu, des extrémités, une épaisseur, une surface : jamais des élémens inétendus ne formeroient un grain de sable : accumulez des millions de millions d'atômes ; si chacun d'eux n'a pas son étendue, leur ensemble n'en a aucune. Il est donc de l'essence de la matière d'exclure à l'infini l'unité, la simplicité. Inutilement, pour donner à l'organe de la pensée plus de subtilité, supposeroit-on, dans les fibres dont il seroit tissu, mille et mille fois plus de ténuité que dans un rayon de lumière : si cet organe est matériel, quelque délié qu'il puisse être, ses ressorts seront composés. Or rien de composé n'est susceptible de modes simples : tous les modes de la matière répondent à son étendue : la forme la termine, la chaleur la pénètre, la couleur l'enveloppe, le mouvement s'y dis-

tribue, l'odeur et la saveur en sont des émanations, le plus ou le moins de consistance et d'adhésion entre ses parties la rend dure, ou flexible, ou solide, ou fluide, et donne à sa souplesse plus ou moins de ressort.

Revenons maintenant aux facultés de l'ame, à ses modes, à son action. Sentir, penser, vouloir, voilà ses facultés. La sensation, la pensée, l'affection actuelle de plaisir ou de peine, de crainte ou de desir, etc., voilà ses modes. La réflexion, le raisonnement, la délibération, le choix, en un mot, l'exercice de la pensée et de la volonté, voilà son action. Et de tout cela, dites-moi qu'est-ce qui peut s'accommoder à une substance étendue, et composée à l'infini de petites substances réellement distinctes; Supposez seulement à l'ame trois parties, et que chacune d'elles apperçoive ou l'un des côtés, ou l'un des angles du triangle; quelle sera celle des trois

qui aura l'idée de la figure entière, et qui en extraira cet axiome, que *les trois angles du triangle sont égaux à deux angles droits?* Mais un corps, même le plus petit, n'a pas seulement trois parties; vous venez de voir qu'il est composé d'une infinité de corpuscules, dont chacun reçoit sa parcelle de mouvement, de chaleur, de couleur. L'ame, si elle est étendue, sera donc aussi composée d'une infinité de petites ames, dont chacune aura sa parcelle de pensée ou de sentiment, et chacune à l'insçu des autres; car leur contiguité même n'établiroit entre elles aucune intimité, aucune identité de mode. Si donc vous voulez, par exemple, que l'œil soit le siége de l'ame, et que l'être sensible soit ce même réseau de fibres qui tapisse le fond de l'œil, qu'arrivera-t-il au moment qu'un faisceau de rayons lui apportera l'image d'un Ciel semé d'étoiles, ou d'un paysage varié!

L'ame sera, me direz-vous, ou comme la toile du peintre, ou comme le miroir sur lequel se peint le tableau; et chaque point de sa surface retiendra l'impression du trait dont il sera frappé. Mais la totalité, l'ensemble du tableau, qui le saisira? La toile et le miroir ne s'apperçoivent pas eux-mêmes: l'ame n'aura pas davantage le moyen de s'appercevoir, et chacune de ses parties n'aura le sentiment que du trait de lumière et de couleur qui s'y sera peint. La sensation elle-même, et à plus forte raison la pensée, la réflexion, le jugement supposent donc un être essentiellement un et simple; et combien plus évidemment encore la volonté n'est-elle pas l'action d'un être indivisible? de quel concert, de quel accord, entre une infinité de molécules dont l'ame seroit composée, feriez-vous résulter une résolution, un desir, une volonté? Dans le mouvement, la matière ne

fait qu'obéir à des lois ; et la même force mouvante peut réunir des millions d'atômes dans une commune impulsion. Mais l'action de la volonté est propre à la volonté même ; elle est libre et délibérée : l'ame qui se la donne y pense, y réfléchit, se consulte pour la produire. Il est donc évident que si l'acte en est simple, unique, indivisible, la puissance qui le produit la substance dont il émane doit être simple comme lui.

On me fit l'objection commune : que l'action réciproque du corps sur l'ame, de l'ame sur le corps seroit inexplicable, impossible, entre deux substances qui ne seroient pas analogues, et de nature à se toucher.

Je convins que de tous les mystères de la nature, c'étoit le plus incompréhensible. Mais j'ajouterai que dans toute hypothèse le prodige en étoit également inconcevable, et

que l'ame fût-elle un corps, son action sur les organes, l'action des organes sur elle, n'en passeroit pas moins l'effort de toute humaine intelligence.

Supposons ce qu'il vous plaira: que l'ame soit, leur dis-je, un réseau de nerfs ou de fibres, ou, si vous l'aimez mieux, une molécule organisée, qu'elle soit résidente et fixe dans un point du cerveau, ou qu'elle soit diffuse dans la substance médullaire, et fluide avec les esprits dans tous le système nerveux, en expliquez-vous mieux, en concevez-vous davantage comment par un seul acte de sa pensée et de sa volonté, elle met en jeu tous les mobiles de l'œil, de la main, de la langue, et fait exécuter aux nerfs, aux muscles, aux tendons, avec tant de docilité, de célérité, de justesse, des mouvemens si compliqués et si nettement combinés, dont elle-même n'a pas l'idée? Con-

cevez-vous comment, du côté des organes, le seul ébranlement du timpan de l'oreile, par les ondulations de l'air, produit dans l'ame cette foule de sensations si rapidement variées que nous causent les sons d'un corps harmonieux, ou cette foule de pensées que la parole nous transmet? concevez-vous comment au fond de l'œil la seule vibration des fibres, par des globules de lumières, présente si fidèlement et si rapidement à l'ame tant d'images distinctes, tant de tableaux divers? Si vous croyez réduire ces prodiges aux lois communes du mouvement; si vous voulez qu'ils ne résulte que du tact, de l'impulsion, de la collision, du ressort, je vous dirai aussi, cela est impossible; rien de pareil dans la nature ne s'opère par ces moyens. L'action réciproque de l'ame et du corps l'un sur l'autre, même en les supposant de nature analogue, est donc un phénomène isolé,

isolé, qui s'opère en vertu d'une expresse loi.

Or, que par une loi distincte des lois communes du mouvement, il ait été possible à la nature d'établir entre deux substances, l'une étendue et composée, et l'autre indivisible et simple, une autre action que celle qui résulte du tact et de l'impulsion; c'est ce que vous ni moi n'avons droit de lui contester. Bien des gens, et des plus habiles, prétendent qu'à travers des vides immenses, les corps céleste agissent l'un sur l'autre, et que des deux pôles du monde, et sans aucun milieu, tous ces corps lumineux s'attirent, se balancent par une inconcevable loi. Ainsi, même parmi les corps, l'action réciproque peut être indépendante du tact et de l'impulsion: la nature, pour l'établir, n'a eu qu'à le vouloir. N'examinez donc pas si, sans aucun point de contact, l'âme et le corps peuvent

s'unir, communiquer, agir, influer l'un sur l'autre ; et puisqu'il est de l'essence de l'être doué de la pensée d'avoir pour attributs l'unité, la simplicité, croyez que la nature en l'unissant à une substance étendue, et composée de parties divisibles à l'infini, aura bien su leur donner des liens. Au reste, je vous dis, sur ces mystères-là, tout le peu que je sais, et tout ce que je crois moi-même.

Quant à l'article de l'immortalité de l'ame, je n'y vois rien, leur dis-je, de difficile à concevoir. Si l'ame est une substance indivisible et simple, elle est incorruptible, indissoluble, indestructible, au moins par les causes physiques. Celui qui l'a créée pourroit l'anéantir, s'il le vouloit ; mais lui seul en a la puissance ; et il m'est doux de croire qu'il n'en a pas la volonté. Ce fut par-là que je finis ; et je me flattois, je l'avoue, d'avoir bien soutenu

ma thèse. Mais je n'eus pas long-temps à m'en féliciter.

Vous nous avez fait là, me dit l'un des plus considérables citoyens de la ville, des raisonnemens fort subtils et fort ingénieux, sans doute. Mais pourquoi se donner tant de peine à prouver une chose qui, dans tout le pays, est de notoriété publique? Chacun ne sait-il pas qu'il revient des esprits? Et si ces esprits avoient été mortels, reviendroient-ils après la mort? Et si, comme les corps qu'ils animoient, ils n'avoient été que poussière; si ce n'avoit été que des bluettes d'un feu léger et périssable, ne se seroient-ils pas éteints dans la froide nuit du tombeau? Voilà ce qui me semble à moi un raisonnement sans réplique.

Au lieu de la pénible et foible attention que l'on avoit donnée à ma métaphysique, je vis ici dans tous les yeux ce contentement pur et plein qui accompagne la persuasion.

Votre argument me semble comme à vous d'une évidence irrésistible, dis-je à mon interlocuteur, s'il est bien avéré qu'il revient des esprits ; mais est-on sûr qu'il en revienne ? J'ai vu sur ce point-là bien des gens incrédules. Envoyez-les, repartit mon homme, envoyez-les ces incrédules sur la côte des deux Amans, ils seront bientôt confondus. Je demandai quelle étoit cette côte, et ce qui s'y passoit. Il s'étonna que je l'eusse oublié, car j'avois dû l'entendre dire plus d'une fois dans mon enfance. Mais puisque j'en avois perdu le souvenir, il eut la complaisance de me le rappeler ; c'étoit une aventure assez semblable à celles d'Hippodamie et d'Atalante.

Dans le temps des guerres civiles, il y avoit, me dit-il, dans ces cantons, un Baron de Rancœur. Il étoit bien nommé ! car c'étoit l'homme le plus dur, le plus âpre, le plus hai-

neux qui fut au monde. Il avoit eu trois fils, tous les trois de belle espérance, et il les avoit vus mourir à ses côtés sans pousser un soupir. Il ne lui restoit qu'une fille, et cette fille unique étoit d'une beauté si ravissante, qu'il étoit impossible de la voir sans en être épris. Mathilde étoit son nom. Rancœur ne vit en elle qu'un instrument de ses vengeances.

Il avoit pris en haine la jeunesse du voisinage, à cause qu'elle n'avoit pas voulu tenir pour lui dans le parti rebelle. Il vit avec une cruelle joie les plus considérables de ces jeunes gens, et les plus distingués, s'enflammer pour sa fille. Qu'ils viennent, disoit-il en frémissant, qu'ils viennent me la demander, c'est où je les attends. En public, dans les fêtes qui se célébroient à l'entour, dans celles qu'il donnoit lui-même, il ne négligeoit rien; et tout avare qu'il étoit, il ne ménageoit rien pour

qu'elle parût la plus belle. Chaque nouvel amant qu'il lui voyoit charmer, étoit une nouvelle proie dont il se promettoit d'assouvir ses ressentimens. Il ne lui restoit plus que le choix du moyen. Il auroit bien voulu pouvoir leur proposer de se la disputer à l'épée, en champ clos, et que le seul qui resteroit de ces combats fût son époux; mais en mettant sa fille au prix de tant de sang, il eut peur d'irriter contre lui toute la province, et que tant de familles indignées de ce concours, ne se réunissent ensemble pour s'y opposer et l'en punir. Il imagina d'en ouvrir un moins révoltant, mais dans lequel il espéroit les voir tous mourir à la peine.

Sollicité par cette foule de rivaux aspirans à la possession de Mathilde, il les rassembla tous un jour dans le vallon où étoit situé son château; et là, en leur montrant la côte qui le dominoit: Celui de vous qui, sans

se reposer, portera, leur dit-il, entre ses bras ma fille à la cîme de cette côte, sera mon gendre et son époux; car dans un jeune homme, il n'est point de qualité que j'estime autant que la force et que la constance.

Cette vive jeunesse ne vit rien d'impossible dans l'effort qu'on lui proposoit pour mériter un prix si beau; et l'impatience de tenter l'aventure fut telle, qu'il fallut, pour les accorder, que le sort leur marquât les rangs.

Mathilde, dans toute la fraîcheur de la jeunesse et de la santé, faite comme les Nymphes, mais un peu moins légère, parut d'abord un corps aérien au premier qui la souleva. Mais à peine eut-il fait cent pas, qu'il en sentit le poids. Bientôt il s'apperçut que ses bras se lassoient, que ses genoux alloient fléchir. Il n'étoit pas encore à demi-hauteur du côteau, que ses forces l'abandonnè-

rent, et Mathilde fut délivrée de la frayeur d'avoir celui-là pour époux. Le second n'alla pas si loin pour être las et hors d'haleine. Pardon, dit-il, belle Mathilde, il faut que je vous cède, il faut que je renonce au bonheur de vous posséder. Mathilde en rendit grace au Ciel. Le suivant la porta un peu plus haut, mais inutilement : il s'avoua vaincu avant que d'arriver au terme. Quelques autres en approchèrent plus ou moins ; mais aucun n'y étoit parvenu, tous avoient succombé ; quand le dernier, celui que la fortune, d'accord avec l'amour, semble avoir réservé pour cette pénible conquête, Edmont de l'Aigle se présente. Triste, mais résolu, il mesure des yeux la hauteur de la côte ; et puis jetant un regard sur Mathilde, il sent ses forces et son courage se ramasser ; il la saisit entre ses bras, et d'un pas assuré il part, il s'avance, il s'élève par le sentier de la colline.

Mathilde, qui s'étoit laissé aller de tout son poids dans les bras des rivaux d'Edmont, auroit voulu pour lui avoir des plumes et des ailes, et, autant qu'il lui étoit possible, elle tâchoit de lui rendre léger ce poids dont elle gémissoit. Depuis deux ans, Edmont étoit l'unique objet de sa pensée et des vœux de son ame. Mais, jusqu'à ce moment, une sévère modestie avoit tenu son amour caché aux yeux même de son amant. Il sentoit cependant qu'inquiète et tremblante, elle n'avoit point dans ses bras l'indolence qu'il lui avoit vue entre les bras de ses rivaux; et quelque foible que fût pour lui cette raison de croire qu'il étoit préféré, elle redoubloit son ardeur. Mais ses forces, en s'épuisant, approchoient de leur défaillance, et il lui restoit à faire encore un grand quart du chemin et du plus escarpé. Mathilde s'apperçut que son pas se ralentissoit, que sa

respiration devenoit plus pénible ; et que des ruisseaux de sueur couloient sur son visage. Alors trop vivement émue pour rien dissimuler, courage, lui dit-elle, mon bien aimé, mon cher Edmont, c'est l'impossible que vous tentez pour moi ; mais pour obtenir ce qu'on aime, on fait quelquefois l'impossible. L'amour vous a soutenu jusqu'ici, qu'il achève de faire un prodige en notre faveur. Edmont, mon cher Edmont, le terme n'est plus éloigné, et ce terme est celui de mes vœux ainsi que des vôtres. Pensez qu'avec mon cœur vous allez obtenir ma main.

Edmont la baissa cette main, et pour quelques momens il se crut animé d'une force surnaturelle. Oui, dit-il, je vous obtiendrai, ou j'expirerai dans vos bras. A ces mots, oubliant et l'excès de fatigue dont il est accablé, et le long travail qui lui reste à soutenir encore, il

monte, haletant sous l'effort, il avance, il baigne ses pas de la froide sueur qui tombe de son front, il arrive enfin au sommet de la côte ; mais en arrivant il succombe, et tandis que le vallon, où le peuple assemblé jouit de ce spectacle, retentit d'applaudissemens, Edmont est expirant dans les bras de Mathilde.

Désolée, elle remplit l'air de ses cris ; elle appelle Edmont, et tâche, mais inutilement, de le rappeler à la vie. Il n'est plus, disoit-elle, en l'arrosant de larmes ! il n'est plus, et c'est toi, père cruel ! .... Mais non, c'est moi, oui c'est moi-même qui ai voulu lui arracher jusqu'au dernier soupir. Résolue à le suivre, et sans ménagement abandonnée à sa douleur, elle résiste à la voix d'un père, elle demande pour toute grace qu'on la laisse mourir auprès de son amant. Son père impitoyable ordonne qu'on l'entraîne ; mais au mo-

ment qu'on veut lui faire violence, elle pousse un cri effroyable, son cœur se déchire, elle meurt; et dans ce même lieu ils sont ensevelis ensemble. Voilà l'histoire des deux Amans.

Après avoir entendu ce récit, je demandai, poursuivi Fontenelle, comment cela prouvoit qu'il revînt des esprits. Par un fait, reprit le Conteur, dont tout le pays est témoin, et dont, si vous voulez, nous vous rendrons témoin vous-même : c'est que dans toutes les nuits d'orage, les ames de ces deux Amans reviennent dans le bois voisin de leur tombeau ; qu'on les y entend gémir, et qu'au clair de la lune, quand l'orage est passé, on les y voit souvent voltiger parmi le feuillage. — On les voit ! — Mon Dieu, oui, dit toute l'assemblée, on les voit comme nous vous voyons.

Quoique pénétrant bien la cause de ces illusions, je crus devoir paroître

roître curieux de voir ce que l'on m'annonçoit, et l'on choisit pour m'en convaincre les deux nuits les plus favorables. Entendez-vous, me disoit-on, ces soupirs, ces gémissemens ? c'est elle qui se plaint..... c'est lui qui lui répond. Sensible Edmont, tendre Mathilde ; ah ! quel dommage que vous ne soyez plus que des esprits ! comme vous vous seriez aimés ? Vous étiez si beaux tous les deux ! Et quand les rayons de la lune se jouoient parmi les rameaux agités par le vent : Les voyez-vous, me disoit-on, ces deux ombres légères, voltiger l'une autour de l'autre, se réunir, se séparer, se réunir encore, et puis s'évanouir ?

J'admirai le pouvoir de l'imagination, mais je me gardai bien d'en vouloir détruire le charme. La plus utile des opinions, la vérité la plus importante, la plus précieuse en morale, le dogme de la spiritualité,

de l'immortalité de l'ame tenoit à ces douces erreurs. Je laissai donc croire à mon monde qu'après ce qu'on m'avoit fait voir, ma métaphysique devenoit inutile ; que des raisonnemens ne valoient pas des faits si publiquement avérés ; et au moment où je vous parle, je suis cité, dans tout le voisinage de la Côte des deux Amans, pour l'un des incrédules que l'on a convaincus de l'apparition des esprits.

Fin du Tome quatrième.

TABLE
DES CONTES,
du Tome quatrième.

LES SOLITAIRES DE MURCIE, *pag.* 5
PALÉMON, 131
LES SOUVENIRS DU COIN DU FEU, 162
LA CÔTE DES DEUX AMANS, 277

00101966

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 03 December, 2015